3e Année – N° 2 Avril – Juin 1916

BULLETIN DES AMIS DU VIEUX HUÉ

HUÉ PITTORESQUE

BIBLIOTHÈQUE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DU VIEUX HUÉ
FONDS A. SALLET

HUÉ PITTORESQUE

Par H. DÉLÉTIE,

Chef du Service de l'Enseignement en Annam.

Quand on parcourt les feuillets jaunis par le temps des livres que nous ont laissés les Européens qui ont vu et décrit l'Annam d'autrefois, les Alexandre de Rhodes, les Bénigne Vachet, les Tissanier, les Baron, les Koftler, les Favre, ce qui frappe le lecteur ordinaire, curieux d'exotisme, ou amateur de beau style, ce qui l'arrête longuement, le surprend et le captive, ce n'est pas précisément le fait historique, le détail précis, la date exacte ; mais c'est plutôt la peinture des mœurs d'autrefois, la description pittoresque, la gravure ou le dessin naïf.

Nous goûtons un plaisir très vif à voir les Annamites du XVII[e] et du XVIII[e] siècle aller et venir devant nous, s'exercer au métier des armes, vendre et commercer, s'asseoir à un festin de noces ou suivre un convoi funèbre, se prosterner devant leurs divinités, avoir recours à leurs médecins ou à leurs sorciers, vêtus des habits de l'époque, coiffés suivant la mode du temps, et tout cela dans les lieus qui nous sont familiers et dont l'aspect s'est modifié étrangement. Les siècles s'effacent, le passé se ranime, les Annamites d'autrefois se mêlent, sous nos yeux émerveillés, aux Annamites que nous coudoyons chaque jour.

Plus tard, lorsque ceux qui nous auront succédé sur la terre d'Annam ouvriront les volumes du Bulletin des Amis du Vieux Hué, les pages consacrées au « Hué pittoresque » leur feront goûter le même plaisir, et, soulevant le voile du passé, ressusciteront pour eux le Hué que nous voyons et qui bientôt disparaîtra.

A l'exception de quelques pages, où l'on a esquissé, d'un trait fort léger, les diverses étapes que suivirent les Seigneurs de Hué dans la fondation de leur capitale, les auteurs des articles du « Hué pittoresque » ont écarté de propos délibéré le point de vue historique, aussi bien que la description méticuleuse. Ils ont dit, chacun à leur manière, et chacun sous un aspect différent, sans qu'ils aient toutefois épuisé la matière, soit le pittoresque de la rue, qui frappe le voyageur d'un jour, soit les sentiments profonds, délicats et subtils, que fait naître une longue pratique de la ville qui s'étale sur les deux rives du Fleuve des Parfums.

Leur œuvre indiquera au voyageur les charmes qui pourront l'attirer à Hué, mais ne sera pas le guide banal. Ce sera plutôt le souvenir que l'on conserve avec amour, dont on feuillette les pages lentement, parce qu'elles évoquent des images gracieuses et charmantes, et qu'elles ravivent des émotions profondément senties.

Notre Société, sans doute, a pour but principal l'étude du Vieux Hué. Mais le Hue d'aujourd'hui ne sera-t-il pas bientôt, n'est-il pas déjà, le Vieux Hué ?

Les hommes avec lesquels nous vivons, leurs mœurs et leurs coutumes, leurs croyances, leur manière d'être, sont l'aboutissement naturel de ce qui était jadis. Les lieux, les monuments, leur état naturel, leur aspect, ont leur explication dans le passé. En décrivant les uns comme les autres, nous illustrons donc le passé, nous le comprenons mieux, comme on connaît mieux un arbre quand on voit son fruit.

Le présent, c'est le passé qui se perpétue ou qui s'est transformé.

Ces Annamites, ces coolies, ces mandarins, ces élégantes, toutes ces figures d'aujourd'hui qui vont défiler dans les pages qui suivent, se rattachent toutes au passé, même à un passé parfois fort lointain, par tel détail de leur costume, par telle habitude surannée, par telle manière de faire traditionnelle.

Elles ne rattachent au passé : elles sont déjà elles-mêmes le passé, aux yeux d'une nouvelle génération, qui représente aujourd'hui l'avenir, mais qui sera bientôt le présent.

Il nous convient donc de fixer, comme par des instantanés, par le crayon, par le pinceau ou par la plume, quelques traits du Hué que nous voyons, tout comme, en étudiant un vieux monument, on décrit son état actuel, ou comme les voyageurs d'autrefois, après quelques chapitres consacrés à l'histoire du royaume du Tonkin ou à la formation de celui de Cochinchine, décrivaient les choses et les gens qu'ils avaient sous les yeux. Tout comme, avant que ne disparaisse un visage aimé, on grave son image que l'on conservera pieusement.

Si nous entreprenons cette publication luxueuse à un moment où il semble que tout groupement de Français devrait tendre l'énergie de ses membres et employer ses ressources uniquement pour le salut de la Patrie ou pour soulager tant de malheureux qui souffrent, notre excuse sera que nous voulons prouver, suivant en cela d'illustres exemples, que le vieux trône gaulois, bien que secoué depuis de si longs mois par l'ouragan le plus furieux que l'on ait

jamais vu, bien que saignant de toute sa sève sous la cognée brutale d'un sauvage agresseur, a encore assez de force pour porter, même au bout de ses rameaux les plus lointains, des fleurs d'élégance et de beauté, ou, si l'on aime mieux, quelques petites feuilles verdoyantes, mais gage quand même d'un avenir encore fécond.

LE RÉDACTEUR DU BULLETIN.

---

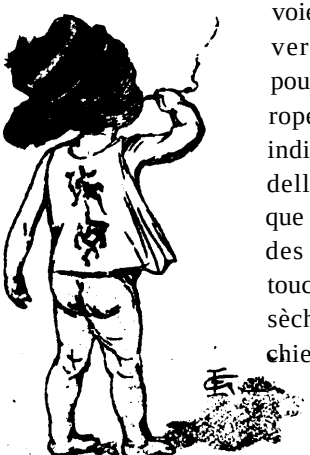
un les deux rives du « Fleuve des Parfums », qui se traîne comme à regret vers la Mer de Chine entre une double rangée de sabliers, de flamboyants et de lilas du Japon, à dix kilomètres des lagunes étincelantes du soleil levant, la ville de Hué, abritée sur ses trois autres faces par l'écran semi-circulaire de la chaîne annamitique, s'étale dans sa majesté langoureuse et cache avec un soin jaloux, aux regards étrangers, son originale beauté respectée des conquérants. Pourtant, dès le premier contact, il est impossible de ne pas être saisi par la grâce qui se dégage de son cadre, de sa disposition, de ses choses et de ses gens. Là, les efforts de l'homme à travers les siècles semblent avoir secondé le génie de la nature, et la capitale de l'Annam, au pittoresque inviolé, reste le vivant modèle de ces antiques cités d'Asie, figées dans leurs splendeurs passées et lentement, mais sûrement, portées, par l'irrésistible courant du progrès, vers des destinées inconnues des anciens dieux.

Entre deux ponts métalliques dont le blanc vif tranche sur le bleu profond et pourtant infiniment doux de l'air et de l'eau immobiles, la citadelle à gauche, la ville européenne à droite, s'étendent en longeant les rives verdoyantes jusqu'au coude de la rivière qui disparaît dans les bambous. Dominant la large nappe liquide et les miradors qui commandent les portes voûtées à chacun des points cardinaux, le « Cavalier du Roi » élève au-dessus de la ville le pavillon impérial d'un jaune de soleil, rehaussé au coin supérieur des couleurs françaises. A droite, surplombant la campagne bossuée de tumuli et de tombeaux, au croisement des allées de terre rouge bordées de pins toujours verts, l'« Ecran du Roi », de sa double colline, monte la garde vers le midi.

Nous ne prendrons point de pousse à la descente du train, malgré les offres empressées des *coolies-chè* qui nous ont attendus pendant

des heures en sommeillant entre leurs brancards, les jambes écartées, la bouche grand'ouverte, la langue gluante de bétel toute rouge entre leurs dents noires. L'été ici a des ménagements inconnus de la Cochinchine, aux chaleurs égales ininterrompues, et du Tonkin, soudainement torréfié dès la fin de « son » hiver. Suivons à pas lents la grande artère qui s'ouvre droit devant nous et s'allonge entre la haie fleurie d'ibiscus qui borde la rivière et les murs ajourés qui bordent les enclos, depuis la gare aux bâtiments modernes badigeonnés de jaune jusqu'à l'hôtel de la Résidence Supérieure dont le dôme bleu émerge d'un parc de verdure.

Voici un canal que franchit d'une seule arche aérienne un pont blanc métallique, aussi blanc que ses deux grands frères jetés sur la rivière, l'un pour le passage de la voie ferrée qui continue vers le Nord, l'autre pour réunir la ville européenne aux quartiers indigènes et à la citadelle. L'eau est presque noire, sous la voûte des bambous épais qui se penchent jusqu'à se toucher d'un bord à l'autre. Des degrés de pierre sèche dévalent les berges, où courent parmi les chiens, les poules et les canards, des enfants nus,



le cou orné d'un cercle d'argent, le ventre ballonné de riz, la tête rasée autour d'une houppe soigneusement conservée, les yeux noirs et rieurs, les dents toutes blanches encore.

Des sampans, chargés de matériaux jusqu'à couler, ou abritant sous leur dôme de bambou tressé une famille entière et ses volailles, glissent sous l'effort cadencé des rameuses qui, debout à l'avant et à l'arrière, appuient en chantant, avec une brusque détente des reins, sur leurs longs avirons pivotant autour d'un piquet de bois. Accoudés au parapet du pont, des flâneurs contemplent l'eau profonde ou suivent d'un regard nonchalant le sillage des embarcations qui se croisent : miliciens en tenue kaki, aux membres nerveux et bronzés, à l'air martial sous le béret de drap bleu ; boys aux cheveux relevés en chignon ou étalés au grand soleil, en *cái-áo* et *cái-quần* de coton blanc d'où s'échappe une ceinture de soie de couleur voyante ; écoliers en longues robes de soie noire ou de calicot, venus pieds nus de plusieurs kilomètres à la ronde, un cahier et un livre sous le bras, avec un imperméable de feuilles sèches pour couvrir en cas d'orage la partie du corps exposée au vent et à la pluie ; élégantes à la chevelure d'ébène ceinte d'un ruban vert ou bleu, la gorge et les bras chargés de perles d'or ou de bracelets aux reflets rouges ; *con-gái* en chapeaux coniques, aux seins menus pointant sous la robe légère de soie violette ou bleu turquoise, aux hanches à peine esquissées par l'étoffe flottante, aux pieds délicats dans des babouches de cuir verni ; mendiants ou infirmes en haillons qui se prosternent sur le trottoir, front contre terre, et restent là, mains jointes

et bras allongés, psalmodiant une salutation plaintive jusqu'à ce que tombe l'aumône qu'ils cachent sous les plis de leur ceinture sordide, leur unique vêtement parfois.

Devant un bâtiment européen à étage, au toit plat, prolongé par des terrasses, des interprètes et des lettrés descendent de leurs pousses capitonnés. Ils portent encore pour la plupart le turban noir des gens corrects autour de leur chevelure soigneusement lissée. Un fume-cigarettes et des souliers de cuir jaune à la dernière mode témoignent de leur savoir en « sciences occidentales » ; et de peur qu'ils n'oublient eux-mêmes qu'ils sont Annamites, ils tiennent gravement grand'ouvert au-dessus de leur tète, à quelque heure que ce soit et par quelque temps qu'il fasse, un parapluie se déployant magiquement par une simple pression sur un ressort d'acier ; l'inévitable parapluie d'Annam dont le recensement en ces pays indiquerait de suite le nombre de ceux qui sont à l'abri de la disette ; le parapluie révéré, rappel moderne des parasols mandarinaux, réservés jadis à ceux-là seuls qui avaient gagné ou reçu de leurs ancêtres le droit de se préserver des injures du soleil ; et si l'on daigne nous saluer, ce sera, non point par une inclinaison de tête accompagnée du salut des mains jointes et relevées à hauteur de la poitrine, puis lentement abaissées en signe de soumission ; c'est en gardant la tête droite, les yeux braqués sur nous, et en inclinant brusquement de côté le parapluie toujours grand'ouvert, sans considération

pour les voisins ou les passants. Oh ! les baleines de parapluie, sur les trottoirs et les chaussées, depuis janvier jusqu'à décembre, depuis l'aurore jusqu'au soir !

Des fusées de rires clairs partent à gauche des berges de la rivière : ce sont des *con-gái coolies* en robes brunes qui transportent dans leurs corbeilles d'osier le sable et le gravier nécessaires à un chantier voisin. Elles passent menues, trottinant en file indienne, un bras tendu pour faire contre-poids au double fardeau qui oscille, comme les plateaux d'une balance, aux deux bouts d'un bambou posé en équilibre sur l'épaule. Sur le sentier qui mène des sampans à la route, elles lancent un compliment moqueur au *nhà-quê* qui conduit à la voix dans la rizière boueuse son buffle au ventre énorme, aux grandes cornes recourbées, au pas égal ; tandis qu'à droite, de l'autre côté de l'avenue, derrière les anciennes casernes annamites dont les toits démesurés reposent simplement sur des colonnes de bois, un collège en construction se hausse lentement, dans le refrain bruyant des coolies répétant en chœur le *hô-khoan* rituel qui donne le signal de l'effort commun et seul permet de hisser sur les murs les pierres de taille employées pour les édifices du Protectorat.

La longue suite des jardins et des enclos court parallèlement à la rivière, à l'ombre des sabliers, des flamboyants et des faux-lilas en fleurs. Les murs bas, badigeonnés de blanc et percés de losanges, d'ovales, de grecques gracieuses ou de caractères symboliques, laissent entrevoir des parterres soignés où les badamiers et les bambous débordent au-dessus des ibiscus, des bougainvilliers, des passe-roses et des canas.

Devant les demeures officielles indigènes, deux piliers surmontés d'une naïve sculpture de chimère ou de dragon, indiquent l'allée médiane, l'entrée d'honneur, bouchée quelques pas plus loin par un écran de pierre où s'étale, en tessons de porcelaine bleue savamment combinés, un tigre ou un phénix, emblèmes de la puissance et du savoir. Un oriflamme rouge pend immobile à la vergue du mât mandarinal, qu'on prendrait de loin pour un calvaire, et les bureaux, dont les toits de tuiles vernissées sont ornés de dragons sinueux, s'allongent dans le sens de la route, chacun réuni au précédent par des passages couverts sans fenêtres ni persiennes. Un gong est suspendu dans la vérandah du milieu pour que les gens du peuple qui viennent demander justice appellent et se fassent introduire auprès du magistrat. Dans les jardins et les couloirs, circulent des satellites vêtus de cotonnade bleue ; des *lính* provinciaux en vieille tenue de futaine rouge ; des domestiques portant avec componction la pipe à eau, les nécessaires de fumeur, les plateaux chargés de fruits qui précèdent les visiteurs de marque ; des plaignants tenant enroulées les requêtes sur papier

indigène qu'ils présenteront respectueusement des deux mains en s'inclinant profondément.

Devant la grille de l'hôpital centrai, véritable cité moderne dont les pavillons à étage dominent les jardins et les rez-de-chaussée surélevés qui forment la moitié de la ville européenne, un groupe de pauvres hères attend l'heure de la consultation gratuite. Presque tous ne se sont décidés à venir qu'après avoir essayé les remèdes étranges de la pharmacopée chinoise : cercles à la chaux tracés sur les membres pour limiter le mal ; emplâtres sur les yeux et sur les tempes ; incisions au front pour guérir des migraines ; sachets magiques pendus au cou par un fil crasseux. Des paysannes au teint brûlé, aux jambes couvertes de la boue des rizières, pressent contre leur poitrine des enfants nus dont le cuir chevelu n'est qu'une plaie vive ou qui s'affaissent sur leurs bras, abattus par la fièvre des marais. Des galeux de toute condition plaisantent d'avance sur la frotte à laquelle ils seront soumis pendant une semaine. Des malades de qualité arrivent en pousses caoutchoutés, capote relevée. Un malade plus sérieux, et dont le mal ne se dit pas de peur de l'attraper, est amené presque en courant dans un palanquin rustique devant lequel s'ouvrent immédiatement, à l'appel d'une cloche, la grille et la salle d'hospitalisation où attend un médecin indigène en long tablier blanc.

Mais les têtes se détournent tout à coup au passage d'une procession qui remonte l'avenue dans un bruit étrange de flûtes nasillardes, de tam-tams, de gongs et de timbres en cuivre, dans un ramage bariolé d'oriflammes couvertes de sentences en caractères et d'étendards de toutes couleurs en forme de triangles dentelés. Le grand autel de bois sculpté, laqué de rouge et scintillant de dorures, est porté sur l'épaule d'une dizaine de vigoureux coolies s'arcboutant sous le poids de leur fardeau ; par derrière suivent de même façon les châsses où sont dressées les tablettes des Génies célestes, devant lesquelles fument des bâtons d'encens dans des brûle-parfums et des cassolettes empruntés aux pagodes officielles. Des enfants nu-tête, des *coolies-chè* sans clients, des *lính* en permission, des marchandes trottinant de travers au balancement de leurs corbeilles chargées de provisions, des Chinois ventrus et graves s'éventant confortablement, suivent la procession bruyante qui s'arrête de temps à autre pour remettre en place une relique qui menace de tomber. Un Européen casqué de blanc passe en voiture avec un saïs fier de son dolman étroit, de son polo et de ses boutons dorés, et s'efforce de maintenir au pas contre le trottoir son cheval trop ardent. Indifférents aux appels du conducteur, des badauds évitent à grand'peine, d'un saut brusque, la roue qui déjà frôle leurs orteils nus, et rient à gorge déployée de

l'avoir échappée belle, tandis que les voisins rient encore plus fort de ce délicieux incident, et que d'autres indigènes s'avancent sans y voir, les yeux grands ouverts, comme des aveugles, jusque sous la roue du véhicule.

Lentement la procession s'écoule ; la chaussée redevient libre ; l'Européen continue sa route.

Un énorme banian sacré attire les regards. Ses rameaux verdoyants, respectés des typhons eux-même et vierges de la serpe de l'émondeur, s'étalent horizontalement à quelques mètres du sol, d'un côté au-dessus de la route qu'ils couvrent toute, de l'autre vers la rivière, au-dessus des courts du Tennis-club où la colonie française se donne chaque soir rendez-vous. Collée au tronc de l'arbre vénérable et ne dépassant pas le trottoir, une minuscule pagode, dans laquelle on ne peut tenir qu'accroupi, abrite trois minuscules autels, étages en profondeur jusqu'à la première fourche des branches, où sont piquées des bougies et suspendues des guirlandes fanées. A l'intérieur, des brûle-parfums de porcelaine bleue, des candélabres de cuivre, des plateaux remplis de riz mêlé de sel ou de fruits en faïence peinte, reluisent dans une buée odorante à la lueur des chandelles de suif rouge. Aux parois de l'échoppe moitié briques et moitié bois, pendent, comme ex-voto, des souliers de mandarin, des chapeaux de cérémonie, des pièces de soie

rouge, bleue ou jaune, chamarrées d'étoiles et de dragons, le tout en papier peint de couleurs crues. Tout au fond, à portée de la main, si l'on pouvait se tenir debout, trônent, en caractères d'or sur fond noir, les tablettes des Génies tutélaires qu'on appelle, après les triples salutations d'usage, en frappant selon le rythme consacré sur un vase de cuivre sonore comme une cloche, et qu'on invoque en laissant monter vers eux, parmi les volutes d'encens, la fumée du papier indigène sur lequel on est censé avoir écrit sa prière avant de la livrer aux flammes du brûle-parfums.

Arbre étrange, placé comme une puissance mystérieuse, comme un trait d'union symbolique à la limite de deux humanités si opposées en apparence, si semblables au fond dans leurs communes misères et dans leurs mêmes joies ! Ils ne songent guère, les joyeux amateurs de sport, en se renvoyant gracieusement la balle qui semble elle-même respecter les feuilles sacrées, que, de l'autre côté du tronc, la plus ancienne des religions annamites entretient dans ce pagodon ses rites déformés par la superstition et la magie, et que les indigènes de tout rang y viennent aux heures de crise prier pour la conservation de ces illusions fugitives autour desquelles la vie se cristallise dans tous les pays. Ils ne songent pas, les adorateurs des esprits tutélaires dont le banian est devenu la demeure préférée, que les mêmes désirs et les mêmes souffrances étreignent sous le même climat le cœur et le corps de ces Européens vigoureux qui « s'agitent » de l'autre côté pour s'amuser. Mais la forme diffère dans laquelle les grâces sont demandées, et l'âme annamite y ajoute sa marque particulière. Tantôt c'est une mère qui promet d'orner richement le sanctuaire (en offrandes représentatives de papier coloré, il va de soi) si le grade mandarinal sollicité pour son fils est accordé ; tantôt c'est un fils qui implore la guérison de son père conduit le matin à l'hôpital français ; tantôt c'est une marchande qui vient prier pour la ruine d'une concurrente trop heureuse, décidée à user de représailles envers les Génies récalcitrants si ses vœux ne sont pas exaucés assez vite ; tantôt c'est un boy qui demande qu'un mauvais sort soit jeté à un enfant européen qui le tyrannise et avec lequel il joue lui-même du matin au soir comme un gamin.

Pourtant la puissance du Génie du banian diminue tous les jours, bien que les Européens, « par crainte de son pouvoir », n'osent point encore émonder l'arbre sacré. C'est qu'on a élevé à quelques mètres de là, dans un jardin public où jouent les petits Français, une statue de bronze sur socle de granit, un discobole qui domine les pelouses, les courts et le pagodon lui-même. De l'autre côté de la route, devant la porte d'une maison inhabitée et qui ne fut jamais mandarinale, vous pouvez voir un tigre en colère grimaçant au haut d'un pilier. Il y a

Planche X. — « Des buffles barbotent en reniflant … ».
(Aquarelle de M. E. Gras).

quelques années, une personne qui demeurait sous ce toit tomba soudainement malade et fit venir le sorcier, ne pouvant elle-même implorer le génie ; et le sorcier, désignant d'un geste farouche le bras de la statue tendu vers la maison et prêt à lui lancer un sort inconnu, déclara qu'il fallait combattre cette influence néfaste par celle d'un gardien plus puissant, celle du « Seigneur Tigre » qui n'a peur de personne et ne respecte que le roi.

Et voici le pont Thành-Thái, aux arcades d'acier fines comme une dentelle, jeté comme un long couloir blanc à travers la nappe bleue du fleuve que ne froisse aucune ride. Il débouche en plan incliné entre le parc verdoyant de la Résidence Supérieure et l'unique hôtel européen de la ville qui, deux fois par semaine, les soirs de « cinéma », allume ses lampes et fait tourner ses pankas électriques au-dessus d'une foule d'indigènes, pour la plupart assis derrière l'écran, aux places les moins chères, d'où l'on voit la scène à l'envers. C'est à cet endroit de la ville que la circulation est la plus intense.

L'avenue, qui suit toujours la berge, finit, après le coude de la rivière, en une sorte de chemin vicinal, bordé de jardins coquets, de riches maisons de campagne aux portiques chamarrés de caractères antiques, auxquels succèdent des paillottes rustiques dont la porte, relevée en auvent, abrite des fougères suspendues et des orchidées rares.

Sur le pont, malgré les pancartes qui recommandent de marcher au pas, se croisent à bonne allure, des pousses de maîtres où s'étalent confortablement des mandarins en tenue bourgeoise, reconnaissables à la plaquette d'ivoire suspendue près de l'épaule droite ; des princes ou des ministres, en simple costume de ville, dans leurs victorias caoutchoutées conduites par des saïs en uniforme ; une des quatre automobiles dont s'enorgueillit cette ville heureuse ; la voiture découverte dans laquelle se laisse voir Sa jeune et gracieuse Majesté, en robe et turban de soie jaune, escortée de cavaliers rouges armés de lances à oriflamme et précédée de coureurs qui font faire place ; et des indigènes à bicyclette, qui ne se doutent évidemment pas que la brutalité des chocs est directement proportionnelle au carré de la vitesse acquise ; et des *con-gái* rieuses, aux lèvres rougies de bétel, dont la robe légère, soulevée par la brise du fleuve, découvre le pantalon d'homme ; et des piétons pieds nus qui ne se dérangent qu'après la dernière minute ; et des plantons en dolman kaki, le col orné des initiales de leur Service, qui portent sans hâte des plis très urgents dans de grandes enveloppes jaunes débordant d'un cahier de transmission.

Du milieu du pont, légèrement bombé, la vue découvre librement les murs crénelés de la citadelle, les quais de la rive gauche bordés de

boutiques chinoises ou indigènes, l'entrée du canal, encombré de sampans et de jonques, par où arrivèrent les premiers soldats français, il y a trente ans ; enfin, plus à droite. le faubourg de Gia-Hội, avec ses toits de tuiles brunes et ses multiples maisonnettes perdues dans les bosquets et dont plus d'une abrite des jeunes filles au teint clair, merveille de la nature ou de l'art.

Quand on a vu de cet endroit le soleil de Hué descendre sur les forêts montagneuses du Laos, après avoir noyé dans un lac de pourpre dorée les miradors de l'Ouest et la « Tour du Bonheur », on emporte avec soi une vision que n'effacera aucun autre spectacle d'Extrême-Orient, fût-il celui de la Baie d'Along ou de la Mer Intérieure. C'est l'heure où l'on vient volontiers au milieu du pont respirer la brise du soir arrivant des lagunes de l'Est et contempler la nuit étrangement lumineuse qui se mire dans le fleuve bleuté, pointillé par le reflet plus vif des boutiques chinoises illuminées sur la rive gauche et des réverbères administratifs allumés sur l'autre bord. Des ombres discrètes frôlent, s'il s'arrête trop longtemps, le promeneur attardé et, s'il y consent, se rapprochent de lui, « autoritaires et douces ». Du fleuve monte la chanson des sampanières, rythmée par le bruit des avirons, la chanson dont l'air transmis par les ancêtres se conserve fidèlement, mais que nul n'entendra jamais deux fois de la même façon ; car ici, comme en Occident au temps où les peuples étaient jeunes, le chanteur improvise sur un thème connu et donne libre cours à son inspiration :

« O Soleil, mari de la lune, père des étoiles, pourquoi nous quittez-vous ? Vous êtes notre père et notre bienfaiteur. Vos rayons nous donnent le courage et la force. Nous ne pouvons vivre sans vous. Restez, Soleil, et nous vous chérirons.

« O Soleil, foyer éternel, ne partez pas. Nous avons besoin de vous. Vous êtes le manteau de laine pourceux qui ont froid. Vous êtes la joie pour ceux qui souffrent. Les vieillards attendent avec impatience votre chaude caresse et les enfants vos rayons dorés. Restez, Soleil, restez davantage et nous vous adorerons

« O Soleil, Corbeau doré, ne nous quittez pas. Notre trajet est long encore et nous n'aurons pour nous guider qu'une pauvre lampe à mèche de roseau. Sans vous, nos yeux seront comme des pierres

inutiles. Restez, Soleil, restez encore ou nous vous ferons revenir par la force de l'épée (1) ».

Sur le quai de la rive gauche, les boutiques indigènes s'accottent aux magasins et aux maisons européennes déjà plus clairsemées. Leurs

enseignes, rédigées en un français pittoresque, proclament des coiffeurs (nos anciens boys), des charrons (nos anciens cuisiniers), des horlogers (qui remplaceraient volontiers les ressorts d'acier de votre montre par des spirales de bambou), des tailleurs-cordonniers (jamais l'un sans l'autre) chez qui ronflent les machines à coudre. Un marchand de soupe ambulant, transportant tout son atirail dans deux coffres à casiers qui oscillent aux bouts de son fléau en travers de l'épaule, lance patiemment un appel étrange et rythmé auquel nul ne prête attention. Deux paysans trottinant apportent à la Résidence, pour toucher la prime, un tigre tué au piège,ficelé avec du rotin et pendu les pattes en l'air à un bambou. Quelques pas plus loin, dans le renfoncement qui précède l'entrée des boutiques annamites, un barbier-cureur d'oreilles remplit gravement son office tandis que le client se mire complaisamment dans une glace à main. A une borne-fontaine, distribuant sans compter l'eau du fleuve filtrée sur les mamelons

(1) On raconte que dans un combat contre le roi de Ha, Ngu-Công, que gênait la tombée de la nuit, ordonna au soleil de revenir sur ses pas en le menaçant de l'épée. Et le soleil « pris de peur » obéit et ne se coucha qu'après la victoire complète de Ngu-Công.

Cette version de la chanson des sampanières a été composée en français et insérée dans un devoir sur « un coucher de soleil à Hué » par un instituteur annamite dont nous reproduisons le texte intégralement.

voisins, des passants se lavent les pieds aussi placidement que chez eux, tandis que des marmitons se disputent à qui remplira le premier la « touque » à pétrole qui remplace le seau dans toutes les maisons. Devant l'échoppe d'un loueur de pousse-pousse caoutchoutés, un indigène, assis sur la poignée d'une pompe à pied qui fonctionne à peu près, s'évertue à gonfler un pneu dont la valve fonctionne mal, en se baissant et relevant tour à tour, les genoux écartés, les mains aux hanches, dans la pose d'un pantin articulé et avec l'acharnement d'un piston de machine à vapeur qui s'emballe.

A mesure qu'on s'approche du canal et des quais de Đông-Ba, les boutiques, toutes de même modèle, deviennent plus nombreuses et les trottoirs plus encombrés. Des marchands de porcelaines blanches et bleues entassent dans leurs casiers les vases et les plateaux, les bols et les théières importés de Chine dans de grandes jonques amarrées non loin de là et qui portent à l'avant deux gros yeux dessinés à la chaux pour « voir les récifs et les bancs de sable ». Devant leurs vitrines remplies de bimbeloterie, les détaillants chinois attendent impassiblement les clients en tirant sur leur pipe de métal où la fumée barbote bruyamment dans l'eau mélangée d'alcool. Des marchandes annamites discutent très fort avec des acheteuses accroupies parmi les plateaux chargés de cassonade, de farine, de vermicelle, de flacons de laque à noircir les dents. Des malabars bedonnants se promènent avec dignité.

Le long du canal, depuis le pont moderne qui fait communiquer la ville avec Gia-Hội jusqu'à l'écluse du pont chinois dit « de Attentat », les ateliers indigènes mêlés aux entrepôts forment une longue ligne coupée çà et là par des maisons particulières à étage. A coups de maillet sur leurs ciseaux à froid parfaitement affilés, des sculpteurs taillent dans le *gũ*, le *kiền-kiền* et l'ébène la double monade qui représente les principes mâle et femelle, les dragons repliés sur eux-mêmes, les caractères qui portent bonheur. Des artistes incrustent

Planche XI. — « Une équipe de prisonniers, la cangue au cou … ».
(Aquarelle de M. E. Gras).

dans des panneaux et des buffets la nacre aux reflets multicolores, enlevée aux coquillages dont on fera ensuite de la chaux. Des lettrés décorateurs, armés de l'antique pinceau, tracent sur les bandes de papier qu'on suspendra dans les maisons des compliments et des souhaits, des animaux symboliques, naïfs comme des dessins d'enfant, dont quelques-uns s'efforcent en vain de prendre des airs terribles. Accroupis devant leur métier rectangulaire, des brodeurs installés sur le trottoir mêlent à travers l'étoffle tendue les soies aux couleurs chaudes qui s'épanouissent en fleurs véritables et en oiseaux légers. Des fabricants de parasols peignent à grand renfort de jaune et de rouge le papier huilé collé aux baleines de bambou. Des enfants, jusque dans la rue, tressent avec une dextérité rare les stores qu'on badigeonnera de vert en dessinant au milieu en tons criards le mot qui signifie « longévité ». Un fabricant d'objets de culte fait sécher au soleil les haches de bois argenté au long manche rouge et les grues debout sur la tortue sacrée.Un bijoutier martèle un collier d'argent sur une minuscule enclume de bois qu'il maintient avec ses doigts de pied. Un marchand de nattes et de rotins, assis sur une bille de bois, regarde placidement des coolies décharger un sampan qui remonte de Bao-Vinh. Dans leurs entrepôts encombrés de sacs, de caisses et de rouleaux, au milieu des odeurs et des relents les plus étranges, des commerçants chinois font sur l'abaque des opérations compliquées et inscrivent leurs comptes au pinceau sur de gros livres qu'on lit à rebours. De place en place, derrière un mur ajouré, une maison plus coquette, habitée par la famille d'un fonctionnaire indigène dont la femme « fait commerçante », recèle dans ses vitrines des curiosités de valeur et d'âge très divers, parmi lesquelles s'égarent parfois des cadeaux diplomatiques venus de France aux siècles précédents. Dans une demeure voisine, aux airs très bourgeois, les mandarins besogneux qui doivent assister en grande tenue à quelque cérémonie rituelle louent, pour dix cents par jour, des vêtements officiels de soie brodée déjà portés par plusieurs générations. Et les cases en torchis s'allongent en droite ligne vers la campagne, le long de la face Est de la citadelle, entre les murailles brunies par le temps et le canal encombré de jonques et de sampans.

Un pont chinois d'une seule arche de pierres franchit le fossé de la citadelle encombré de plantes aquatiques et de lotus du Japon. Et c'est un vision étrange que ces bastions et ces redans à la Vauban, dominés par des miradors chinois à double étage, avec, tout au faîte, un réduit mal fermé destiné à servir de poudrière selon les lois de la fortification de l'Empire du Milieu. Une véritable ville s'étale à l'aise à l'intérieur de cette enceinte crénelée de plus de dix kilomètres de tour, avec ses larges allées ombragées de letchis et de calophyllum sécu-

laires ; ses temples de bois sculpté aux toits multicolores surmontés de dragons symboliques ou de boules de verre « réfléchissant le monde » ; son camp des lettrés où la foule vient encore tous les trois ans entendre proclamer les noms des lauréats des concours traditionnels ; ses prisons désertes, ses ministères alignés, sa « Bibliothèque » dont le rez-de-chaussée, désert autrefois, sert maintenant de musée artistique et de salle d'études aux « Amis du Vieux Hué » ; ses pelouses où des jeunes gens d'Annam jouent au foot-ball en s'interpellant en français ; ses parcs, ses jardins royaux où les lauréats des concours de doctorat pourront, une fois dans leur vie, venir cueillir des fleurs ; ses stèles où les Empereurs firent graver leurs poésies sentencieuses ; ses pagodons, ses portiques, ses écrans ajourés. Des rizières cultivées alternent avec les champs de canne à sucre, des magasins royaux et des demeures mandarinales avec des ateliers modernes et des laboratoires, dans un labyrinthe de canaux et de ponts en arc, de sentiers ombragés et de lacs couverts de lotus, sur lesquels passe l'ombre des tourterelles que nul ne songe à inquiéter.

Au centre, le « Jardin de Tranquillité », dans lequel on pénètre par la porte de la « Lumière du Printemps », laisse envahir ses ruines et masquer ses pièces d'eau par une végétation débordante. Tout auprès, le Pavillon des Archives blanc et rose, abrite au milieu d'un îlot artificiel les collections volumineuses où sont chantés les exploits de la dynastie ; tandis que non loin, derrière une nouvelle enceinte précédée d'un fossé aux lignes géométriques, dans le groupe des appartements privés, se hausse en couleurs gaies le pavillon tout moderne, quoique de style local, où Sa Majesté, respectueuse des rites dont elle est la gardienne souveraine, habite comme en voyage et dans un simple pied à terre. C'est là que sont groupés les temples du Palais ancestral, où les sacrifices se célèbrent encore avec le même apparat qu'autrefois, et aux entrées duquel veillent les *lính* royaux en leggings et ceintures jaunes. Tous ces édifices impériaux de bois laqué de rouge, aux piliers agrémentés d'arabesques d'or, conservent jalousement le secret de leur histoire et les reliques de leur passé. Un air de grandeur résignée, indifférente aux agitations du monde, flotte dans l'ombre de leurs salles silencieuses, et l'on ne sait, en traversant les cours dallées, encadrées comme jadis d'urnes de bronze et de grands vases de porcelaine, lequel il faut le plus admirer du génie des ancêtres ou de la piété des descendants.

Deux coups de canon tirés au pied du « Cavalier du Roi » qui amène son pavillon, ébranlent soudainement l'air limpide et vont finir en claquement sourd dans les vallons du Sud où reposent majestueusement les Empereurs défunts. C'est le moment où le fonctionnaire

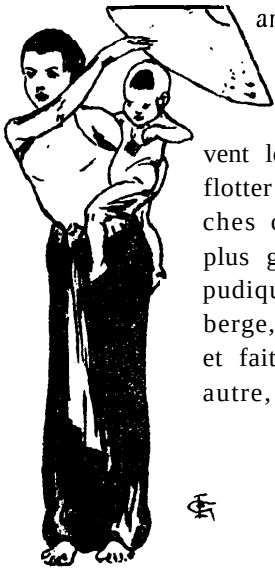
Planche XII. — « Des flâneurs de tout âge forment un cerele autour de deux coqs qui s'entredéchirent … ».
(Dessin à la sépia de M. E. Gras).

préposé aux veilles ne distingue plus, dit la tradition, sur le dévidoir qui lui sert de sablier, les fils de soies de couleur différente qui se déroulent avec la régularité monotone des heures.

De la Concession française, réservée à la garnison de la ville à l'extrémité de la citadelle, une sonnerie de clairon annonce aux retardataires la fermeture du quartier ; et près du mirador du Nord, au bas des remparts qu'ils prirent d'assaut, les zouaves, chasseurs et marsouins de 85, réveillés un instant par la grosse voix du bronze, se rendorment à cette sonnerie amie dans leurs tombes jumelles, pieusement entretenues par leurs frères d'armes qui parlent le soir, en serrant les poings, des forêts de l'Argonne et des plaines de Champagne où ils n'auront pas servi.

Mais ce qui intéresse et bien vite attache à Hué, ce n'est pas seulement la splendeur de ses couchers de soleil, égalée par la féerie de ses aurores vaporeuses, ni la grâce réservée de ses jolies filles, ni l'étrange mélange, point inharmonieux, de temples sino-annamites et de constructions modernes, de choses vétustes et de nouveautés. Ce sont encore les campagnes environnantes aux aspects variés, habitées par un peuple poli, patient et doux, les sites mélancoliques où les Empereurs délicats se plurent à installer eux-mêmes leurs tombeaux, et les mamelons verts, et les montagnes boisées qui marquent, très proche, la limite du domaine cédé aux hommes par la forêt toute puissante et par les fauves.

On peut facilement, en une soirée, parcourir le réseau de routes, coupées de canaux et de ruisseaux, qui ceint la ville du côté des hauteurs disposées en fer à cheval. On ne s'aperçoit point à quel moment on quitte la cité pour entrer dans la campagne : des faubourgs populeux prolongent et terminent insensiblement la capitale dans un fouillis de jardinets, de cases couvertes en paillotte et de pagodons de briques perdus dans leurs bosquets sacrés. Sur les bords du canal, entre les haies d'ibiscus et d'ingas, sans cesse retaillées et toujours débordantes, apparaissent des portiques enluminés



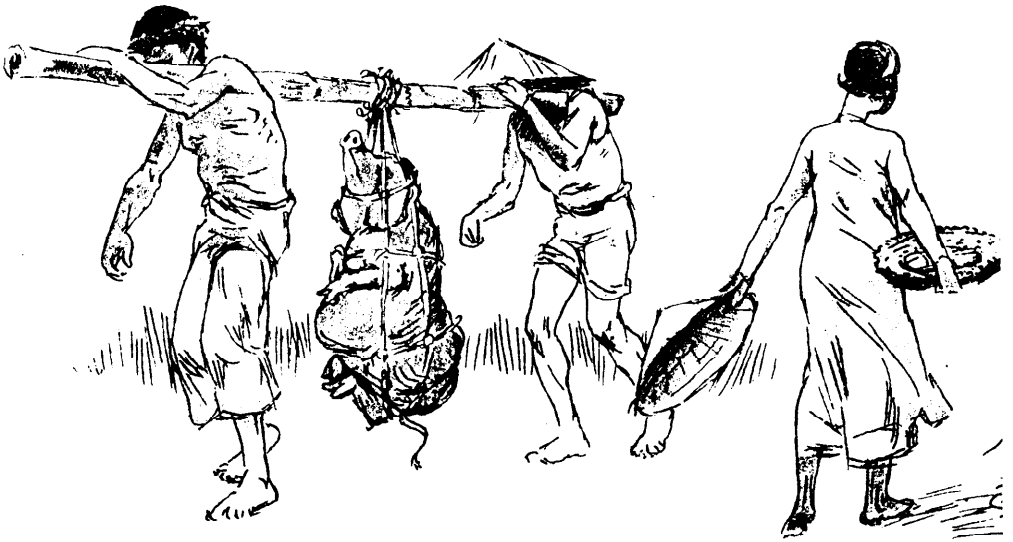
annonçant l'entrée de quelque villa mandarinale ou la demeure d'un Français amoureux d'architecture locale, de verdure et de fraîcheur.

Des enfants, dans l'eau jusqu'à la ceinture, lavent le riz quotidien dans une corbeille d'osier qu'ils font flotter comme un bateau. A peine masquées par les branches complaisantes des bambous inclinés, leurs sœurs plus grandes se baignent en riant aux éclats, la poitrine pudiquement couverte d'un cache-seins. Du haut de la berge, un pêcheur au dévidoir lance gravement sa ligne et fait courir l'appât à la surface de l'eau, tandis qu'un autre, à côté, répare attentivement ses filets. Un troupeau de buffles conduit par un bambin juché à plat ventre sur le plus gros barbote en plein milieu en reniflant. Et sur l'eau presque noire, les sampans se croisent avec les paniers minuscules, en lattes de bambou tressées, qu'on fait avancer avec deux battoirs et qu'on emporte avec soi sur la tête après avoir abordé à la rizière paternelle.

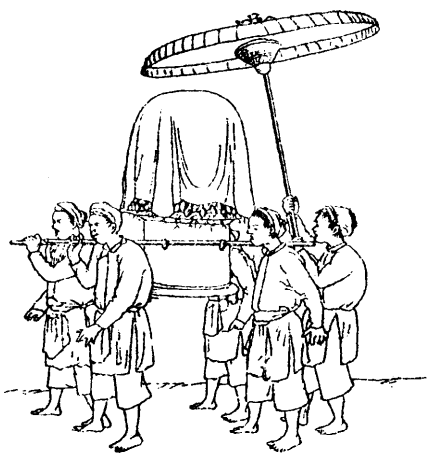
Sur le chemin qui longe la rive, s'avance silencieusement, écartant les branches, la masse énorme d'un éléphant rapportant son fourrage aux arènes du Roi. Derrière, une longue théorie de coolies et de paysans trottine, toujours en file indienne malgré la largeur de la voie ; aux bouts des bambous en équilibre sur les épaules, défilent des cochons ficelés qui ne se plaignent pas, des « jaques » plus grosses qu'une tête d'homme, des fagots de brindilles ramassés dans les collines incendiées chaque année pour préparer l'herbe à paillotte et les pâturages de printemps. Plus loin, une équipe de prisonniers, la cangue au cou, dame paresseusement la terre du chemin.

Un cortège nuptial, en ordre rituel, apparaît soudain au tournant de la berge. Il s'avance en silence, pieds

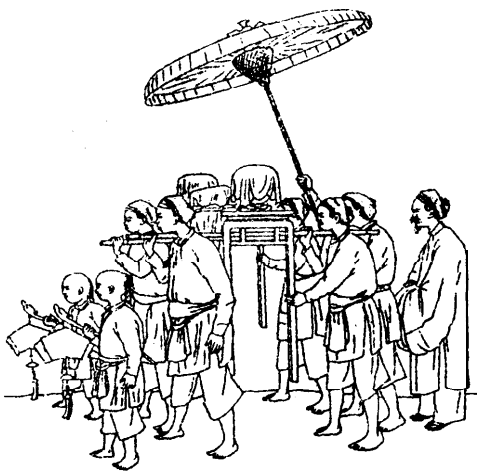
nus, dans un chatoiement de soies de toutes couleurs. En tête marchent les deux porteurs de lanternes rondes en papier enluminé ; quelques



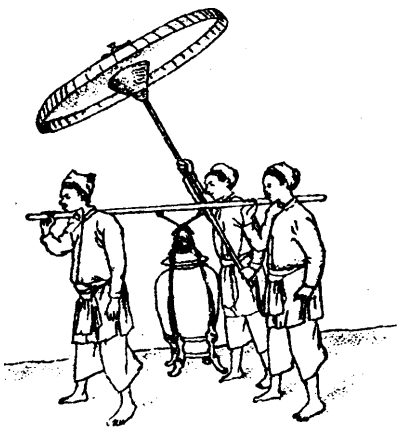
pas derrière, les deux porteurs de branches de cycas, emblèmes de la longévité ; puis les deux porteurs d'oies, substituées aux cygnes symboliques et gardant un air de circonstance dans ce défilé d'où la gaîté et les rires semblent exclus. Suivent alors les présents traditionnels : l'arec et le bétel sur un plateau laqué de rouge ; les deux jarres d'alcool suspendues chacune au milieu d'un fléau de bois de même couleur ; les deux boîtes contenant les robes et les bijoux offerts à la mariée; et, dans une cage à clairevoie, l'inévitable porc qu'on immolera dans quelques jours. Dans un groupe d'hommes vêtus de leurs robes les plus voyantes, le fiancé semblablement habillé se dissimule avec soin et les curieux ne le reconnaissent pas ; car il ne faut point qu'il aît honte ni qu'il rougisse en un pareil jour. Enfin le groupe des femmes, sans la fiancée encore chez elle, termine le cortège en s'efforçant de ne pas trop jaser.

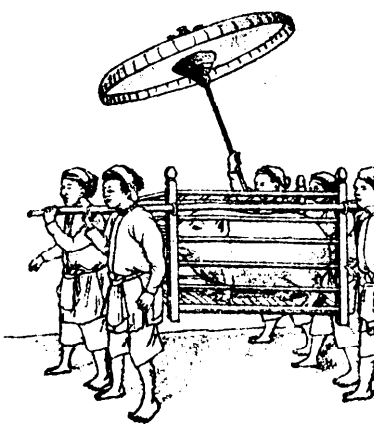


Au premier carrefour, en contrebas de la route qui sert en même temps de digue contre les crues subites et d'écran contre les typhons,



un marché abrite sous ses hangars alignés toute une population villageoise bruyante et affairée. Des femmes bavardent, accroupies devant leurs corbeilles chargées de riz, de poulets ou de fruits, de sapèques en ligatures, d'ex-voto en papier doré ou argenté, de boîtes d'allumettes enluminées d'une main du Bouddha et de quatre chauves-souris dont le caractère rappelle celui du bonheur. Dans un coin de la place en terre battue, un restaurateur ambulant alimente son fourneau, sans cesse allumé dans son casier de bois qui ne prend point feu, sert le thé fumant et passe à la ronde le bol de riz, mêlé de poisson salé, que les passants poussent à l'aide de bâtonnets d'ébène dans leur bouche grand'ouverte, la tête renversée pour avaler plus vite. Ailleurs des flâneurs de tout âge forment un cercle autour de deux coqs qui s'entredéchirent ou jouent aux sapèques avec des gestes d'une souplesse de félins ; cependant qu'indifférent à ces vanités des formes actuelles, un vieux bonze passe, en robe brune, la tête rasée, un long chapelet de graines de banian autour du cou.





La route, s'éloignant du canal qui

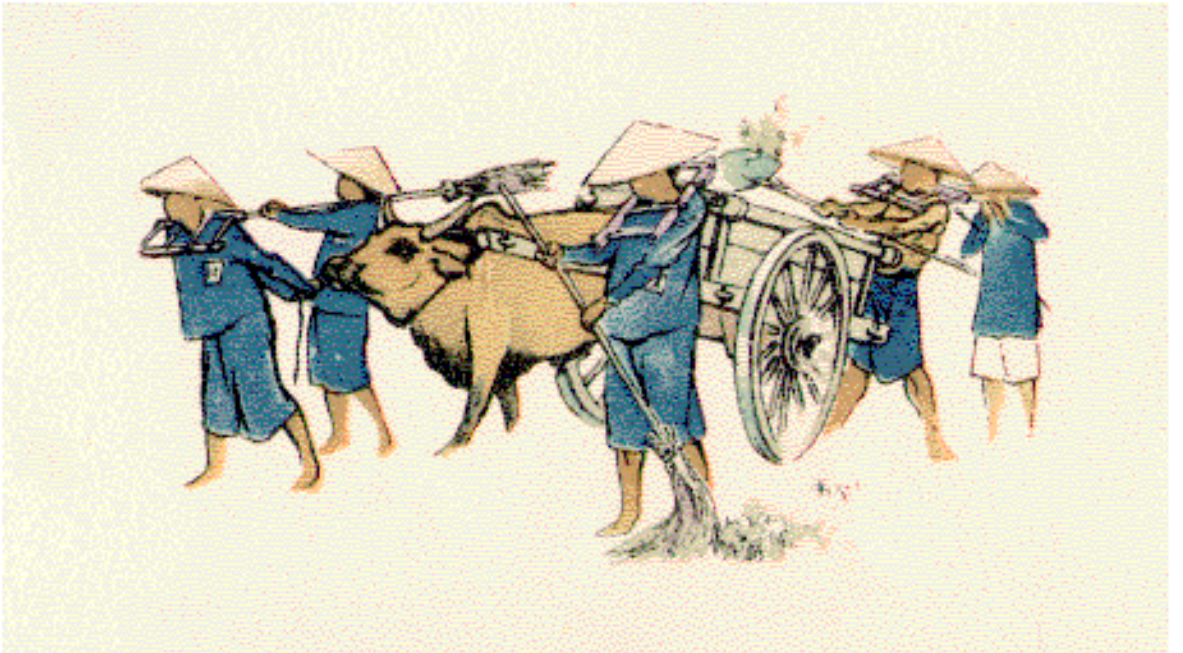
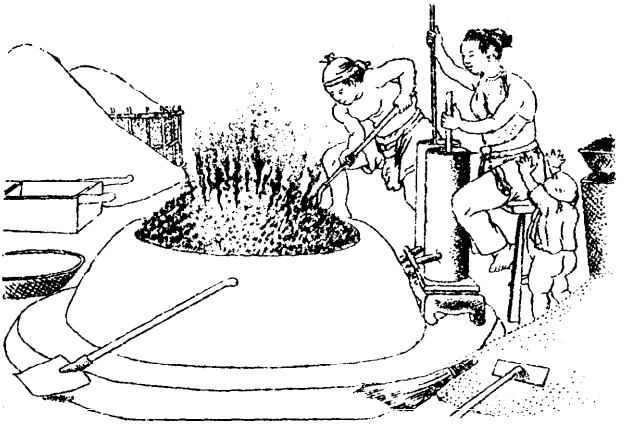


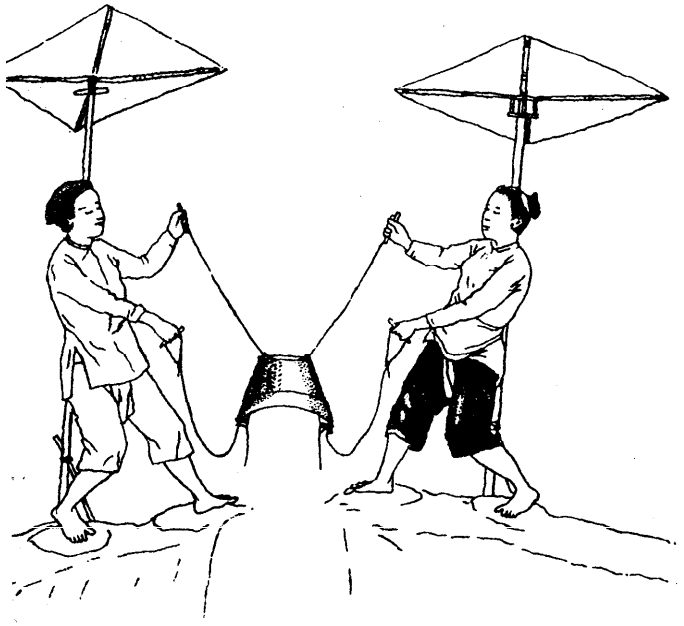
Planche XIII. — « Un chariot jamais graissé … ».
(Aquarelle de M. E. Gras).

continue dans les rizières jusqu'à l'écluse des lagunes, franchit un premier pli de terrain, parsemé de cases, d'enclos et de pagodons champêtres dédiés aux divinités du lieu, abrités du soleil et des coups de vent par des arbres vénérables dont les racines puissantes s'étalent au-dessus du sol, disjoignant les pierres et retenant les murs. Alors apparaît l'étrange « Plaine des Tombeaux » dont les tertres de terre rouge, entourés d'un talus circulaire, s'étendent jusqu'à l'horizon, parmi les ruisseaux à sec éclatants de blancheur, les massifs toujours verts de cactus et d'aloès, les pins et les filaos isolés qui chantent doucement à la brise du soir ; et sur cette vaste nécropole où survit le culte des ancêtres, où des oiseaux inconnus se posent en silence, veille, du haut d'un mamelon, une cathédrale catholique dont les deux clochetons pointent dans l'air bleu.

A l'autre extrémité de la plaine, les pins royaux de l'« Esplanade des Sacrifices » étalent au-dessus des enceintes réservées leurs branches noires, tordues comme par le feu des bûchers qui s'allument tous les trois ans pour la fête nocturne du Ciel et de la Terre. Et c'est alors que commence la vraie campagne d'Annam, avec ses vallons resserrés où les ruisseaux débordent à la saison des pluies, ses champs inclinés plantés de patates et parsemés de tombeaux ou de mausolées, ses villages abrités par l'écran touffu des bambous, ses ondulations de terre rose tachetée d'îlots de sable blanc et de bouquets verts de plantes à parfum.



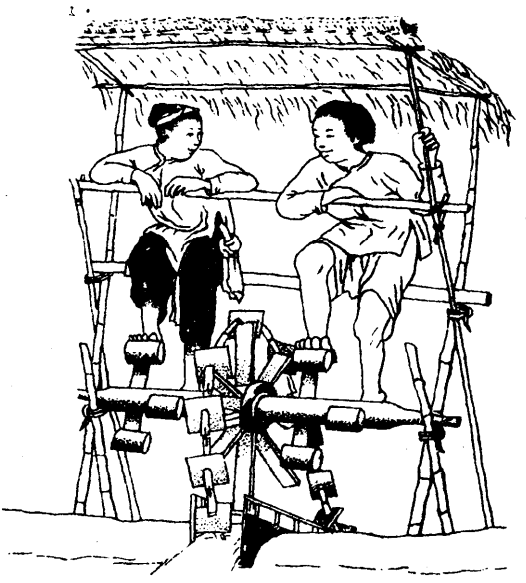
Un aveugle qui se guide seul avec son bâton et ses pieds nus suit prudemment la ligne d'herbe qui borde le chemin soigneusement entretenu. L'odeur d'un four à chaux, où les coquillages cuisent dans un feu de charbon



entretenu par un soufflet à double cylindre vertical, se mêle à celle des épis de maïs grillés en plein air devant les cases. Perchés comme des colombiers sur leurs poteaux de bois et grands comme des jouets d'enfant, les pagodons élevés aux esprits protecteurs des eaux et de la terre laissent entrevoir dans les jardins ou près des

ruisseaux leurs soucoupes chargées d'offrandes et s'échapper le parfum des jossticks de santal et d'encens. D'un sentier perdu dans la verdure, un paysan débouche portant sur l'épaule sa charrue de bois qu'on croirait copiée sur l'antique araire romain. Un chariot jamais graissé, lentement tiré par un bœuf qui balance sous le joug sa grosse tête aux yeux résignés, emporte vers la ville des briques de foyer cuites au soleil dans un champ voisin.

Non loin de la « Rivière parfumée » qui serpente entre les premières collines, parmi les pins consacrés, les quatre grands Empereurs reposent majestueusement dans les sites qu'ils préféraient : véritables jardins aux multiples allées bordées de frangipaniers, où les portiques, les cours dallées, les temples obscurs remplis de reliques, les tours à étage, les kiosques de plaisance, les demeures des épouses devenues gardiennes du culte, se succèdent parmi les escaliers flanqués d'énormes dragons de pierre et se mirent dans des pièces d'eau que fleurissent des lotus Une quiétude profonde, à la fois impressionnante et douce, règne dans ces tombeaux royaux dont le dernier touche à la forêt même ; et chacun d'eux, malgré la similitude des temples et la disposition du plan, conserve sa beauté spéciale où survit, parmi les objets qui lui furent le plus chers, l'âme du monarque qui fut en même temps un poète.



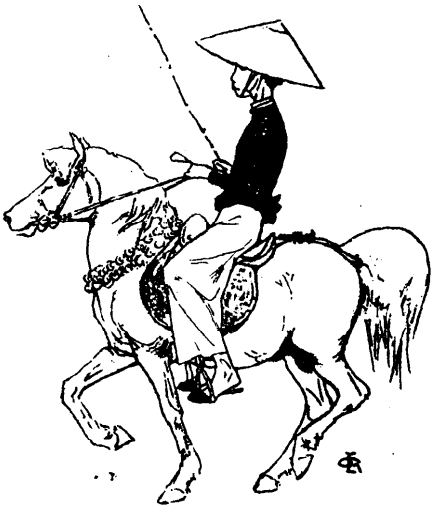
Puis ce sont les rizières encadrées de diguettes, serrées les unes contre les autres comme les cases d'un damier dans leurs vallons étroits : et les pêcheurs au *cai-quàn* relevé, enfonçant leurs nasses de rotin dans la vase où se cachent les poissons ; et les norias montant aux étages supérieurs l'eau d'un arroyo voisin, sous l'effort des jambes nerveuses de paysans qui pédalent automatiquement, abrités par des parasols de bambou ; et les fermes plus rares d'où part le bruit sourd du pilon à décortiquer le riz ; et les mamelons à l'herbe drue envahie par l'origan et la menthe sauvage, où paissent en troupeaux des bœufs domestiques et des buffles qui reniflent d'un air menaçant au passage de l'étranger.

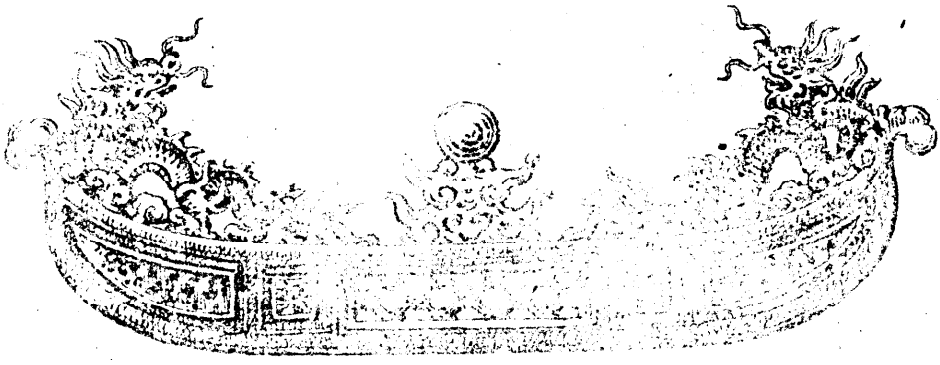
Sur le sentier qui serpente vers les hauteurs entre les bas-fonds inondés, contournant ici un tombeau de pierre grise, là un pagodon de briques perdu comme un hermitage dans un bosquet d'arbres centenaires, là un mirador perché comme sur des échasses au-dessus des

champs trop souvent visités par les sangliers, un cavalier indigène, suivi de son domestique portant la boîte à bétel et la pipe au long tuyau, s'avance vers la capitale, à l'amble de son cheval sans fers qui fait tinter son collier de grelots. Plus loin, vers la montagne, à la poursuite de quelque perdrix isolée, ignorant le tigre qui l'accompagne en se défilant dans les hautes herbes, un chasseur s'entraîne en secret pour un sport plus sérieux et retourne dans son cœur les tristes pensées de ceux qui restent ici pendant que les hommes de leur génération se battent là-bas et meurent en conquérants.

Et l'immense paix de la forêt ténébreuse, que ne trouble aucun chant d'oiseau, tombe du haut des monts sur les campagnes ensoleillées, sur les tombeaux ombreux et sur la cité impériale qui cache, derrière l' « Ecran du Roi », sa langoureuse majesté.

Hué, Décembre 1915.





THUAN-AN

Poésies de S. M. MINH-MẠNG, traduites par HỒ-ĐẮC-KHẢI

LE PIED-A-TERRE ROYAL

Sur le rivage sablonneux, à côté de la dune, s'élève le pavillon royal.

La vue du paysage environnant procure une sensation délicieuse,

Par la fenêtre entr'ouverte, le Ciel envoie la clarté de la lune.

A travers le store légèrement soulevé la brise de mer répand sa fraîcheur.

En promenant le regard sur les bouquets d'arbres qui jettent leur ombre, on éprouve un grand bien-être.

La contemplation de l'Océan sans borne élargit mon cœur.

Le souci de l'armé, le soin de mon peuple ne cessent d'occuper ma pensée.

Ce délicieux paysage me plonge, du matin au soir, dans la meditation sur l'art de commander et de gouverner.

LE MUR DE SABLE SANS FIN S'ÉTEND.

Aveuglante de blancheur, la dune s'étend à perte de vue.

On dirait une muraille élevée à la frontière pour arrêter le grand Océan.

C'est l'œuvre du Ciel, qui sépare les eaux de la terre,

pour défendre à jamais le pays du Sud ardent contre les vagues envahissantes.

LA JOURNÉE D'UNE « ÉLÉGANTE » A HUÊ

Par J. DE SOUDACK

La tristesse grisâtre des nuées s'éparpille peu à peu. Le vent léger du matin poursuit les brumes, qui, comme de longues écharpes, collent encore aux flancs des monts. Le jour paraît : jour pâli de l'automne annamite ; clarté très douce, subtile qui semble sortir d'une muraille d'épais nuages étreignant tout l'horizon. . . . Puis, brusquement, presque sans transition, le soleil rougeoie ; toutes les buées grises, les floconneuses mousselines croulent et disparaissent. La vie renait dans ce pays, le plus beau de la terre d'Annam, avec ses eaux claires, ses coteaux ondulés et ses chaînes rocheuses aux derniers plans. Les canaux de Phũ-Cam et de Đông-Ba s'animent. Sur de minuscules radeaux, aux mouvements rythmés des sampaniers, les fruits, les légumes, les victuailles de toutes sortes arrivent au marché en pleine rumeur où grouille une multitude affairée.

Dans les rues de Gia-Hội, la plèbe criarde, marchande, rie, s'interpelle, trépigne.

Sous le chapeau rabattu, avec le manteau de paillotte qui la défend contre le froid ou la pluie, cette foule, d'une teinte uniforme, a l'air de ruchers en marche.

Au loin, dans les venelles encore silencieuses, entre les touffes frêles des bambous et les haies d'hibiscus, les maisons de riches mandarins se cachent, loin du mouvement et des cris.

Les unes sont encore endormies, d'autres, comme des yeux qui s'entr'ouvrent à la lumière du jour, relèvent les stores protecteurs, rejettent au dehors leurs lourds vantaux de bois.

Tout un peuple de serviteurs silencieux glissent dans les cours vers la besogne quotidienne.

* * *

Huit heures : My-Tiao (1) se réveille doucement.

Autour d'elle la maison bruit depuis le lever du jour, mais rien n'a troublé jusqu'ici le sommeil de la dormeuse. La moustiquaire de soie rouge bordée de vert, attachée à de fins supports sculptés, reste close. On aperçoit vaguement à travers la transparence du tissu son corps roulé dans une légère couverture, blotti sur la natte ountée recouverte de soies aux couleurs éclatantes.

Un petit ronronnement... un bâillement sonore et prolongé... les genoux jetés deci delà touchant le bois du lit de camp de leur face externe (2)... les mains fines se tordant au bout des bras minces... toutes ces attitudes lui donnent l'air d'un jeune chat qui voudrait se réveiller et n'y peut parvenir :

(1) **Mỹ-Châu,** perle gracieuse... élégante... ravissante.
(2) Position toute particulière dûe à la souplesse extrême des membres.

Encore un baillement. . . une détente de tous les membres, et My Tiao sort de sa moustiquaire. Une servante se précipite et lui apporte une petite *cái-bát* (1) remplie d'eau fraîche avec laquelle elle se rince la bouche.

D'un geste gracieux et très souple de ses mains fuselées, elle tord ses longs, très longs cheveux autour de sa tête, négligeamment, chausse ses pieds de petites babouches de bois aux talons sonores, fume une cigarette minuscule, puis, vêtue de son pantalon et de la veste courte qu'elle ne quitte jamais la nuit, elle va, lente, menue, boire une tasse de thé et surveiller ses domestiques.

* * *

Le personnel est nombreux, fourmille partout. De tous côtés en effet surgissent des hommes, des femmes, des enfants. Dans chaque petite *cái-nhà* (2), du jardin, tout un monde pullule et vit de la maison du maître.

Sous la voûte arrondie de la porté, surmontée du classique toit aux arrêtes vives et recourbées, défilent en ce moment tout un groupe de servantes revenant du marché.

Quelques-unes portent deux lourds paniers suspendus à un bambou posé tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre. Elles ne marchent pas, elles courent à petits pas rapides et menus, comme poussées par leur fardeau, soutenant le bambou d'une main, tandis que l'autre, dans un mouvement régulier de balancier, semble équilibrer leur course.

De toutes jeunes filles sont coiffées de larges corbeilles, sous lesquelles, le buste droit, les hanches tournantes, elles vont plus lentes, les pieds nus bien posés sur le sol, leurs bras amenuisés par la manche si étroite, ballant régulièrement de chaque côté d'elles, le petit doigt soigneusement écarté de la main.

(1) *Cái-bát,* tasse.

(2) Petite maison d'indigène faite en bambou recouverte de paillotte.

Deux d'entre-elles sont jolies : elles ont mis, pour aller au marché, des *cái-áo* (1) verts et rouges superposés sous leur modeste *cái-áo* brun. Par un geste tout particulier du pouce de leurs mains toujours fines, elles écartent vivement les pans de leurs tuniques, et, « sans en avoir l'air », avec une coquetterie très féminine, elles permettent ainsi à leurs admirateurs d'apercevoir les tons chatoyants de .. leurs « dessous » élégants.

My-Tiao suit ses servantes dans la cuisine et va contrôler elle-même les provisions.

La cuisine est vaste. Des réchauds maçonnés le long des murs sont allumés de tous côtés. Dans des casseroles de terre, cuisent des poissons coupés en morceaux ; un canard sauté à l'oignon imprègne l'air d'un léger parfum... provençal ; suspendu aux poutres, sur un plateau de rotin tressé, un superbe porc, rôti tout entier, semble vivant sous sa carapace luisante et dorée ; il regarde, et, le groin entr'ouvert, parait sourire.

Des pousses de bambou plusieurs fois bouillies entourent un poulet ; des navets cuits, des citrouilles voisinent dans des *cái-bát* au milieu d'une sauce épicée.

Un vieux cuisinier roule lentement une pâte de patates dans du sucre et de la cannelle, tandis que, à côté de lui, un marmiton sort du four des galettes de farine de riz, des nougats d'arachides et une quantité de petits gâteaux aux formes bizarres, fourrés de graines de nénuphars, de pavots ou de pastèques décortiquées.

Tiao est une femme de tête. Elle répète avec orgueil : « Chez moi on travaille bien, mais on s'amuse aussi. Il faut savoir partager sa journée entre le travail et le plaisir. »

C'est décidément ici le temple de la sagesse : tout y respire la prospérité et le confort.

My-Tiao parait fière de son œuvre. Elle continue sa promenade, suivie d'une vieille servante qui, au moindre signe, lui présente une cigarette roulée en cornet très long et très fin et dont elle ne tire distraitement qu'une seule bouffée.

Le soleil éclate par place dans le jardin et mange l'ombre bleuâtre des murs. L'herbe des pelouses est étoilée de quelques fleurs. Le parfum des pamplemousses embaume l'air. Tiao, d'un doigt agile, cueille quelques pétales qu'elle enfouit dans ses cheveux. L'arôme subtil flotte autour d'elle.

(1) *Cái-áo,* habit.

Des aréquiers, d'un seul jet, montent droit au ciel à côté du large écran de pierre qui défend l'entrée de la maison aux regards indiscrets et aux « Esprits méchants » venant du dehors.

Dans d'artificiels rochers poussent de fragiles orchidées, se réflétant dans des lacs de poupées, où se jouent quelques poissons multicolores. Un pont minuscule, aux revêtements de faïences coloriées, traverse un étang aux eaux mortes sous la flore aquatique qui le couvre. Tout ce monde en miniature intéresse notre « Perle élégante ». Elle y fait disposer sous ses yeux quelques beaux vases en bleu ancien, l'une des richesses de la maison.

Tout à coup . . . . . un cri . . . . . des rires.. . . . c'est petite Ngọc (1) qui aperçoit sa mère et manifeste sa joie. Tiao la respire comme on respire une fleur — cette caresse de l'Annamite qui remplace notre baiser — puis la rend à sa vieille bonne.

C'est une poupée délicieuse de trois ans, aux yeux un peu obliques, vifs et rieurs, avec une réduction de petit nez, une bouche minuscule aux lèvres en arc, le tout enserré dans un bonnet à sept (2) pièces épousant la petite tête ronde comme une boule : ce bonnet, fait de morceaux de brocards où le vert, le rouge et l'or dominent, donne l'impression d'une coiffure de vieux philosophe posée par hasard sur une tête de poupard gai et joufflu.

Tiao la contemple avec orgueil, joue avec elle quelques instants, fait tinter les anneaux d'or encerclant le cou, les poignets et les chevilles de M^elle^ Ngọc, puis gravement continue sa promenade.

* * *

C'est l'heure du premier déjeuner.

Les servantes lui apportent la théière dans laquelle on vient de lui préparer un thé très fort parfumé aux fleurs de buis (3) ; elle le boit par petites gorgées, sans sucre, dans de minuscules tasses serties d'argent. Les plateaux se succèdent avec les viandes découpées en morceaux que d'une dextre agile elle pince du bout de ses baguettes et mange rapidement, sans jamais oublier de les tremper dans le *nước-mắn* (4).

(1) Pierre précieuse ou pierre de jade. Il est pourtant d'usage de laisser jusqu'à dix ou onze ans aux enfants annamites de l'aristocratie et du peuple, des noms d'animaux répugnants, servant à « tromper » les esprits malfaisants et à éloigner d'eux la maladie ou la mauvaise chance.

(2) Le bonnet des enfants royaux est fait de neuf pièces.

(3) Le thé annamite est aussi parfumé à la fleur de lotus.

(4) Sauce faite avec le jus de poisson très épicé.

Les domestiques, quels qu'ils soient, ne s'approchent de la table des maîtres que profondement inclinés et ne présentent les objets demandés que du bout de leurs bras complètement tendus (1).

Après ce repas elle songe à sa toilette.

Dans la chambre, séparée de la grande salle par des stores recouverts de soie, elle s'assied un instant devant une table de style moderne surmontée d'une glace. Ce meuble dépare bien un peu l'ensemble de la pièce où Tiao va procéder à ses ablutions ; mais ne faut-il pas faire quelques concessions au soi-disant progrès… et sortir parfois du cadre ancestral en faveur d'un objet plus pratique et d'un usage si féminin.

Une cuvette en cuivre, une gracieuse aiguière servent de récipients à l'eau qu'elle jette par petits coups sur son corps aux tons d'ambre clair, et qui semble avoir, dans ses replis, la patine de certain bronze pâli par les baisers des pélerins.

C'est aujourd'hui le jour faste où Tiao lavera sa chevelure. Elle s'allonge paresseusement sur un banc de bois et laisse faire ses servantes ; puis, les cheveux épandus sur ses épaules comme un long manteau noir, elle revet un large pantalon de soie blanche au bout

(1) Les domestiques de la Reine Régente et de la Reine Mère ne servent qu'à genoux.

duquel apparaît un pied menu dont elle cache à peine l'extrémité dans de petites babouches toutes brodées de perles de couleur.

Il fait un peu frais ce matin. My-Tiao doit mettre une veste très courte arrivant à la taille, soulignée d'une ceinture lâche. La toilette minutieuse va commencer. Tiao s'installe sur son lit, les jambes toujours croisées sous elle. Ses servantes lui apportent un plateau d'ivoire aux bords sculptés, rempli de bilelots précieux ; petites boîtes d'or rouge ciselées, contenant les fards ; minuscules flacons pour les parfums et le rouge des lèvres ; une théière, grosse comme le doigt, remplie d'eau parfumée : un miroir entouré d'une monture d'écaille et d'or rouge filigrané, assorti au peigne fin et au large démêloir. Tiao semble jouer du bout de ses doigts fuselés avec tous ces objets de poupée. Elle prend le petit cône de poudre compacte et le délaie avec quelques gouttes tombées de l'invraisemblable théière ; puis, se passant cette crème sur toute la figure, elle allonge, en les noircissant légèrement, ses sourcils amincis au rasoir, fins comme « la feuille du saule », et ses cils « souples comme la soie du cocon ». Les lèvres et les joues sont rosies délicatement, le rouge vif étant réservé aux femmes de théâtre et aux coutisanes. Tiao regarde très attentivement ses dents laquées de noir ; elle en ravive le vernis avec un petit morceau de bois plat trempé dans une mixture au goût de réglisse.

Ses longs cheveux séchés sont rendus plus brillants encore par l'huile aromatisée dont elle les parfume. Le haut du front, qui doit rester carré, est soigneusement épilé. Tout est prêt pour la coiffure. D'un geste souple de ses bras minces, elle fait un chignon aux coques savantes clans lesquelles des fleurs se cachent comme dans un nid.

Tiao doit recevoir des visites aujourd'hui. Elle choisit donc ses plus beaux *cái-áo* de soie aux couleurs violentes qui. au moindre mouvement, dessinent la sveltesse de sa silhouette. La main souple se plie et semble se fondre pour passer par l'étroite manche dont l'extrémité moule le poignet chargé de bracelets d'or et de jade gris ou vert.

De lourds anneaux d'or encerclent le cou et se mêlent aux longues chaînes soutenant des pendentifs aux pierres précieuses serties de filigranes d'une grande finesse.

Deux gros diamants, aux montures massives, alourdissent le lobe des oreilles, tandis que les bagues, aux pierres volumineuses, n'arrivent pas à cacher le galbe de la main délicate.

My-Tiao se regarde longuement. Elle prend ensuite un mouchoir de soie brodé par elle aux heures longues des journées d'été (1). La première servante lui présente une chaufferette de bronze ciselé renfermant des cendres chaudes (2).

Elle sort de sa chambre, marchant le buste en avant saillant sous la tunique plaquée, et se balance légèrement sur les hanches, comme il sied à toute femme élégante qui sait faire valoir toutes ses grâces.

* * *

La salle de réception est prête.

Les fleurs et la verdure éclairent d'une note discrète la pénombre où se cachent les vases de prix, les brûle-parfums de cuivre, la nacre des incrustations qui font des taches de lumière sur les boiseries et les colonnes taillées en plein bois de fer.

(1) L'habitude des travaux manuels commence à se répandre chez les femmes de la bonne société.

(2) Les maisons annamites sont mal défendues contre le froid, l'air circule partout ; à Hué la saison d'hiver y est sensible et les indigènes en souffrent quelquefois.

My-Tiao s'accoude un instant sur un lit de camp en marbre recouvert d'une natte de bambou de Chine et d'un douillet matelas de couleur. Elle reste quelques minutes, immobile, pareille à une jeune idole endormie dans son temple. La servante agite autour de sa tête le chasse-mouches de crins blancs.

Les visites arrivent.

Ces dames descendent de leur pousse-pousse, suivies de plusieurs servantes portant d'élégantes boîtes laquées et incrustées renfermant le petit trousseau d'objets de toilette, le bétel et la chaux, le façon de cajeput et le crachoir d'or. Elles marchent lentement, avec toute la dignité qui convient à des femmes de l'aristocratie, voisine de la Cour, où les coutumes anciennes sont sauvegardées et maintenues par l'autorité de la Reine Régente et de la Reine Mère.

Elles entrent en faisant de profonds saluts plusieurs fois répétés. On prend place sur les lits de camp où les domestiques apportent aussitôt les plateaux laqués remplis de petites soucoupes, dans lesquelles toutes les « douceurs » de Hué sont réunies : gâteaux et petits bonbons précieusement enveloppés dans du papier rouge ou dans des feuilles de bananier ingénieusement découpées.

On parle peu d'abord, La politesse le veut ainsi. Les questions suivies de réponses sont coupées de points d'orgue… Cependant le thé, les cigarettes, le vin aromatisé sont offerts aux invitées par de jeunes servantes toujours inclinées et silencieuses.

My-Tiao veut fêter dignement ses hôtes de marque et fait appeler

ses musiciens et ses danseuses, qui, il petits pas, entrent immédiatement et se groupent sur les dalles brillantes de la cour (1).

My-Tiao donne le signal : les huit instruments classiques s'accordent et préludent au chant.

Le petite flûte, le violon à deux cordes, la guitare en peau de serpent au manche très long ; une seconde guitare au ventre oblong, un psalterion, des claquettes en bronze, un timbre de cuivre donnant le son d'un triangle, un petit tambour, tout cet orchestre, aux sons parfois criards, s'unit par moment en une harmonie qui s'adoucit peu à peu et meurt sur une note reprise et modulée par les bouches fermés des danseuses. « C'est le cristal doré des voix virginales se courbant sur l'âme comme un ciel d'août ». Les chants sont des souhaits et des compliments de bienvenue adressés aux visiteurs.

Les danseuses sont là, les unes derrière les autres, en trois files distinctes, évoluant sans précipitation, les yeux baissés, saluant à genoux, la tête prosternée sur les mains jointes touchant terre.

Les jeunes corps se relèvent, évoluent, le buste immobile, les membres d'une souplesse féline, aux mouvements nets et assurés.

Les doigts, la main et le bras vivent une vie à part, se contournant dans une succession de mouvements serpentins, les mains étant, tour à tour, fleurs de lotus, becs d'oiseaux chimériques ou reptiles insinuants. L'impression est d'une grâce étrange… inattendue.

Toutes les poésies chantées par les danseuses ont été composées par le maître de la maison, fin lettré et poète distingué (2).

La fête est complète ; toutes ces dames paraissent ravies.

C'est l'heure crépusculaire, si belle sur cette terre d'Annam. C'est

(1) C'est un plaisir très rare et très apprécié ; il faut être très riche pour pouvoir s'offrir le luxe d'entretenir tout une troupe d'artistes, élevés et dressés pour les distractions des jours de fête.

(2) Un des ministres de la Cour d'Annam donne parfois aux hôtes de marque des fêtes de nuit où la troupe de danseurs et chanteurs se compose exclusivement de jeunes garçons. Leurs mouvements sont aussi souples que ceux des jeunes filles et leurs évolutions sont les mêmes. Ils sont coiffés d'une tiare dorée, vêtus d'un justaucorps brodé, la taille serrée par des ceintures de couleur d'où partent des bandes de soie multicolores, tout incrustées de pierreries, de morceaux de miroirs et de grelots mélangés aux broderies serties d'or. Sur les épaules, deux lanternes de papier sont attachées par une monture de bois cachée sous le vêtement. La clarté se projette ainsi sur la tête des danseurs doucement éclairée et les fait ressembler, quand ils s'accroupissent brusquement dans un mouvement d'ensemble parfait, à d'énormes libellules aux ailes lumineuses. Le spectacle est vraiment étrange, d'un grand charme exotique.

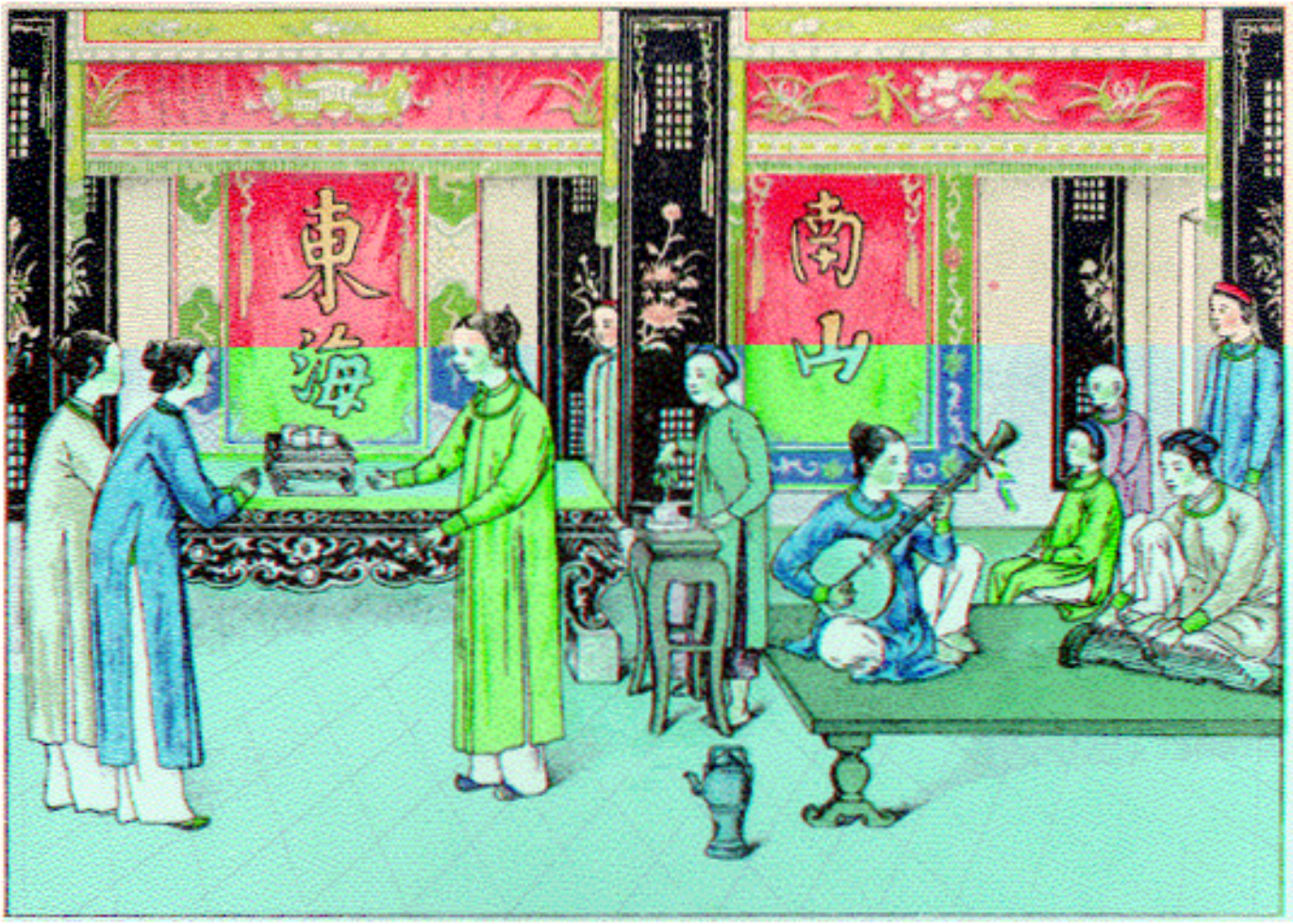


Planche XIV. — « Ces dames entrent en faisant de profonds saluts …»
(Aquarelle de M. E. Gras).

l'heure où « les fleurs font leur prière d'adieu au soleil » et lui jettent leur parfum comme un dernier regard.

Le ciel est un monde resplendissant où les nimbes sombres roulent au zénith et y restent accrochés comme par d'énormes clous d'or et de feu. La nature entière resplendit un instant, puis tout se calme, se voile, s'estompe en grisaille d'une infinie douceur et semble se fondre dans la nuit. C'est l'heure où il n'est plus possible « de distinguer la couleur des fils de soie », et soudain, par deux fois, le canon de la Citadelle tonne.

My-Tiao et ses gracieuses visites rentrent dans la grande salle brillamment éclairée. La clarté des lampes et des grands candélabres a fait sortir de la pénombre tous les trésors artistiques à peine entrevus dans la journée. Le chatoiement moiré des nacres étincelle ; les cuivres, commes des miroirs concaves, retiennent par place des rayons lumineux ; les dorures des vieux bois lancent avant de s'éteindre complètement un dernier reflet : ce sont les heures féériques de cet intérieur annamite, aux colonnes de temples, aux charpentes merveilleuses. Les cartes sont préparées sur de larges divans et c'est avec des rires, des murmures de satisfaction, que toutes les têtes brunes se groupent et se penchent, ravies, sur les mains délicates un peu frémissantes. La partie est longue, très animée. Tiao paraît toute heureuse ; elle veille à tout en parfaite maîtresse de maison.

Mais c'est le moment du départ.

Toutes ces dames reprennent leurs attitudes froides et lointaines, s'inclinent, remercient mille fois de l'honneur qui leur a été fait, et, avec maintes périphrases louangeuses, invitent à leur tour leur charmante amie à venir, « si elle daigne », leur rendre visite.

* * *

My-Tiao est lasse.

Elle s'accoude, nonchalante, sur les coussins multicolores du lit de camp.

M^elle^ Ngọc, qui depuis le matin n'a cessé de trottiner autour d'elle, grimpe sur le lit de camp et appuie gentiment un petit nez sur la joue de sa mère. Elle s'amuse, en des attitudes délicieuses, avec les bijoux maternels et tout à coup se met à pleurer. Le père entre et lui dit gravement : « Il faut rire, petite Ngọc. . . ris !. . . ris !. . . » Immédiatement, sans transition, le sanglot s'arrête, les yeux se plissent , et la petite bouche rose, si joliment dessinée, montre toutes ses quenottes blanches, de vraies perles, que la laque n'a pas encore noircies.

C'est déjà le « comme il faut », la discipline mondaine annamite que possède cette miniature de femme.

* *

Le repas du soir est servi : c'est, à peu de choses près, la répétition du déjeuner.

Les longues baguettes d'ébène nacré ou d'ivoire garni d'or sont sorties de leurs étuis et disposées autour des soucoupes remplies des mets les plus divers : porc rôti toujours aromatisé de *nước-mắm*, poulet, poissons, légumes, et, au lieu de pain, du riz cuit que l'on fait glisser prestement de la *cái-bát* dans la bouche au moyen des longues baguettes maniées vivement entre trois doigts. Le repas est long, les domestiques sont nombreux et jamais indiscrets ; ils restent appuyés aux lointaines colonnes, regardant manger leurs maîtres, et vêtus de *cái-áo* de toutes couleurs, serrés les uns contre les autres, comme une brochette d'oiseaux des îles.

My-Tiao se lève, boit son thé, se rince la bouche et passe de suite un peu de vernis noir sur ses dents, puis s'approche de son psaltérion. Elle laisse courir ses doigts minces sur les cordes vibrantes. Les ongles de sa main gauche, démesurément longs, s'appuient sur les basses, tandis que sa main droite fait chanter l'air populaire et triste de la ballade de Thúy-Kiều.

« Thúy-Kiều était la plus jolie parmi les belles filles de son temps.
« En allant réparer le tombeau de Đạm-Tiên, elle rencontra Kim-Trọng et l'aima.
« La nuit suivante Đạm-Tiên lui apparût en songe.
« Pauvre enfant, lui dit-elle, quel sombre avenir est le tien ! »
« Elle s'éveille remplie d'épouvante
« Et pleure en se rappelant la triste prophétie.
« Sa vie ne fut qu'une suite de malheurs :
« Pendant quinze ans elle erra par le monde
« Et finit par mourir noyée dans les eaux du Tiền-Đường.
« Plaignez la malheureuse Thúy-Kiều ! »

* * *

My-Tiao somnole sur les dernières notes. Les domestiques éteignent les lampes de la grande salle.

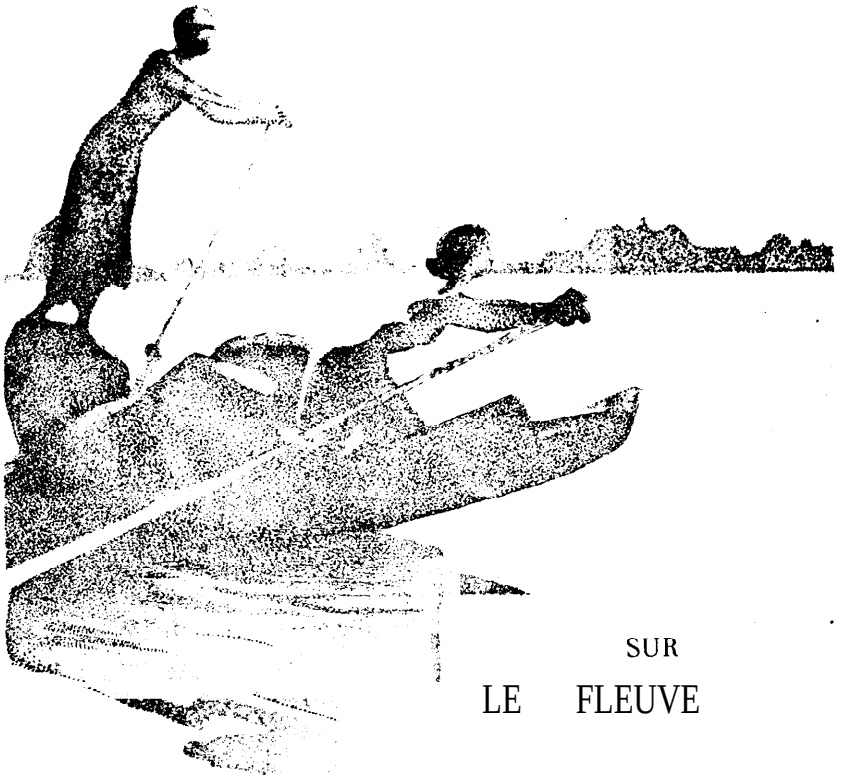
Par les baies encore ouvertes, on aperçoit la lune qui se dégage lentement des buées lourdes et ouatées qui montent des rizières. Les

fûts des grands arbres semblent peints de deux tons heurtés, de blanc lunaire et du bleu le plus sombre… Les bruits s'éteignent peu à peu. Les frémissements nocturnes s'élèvent avec la plainte et les cris de tout un monde pressé de naître, de s'aimer et de mourir en une nuit, tandis que les grandes palmes, les panaches des bambous s'inclinent mollement comme pour se caresser et se sentir vivre dans un même balancement.

My-Tiao rentre dans sa chambre, défait sa chevelure, revêt le pantalon et le léger cái-áo de nuit, puis s'endorttranquillement, bercée par les sons d'une petite flûte, qui, pendant des heures, égrène ses notes dans la splendeur nocturne, mystérieuse et mélancolique.

« Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire ;
Elle est discrète, elle est légère,
Un frisson d'eau sur de la mousse » (1).

(1) Verlaine.



SUR

LE FLEUVE

DES PARFUMS

NOCTURNE

Du soir la tiédeur alanguie
Berce mon âme en sa douleur ;
Du fleuve la course alentie
Berce la barque avec douceur.

La barque obéit, endormie,
Aux coups réguliers du rameur ;
Mon âme tressaille, meurtrie,
Aux coups de la vie dans mon cœur.

Et mon âme vogue, alanguie,
Au rythme alenti de mon cœur ;
Et la barque vogue, alentie,
Au rythme alangui du rameur

La lune paraît, très pâlie
Dans sa maladie de langueur,
Et répand sa mélancolie
Sur la nature et dans mon cœur.

Mon âme, en sa mélancolie,
Berce doucement sa douleur ;
La barque, en sa course alentie,
Berce mon âme en sa langueur.

F. G. H

LE PORT DE THUAN-AN

Poésie de S. M. THIỆU-TRỊ, traduite par HỒ-ĐẮC-HÀM

Professeur à l'Ecole des Hậu-Bổ.

LES JONQUES, VOILES DEPLOYEES, RENTRENT DANS LE PORT...

a mer, sans vague, resplendit à la lueur du répuscule.

Sur la côte, le fort circulaire et la pavillon d'été, majestueux, dominent l'Océan.

Les voiles se succèdent, les unes après les autres, comme des papillons qui se disputent de fleurs,

Et les jonques se dirigent vers le rivage, semblables à des oiseaux qui cherche en arbre.

Les cordages sont comme des arcs-en-ciel suspendu dans les airs,

Et, comme les dents d'un peigne, les mâts défilent les uns après les autres sur la vaste étendue des eaux.

On entend les rameurs chanter à tour de rôle, en frappant le bord de leur barque,

Et tous ces chants célèbrent la prospérité et la paix qui règnent dans le royaume.

PROMENADE NOCTURNE

Par E. GRAS,

Trésorier particulier de l'Annam.

HUÉ, 1910

Un « pousse » rapide et berceur, au frôlement léger de ses roues caoutchoutées, m'emmène, somnolent, dans l'étouffement d'une soirée chaude, aux senteurs pénétrantes, le long du quai de Đông-Ba, solitaire et désert, entre le canal calme et les vieux murs crénelés de la citadelle silencieuse. A peine devinés, sous la voûte noire des feuillages assoupis, des sampans, pressés, dorment. Un mirador s'estompe confusément, retroussant, sur la ligne rigide des remparts, le double accent circonflexe de ses toitures superposées. De la cantonnade arrive le roulement saccadé et assourdi des pilons d'un atelier de teinturier. Devant mes yeux ensommeillés, dans l'ombre des masures basses, défilent en clignotant les quinquets de quelques pauvres boutiques où parfois se restaure, le bol de riz au menton, de deux baguettes rapides, un coolie affamé. Tantôt, dans l'entre-bâillement lumineux d'une porte à coulisse, coud une femme, accroupie, dont le cache seins laisse les bras et le dos découverts, qu'on dirait de cuivre poli ; tantôt, à travers une claire-voie, nonchalamment étendue sur le lit de camp, une fillette, se servant de son pied adroit comme d'une main, berce un nourrisson tout nu et geignant dans le panier, suspendu au plafond, qui est son berceau. D'une *cái-nhà* (1) close de planches, sort le récitatif nasillard d'un lecteur attardé.

La rampe d'un pont ralentit un instant ma course, tandis que des mâts de jonques, rougis par la lueur d'un foyer éclairant la nuit, érigent leurs girouettes au-dessus des parapets. Plus loin, au bord du ciel d'un gris de lune laiteux, se découpent des dragons grimaçants, hérissés sur le toit d'une pagode. Çà et là, une odeur soudaine de

(1) Maison.

pain d'épice chaud filtre à travers un auvent jalousement abaissé, révélant un amateur de « la drogue » qui, dans le silence et la demi-obscurité propices, cultive son rêve morbide en « tirant sur le bambou » (1). Au tournant d'une ruelle, vautré, demi-nu, sur une des caisses oblongues de bois neuf, empilées selon leur taille, qui emplissent sa boutique où fume un lumignon, un brave artisan, fabricant de cercueils, évente béatement son juste repos.

Et le pousse va toujours, me cahotant maintenant entre de pauvres paillottes endormies et de hautes haies de bambous ténébreuses. Les lueurs vacillantes de ses petites lanternes font sautiller sur les parois de verdure l'ombre de mon coolie, mettent des reflets dorés sur la peau jaune en sueur de ses reins nus et mouvants, jettent des éclairs rapides et fugitifs sur la boue gluante du sentier où claque son piétinement cadencé. Dans la paix de ce quartier plus isolé et rustique, s'échappent plus âcres, de la terre humide et tiède des jardins, les senteurs fermentées des végétations tropicales. On sent autour de soi un grouillement de vie intense et mystérieuse, au ras du sol, qui se trahit parfois par un froissement rapide des feuilles tombées, par le sautillement pataud, en travers du sentier, d'un crapaud brusquement aveuglé par les lanternes, le reflet sinueux d'un serpent apeuré et sournois qui fait faire un écart brusque à mon tireur de pousse. Au fond d'une paillotte perdue dans une touffe de bananiers, les coups mats d'un pilon à riz scandent la cantilène plaintive d'une *con-gái (2)* laborieuse. Derrière l'écran de plâtre colorié d'un jardin où, par-dessus la haie carrément taillée, se silhouettent de lourds bananiers noirs, émergent les panaches élancés d'élégants aréquiers, un chien réveillé aboie. Car, avec la fraîcheur relative des nuits, surtout lorsqu'elles sont claires, la puissance de sommeil des Annamites fait trêve, et le silence se peuple de bruits : timbre léger d'un bonze appelant son Bouddha, détonations sourdes des tam-tam du théâtre tout proche, battements grèles des cliquettes des veilleurs de villages espacés dans la plaine, vibrations graves du gong marquant les heures au fond des cours mystérieuses du Palais impérial. . . . .

Le pousse me ramène.

Voici la grande rue de Gia-Hội, bordée des boutiques basses des trafiquants chinois, fermées à cette heure, et devant lesquelles jaunissent seules quelques lanternes de papier, attardées et mourantes.

(1) « Tirer sur le bambou », fumer l'opium, le tuyau de la pipe étant fait d'un gros bambou.

(2) Femme du peuple.

Voici, enjambant le canal de Đông-Ba, le pont de Gia-Hội, où s'accoudent les petites courtisanes jaunes, nocturnes tanagras, dont une fine, cigarette étoile la lèvre sanglante. A la pointe de la berge, piquant la nuit de leur envol, des essaims de mouches lumineuses criblent l'ombre opaque des grands banians, comme des étincelles réveillées par un tisonnier. Parfois une mélopée lointaine, aiguë et fine, s'élève du brouillard léger qui flotte au-dessus de la Rivière Parfumée, large et calme comme un lac sous la lune claire.

Là-bas, des ombres louches rôdent, qui dissimulent dans un pli de leur robe masculine l'éclat indiscret de la lanterne obligatoire (1) . . . . Et les cigales, dans la chaleur lourde de la nuit sans souffle, sous le feuillage ajouré et odorant des lilas du Japon, dans les frondaisons épaisses des sabliers, chantent éperdument.

(1) Par mesure de police, aucun Annamite ne pouvait sortir le soir s'il n'était porteur d'une lanterne ou d'un lumignon quelconque. Cela donnait à la circulation une note locale assez pittoresque. L'obligation a été levée vers 1912.

LES SERVANTES

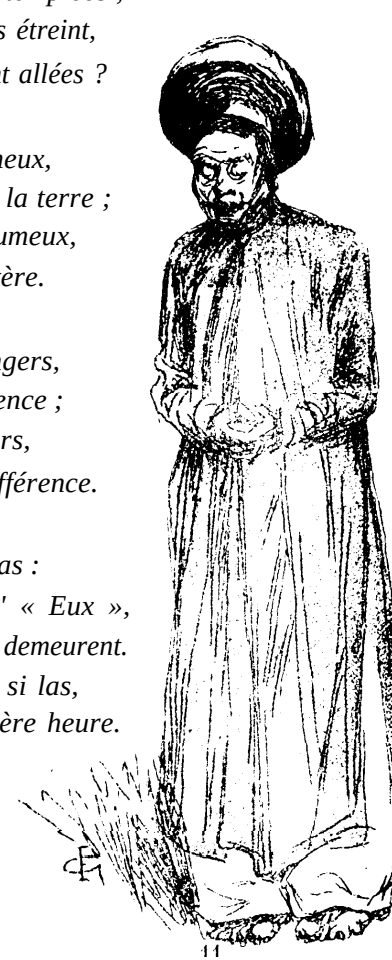
Les servantes des anciens Empereurs d'Annam sont les gardiennes de leur tablette.

Servantes d'un autre âge, aux vieux regards éteints,
Que de splendeurs d'antan avez-vous contemplées ;
Quel spectacle passé vous marque et vous étreint,
Que de gloires d'une heure et qui s'en sont allées ?

Vous toutes, avez vu ces empereurs fameux,
Dont la cendre, à présent, refroidit dans la terre ;
Cet éclat d'un instant, que le temps fit brumeux,
Pour vous, uniquement, dévoile son mystère.

Et vous nous regardez, nous, pâles étrangers,
Qui venons dans ces lieux profaner le silence ;
Avec un air craintif, devant ces passagers,
Vous masquez vos regrets sous de l'indifférence.

Cette tristesse est vaine à l'écho de nos pas :
Nous ne vivrons qu'un jour, tandis qu' « Eux »,
[« Ils » demeurent.
Gardez vos souvenirs, femmes aux yeux si las,
Servantes d'Empereurs, jusqu'à la dernière heure.



Hué, le 2 juillet 1915.

JEAN JACNAL.

LE FLEUVE DES PARFUMS

Poésie de S. M. THIỆU-TRỊ, traduite par HỒ-ĐẮC-HÀM,

Professeur à l'Ecole des Hậu-Bổ.

PROMENADE EN BARQUE LE MATIN

Un fleuve profond, aux sources lointaines, protège la citadelle impériale.

Sur ses ondes limpides, en se promenant de grand matin, ou goûte la fraîcheur naissante.

Les eaux printanières, sans ride, sont enveloppés d'une buée délicate.

La barque est poussée par le zéphir matinal, et le bruit des longues rames remplit l'air.

Le nectar céleste n'est pas encore séché et humecte les arbres de la rive.

Les fleurs de la montagne, hésitantes et comme à regret, ouvrent leurs pétales.

pourquoi donc, dans un tel moment, n'entendons-nous pas chanter la chanson de la Thuong-Luong ? (1)

Mais déjà le soleil, heureux augure, monte dans le ciel et brille aux deux portes.

(1) Un enfant chantait : « Si l'eau de la Thương-Lương est pure, j'y pourrai laver les cordons de mon bonnet ; si elle est trouble, je pourrai m'y laver les pieds. » Confucius dit à ses disciples : « Ecoutez, mes enfants : Si l'eau est pure, elle sert à laver les cordons du bonnet ; si elle est trouble, elle sert à laver les pieds. Elle détermine elle-même, selon qu'elle est claire ou trouble, ses différents usages. » (Mạnh-Tử).

LA VILLE DES MANDARINS

Par A. BONHOMME

Administrateur des Services Civils.

En sa qualité de capitale de l'Empire, la ville de Hué est, avant tout, une ville administrative. C'est là que réside le Souverain, chef suprême de l'Etat, père et mère du peuple. C'est là que sont installés les ministères qui centralisent dans leurs bureaux toute l'administration du royaume. La ville de Hué est donc surtout une ville de fonctionnaires, une ville de mandarins. Aussi les rencontre-t-on partout, à toute heure, et dans les costumes les plus divers. Le matin, en pousse-pousse, ils se rendent à leurs bureaux ; le soir, ils rejoignent leurs demeures dans les villages verdoyants de la banlieue. Dans la citadelle, aux abords de l'allée dite « des Ministères », jeunes rédacteurs, vieux chefs de bureau, vont et viennent, en groupes affairés. Près de la porte du Nội-Vụ, des mandarins des provinces, de passage à Hué, de jeunes stagiaires nouvellement promus, tous revêtus de la robe bleue de

cérémonie, se dirigent vers le Palais royal pour s'incliner devant Sa Majesté. D'autres, en grand costume, précédés de *lính* en tunique rouge, se rendent solennellement à quelque cérémonie rituelle, dans un des nombreux temples des environs. Enfin, dans les faubourgs de Gia-Hội et de Nam-Phổ, des deux côtés du fleuve, au milieu de riants jardins, s'élèvent de gracieuses villas, maisons de campagne de hauts dignitaires ou habitations de fonctionnaires retraités. En résumé, le mandarin est partout à Hué. Il fait partie intégrante de la capitale. Il y règne en maître. Son autorité et son prestige y sont restés entiers.

On ne peut comprendre pleinement Hué, le sérieux, la dignité, la noblesse d'une partie de la population, et même, jusqu'à un certain point, l'aspect extérieur de la ville, ses monuments en ruine, ses allées envahies par les herbes folles, si l'on n'a pas pénétré quelque peu l'âme mandarinale.

Esquissons en les beaux côtés.

*
* *

Etre lettré, devenir mandarin, c'est la plus grande ambition de tout jeune Annamite. Les mandarins ne sont-ils pas, en effet, les chefs naturels de la population, ses mandataires, les véritables représentants du Roi ? Et il faut reconnaître que leur haute culture, le prestige de leur rang et de leurs fonctions, et, souvent, l'éclat des services rendus, leur confèrent une grande autorité morale sur le peuple, dont ils proviennent, d'ailleurs, directement. D'autre part, il n'y a pas d'obstacle, dans les lois ou dans les mœurs, qui puisse interdire au plus pauvre paysan de prétendre parvenir, par l'instruction, aux plus hautes charges publiques. L'accession aux emplois de l'Etat est ouverte, en effet, à tous ceux dont le talent a été sanctionné par les examens et les concours, c'est-à-dire à tous ceux qui ont prouvé qu'ils avaient acquis les connaissances littéraires et morales nécessaires pour remplir les fonctions mandarinales. L'obtention d'un titre universitaire est la preuve, non seulement d'une instruction supérieure très développée, mais encore d'une éducation morale générale très étendue.

A l'école de son village, l'enfant a d'abord appris les caractères essentiels. On lui a mis entre les mains les livres de lecture où est exposée la morale de Confucius, en un langage simple et beau qui se grave dans l'esprit des enfants. Il est passé du premier livre, tout simple, tout élémentaire, qui donne les premiers principes, à un second, plus étendu, puis à un troisième, et ainsi de suite. Il a appris

les principes de morale et les règles de conduite qui le guideront au cours de son existence. L'instruction et l'éducation vont de pair, et les devoirs envers les parents, envers les supérieurs, envers le souverain, pénètrent dans son cerveau en même temps que s'ouvre sa jeune conscience. Il a appris à respecter et à honorer son maître à l'égal d'un père, et lorsqu'il le quittera, il se souviendra que Lục-Vân-Tiên, avant de partir pour l'examen, remerciait son professeur de l'enseignement qu'il lui avait donné et ajoutait « que toujours il s'efforcerait d'illustrer son nom afin de porter au loin la renommée de ses vertus ». Plus tard, enfin, s'il arrive aux hautes dignités, il continuera à témoigner à son maître le même profond respect, sans crainte de s'humilier, suivant en cela l'exemple du Roi Hàm-Nghi qui, rencontrant sur sa route son ancien précepteur, se prosterna cinq fois devant celui qui lui avait enseigné le chemin de l'éternelle sagesse.

* * *

Ayant ainsi acquis avec un premier maître les notions élémentaires d'écriture, de lecture et de morale, l'écolier ira continuer ses études à l'école officielle du Huấn-Đạo ou du Giáo-Thọ de la sous-préfecture. Il subira les épreuves relativement faciles de l'examen provincial annuel et sera alors admis à suivre au chef-lieu de la province les cours du Đốc-Học. Désormais, il est considéré comme un véritable étudiant, il fait partie de la classe des lettrés. Il a des devoirs sociaux à remplir, par le fait seul qu'il a acquis une certaine connaissance dans la science des choses et des êtres. Il doit donner, dans sa vie privée, l'exemple de la dignité, de l'honnêteté et de la moralité. La loi annamite punit d'ailleurs les étudiants qui ont une conduite dissipée, qui s'adonnent à l'ivresse, aux plaisirs, et négligent les avertissements de leur maître, ou ceux encore qui profitent de leur supériorité de savoir pour ne pas observer les règles de leur condition et qui fréquentent les prostituées, se livrent au jeu, hantent les tribunaux, s'immiscent dans les procès, se posent en intermédiaire et portent les paroles et l'argent de la corruption. Le lettré doit, en un mot, suivre la route tracée par les sages des temps anciens, imiter leur dignité de vie, mettre en pratique les préceptes de leur morale.

N'est-il pas devenu, en effet, un élève, un disciple du grand Confucius ? Il a suspendu dans sa maison une inscription qui représente l'âme du Sage : c'est une feuille de papier rouge sur laquelle on lit : « Siège de l'âme du sage philosophe Confucius », ou bien, « Siège de l'âme du grandement parfait Sage des Sages, notre Maître défunt le philosophe

Confucius », ou quelques autres inscriptions analogues. Ces feuilles de papier jouent un rôle semblable à celui des tablettes que l'on érige en l'honneur des ancêtres. On brûle devant ces inscriptions de l'encens et des cierges. Lorsque les mandarins se rendent au temple de Confucius pour offrir au vénéré Sage les offrandes rituelles, le lettré doit les accompagner et s'agenouiller devant la tablette de son grand maître. Il se gardera cependant d'invoquer son secours ou son intercession, ni de l'assiéger de supplications. Il lui rendra simplement « le culte », au vrai sens du mot, c'est-à-dire l'expression de sa vénération, l'hommage que tout disciple rend au maître qui est le fondateur de la science et de la vertu. Aussi est-il défendu officiellement de faire des images taillées ou dessinées de Confucius, et c'est pour cela qu'on symbolise sa présence principalement au moyen d'une tablette recouverte d'une inscription.

Parmi les préceptes enseignés par Confucius et les philosophes ses disciples, le lettré a placé au premier rang les devoirs familiaux : respect familial, respect des ancêtres, respect du passé.

« La piété filiale, est-il dit dans le *Luận-Ngữ*, est le principe fon-« damental de l'humanité, car, si vous vous conduisez convenablement « envers les personnes de votre famille, alors vous pourrez instruire « de leurs devoirs mutuels les frères aînés et les frères cadets d'un « royaume. » La piété filiale est aussi l'origine du respect dû aux vieillards, aux personnes plus âgées que soi, ou plus élevées en dignité. Elle est encore la cause première du respect dû au passé, aux ancêtres et à leurs mânes. Confucius n'a-t-il pas dit : « Respecter ce qu'ont « respecté les ancêtres ; chérir ce qu'ils ont aimé ; les servir morts « comme s'ils étaient vivants ; les honorer ensevelis dans la tombe « comme s'ils étaient encore présents ; n'est-ce pas là le comble de la « piété filiale ? »

Mais l'homme a aussi des devoirs envers lui-même. L'amour du perfectionnement est à la base de la morale individuelle. Le respect de soi-même est érigé en règle : « Prends bien garde de ne rien faire « dans le lieu le plus secret dont tu puisses rougir », dit le *Trung-Dung ;* et le *Livre des Vers* ajoute : « Sois attentif sur toi-même jusque dans « ta maison ; c'est ainsi que le Sage s'attire encore le respect, lors « même qu'il ne se produit pas en public. »

Enfin, l'homme a des devoirs envers autrui. « Celui qui aime ses semblables est vraiment homme», a dit Confucius. Aussi, a-t-il recommandé la plus grande tolérance. Sa doctrine n'est hostile à aucune religion. C'est une philosophie indépendante des dogmes, basée sur la raison et la dignité humaines.Un de ses disciples lui ayant demandé ce que c'était que la sagesse, il répondit : « S'appliquer aux devoirs

« qui incombent à l'homme et respecter les êtres surnaturels, mais « les tenir à distance, voilà ce que l'on peut appeler la sagesse. »

Au surplus, pour Confucius et ses disciples, l'homme est excellent de sa nature ; la moralité naît dans l'âme humaine, dans laquelle la nature elle-même a déposé les germes du bien. « La nature de « l'homme, dit Mencius, est naturellement bonne, comme l'eau coule « naturellement en bas. Il n'est aucun homme qui ne soit naturellement « bon, comme il n'est aucune eau qui ne coule naturellement en bas ». Aussi, la vertu est-elle assise sur ce qui est naturellement dans le cœur humain. L'homme vertueux trouve sa récompense dans la satisfaction de sa propre conscience. Celui qui ne remplit pas ses devoirs envers sa famille, ses amis, ses concitoyens, ne saurait obtenir le rang d'« homme supérieur », digne d'instruire et de gouverner les autres hommes.

La doctrine de Confucius, en effet, bien que contenant un enseignement moral, a surtout un caractère politique. Son but essentiel est le bon gouvernement des hommes. C'est pourquoi, l'organisation politique et sociale de la Chine et de l'Annam repose sur un principe philosophique qui est l'amélioration constante de soi-même et des autres. Pour améliorer les autres, il est nécessaire d'abord de s'améliorer et de se perfectionner soi-même ; et ce devoir d'amélioration sera d'autant plus grand que le rang de la personne sera plus élevé. Le gouvernement des hommes est donc la plus haute et la plus importante mission qui puisse être confiée à un être humain ; c'est un véritable « mandat du Ciel ». Pour être digne de l'exercer, il faut être devenu un homme supérieur, un sage. Les mandarins, seuls capables d'instruire et de gouverner les hommes, sont donc des êtres supérieurs. Et l'étudiant sait qu'il peut arriver à la dignité supérieure par l'étude, par le travail, par la science.

* * *

L'étudiant, ayant ainsi acquis une instruction et une éducation supérieures, va subir les épreuves du concours triennal, afin d'obtenir les grades de Tú-Tài ou de Cử-Nhơn qui lui ouvriront les carrières

administratives et le mandarinat. Il est arrivé au centre d'examens, accompagné d'un ou plusieurs membres de sa famille et muni des fournitures indispensables : papier, encrier, pinceau. Il a répondu à l'appel de son nom et s'est installé dans le camp des lettrés. Accroupi sous sa natte, il a tracé soigneusement les caractères moulés dont la beauté de la forme pourra, dans ses compositions, faire valoir le style. Il a réussi à sortir victorieux des cinq épreuves obligatoires, et il figure sur la liste des heureux élus. Le jour de la proclamation des lauréats est arrivé. Les drapeaux claquent au vent. Les autorités françaises

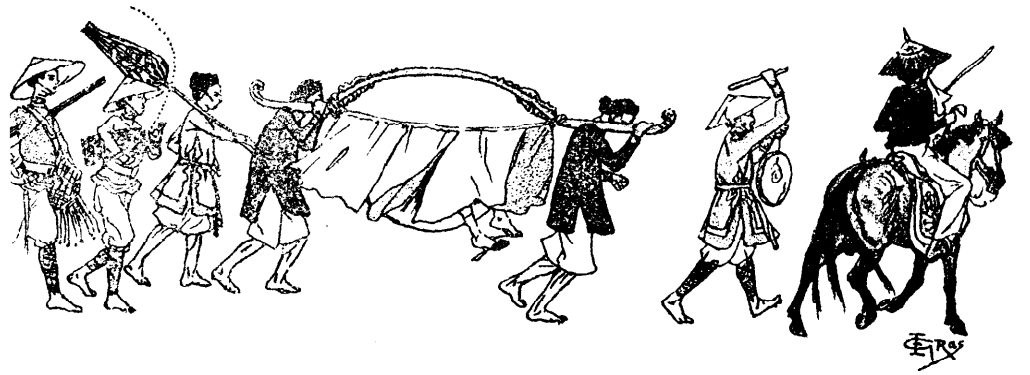
et annamites ont pris place sur l'estrade d'honneur. Les examinateurs en grand costume sont juchés sur les sièges élevés qui leur ont été réservés. Une foule silencieuse et tout émue se presse dans le camp. Enfin, le nom du nouveau gradué a été lancé solennellement par un mandarin et répété dans toutes les directions par le porte-voix de l'appariteur. C'est pour lui le beau jour de sa vie. Il songe à l'honneur qu'il va faire à sa famille, à la réputation qui va rejaillir sur son village. Coiffé du bonnet classique, revêtu de la robe bleue, il a fait devant l'estrade les salutations rituelles. Puis, la cérémonie terminée, il a reçu les félicitations de ses parents et de ses amis. Et, le lendemain, il a regagné son village. Les notables, dès réception de la bonne nouvelle, ont fait des préparatifs pour le recevoir dignement, et c'est en grande pompe qu'ils vont à sa rencontre. Et lui, tout heureux,

regagne son domicile, entouré des habitants qui lui font cortège, au son des clarinettes et des tambours. Les jeunes filles du village sont accourues, elles aussi, revêtues de leurs habits de fête ; elles jettent à l'heureux élu un regard plein de promesses.

Le nouveau diplômé a été inscrit sur les listes du Ministère de l'Intérieur, promu au 7e degré du mandarinat, et pourvu, à la première vacance, d'un emploi correspondant à son grade : Kinh-Lịch dans les bureaux provinciaux, Huân-Đạo ou Giáo-Thọ dans une circonscription. Il va s'initier à la pratique de l'administration et, après un stage de quelques années, il sera désigné pour le poste de Huyện, ensuite de Phủ, plus tard de mandarin provincial.

Le voilà donc au comble de ses vœux. Il entend chanter à ses oreilles la chanson des promesses que la vie d'un mandarin lettré doit réaliser. Il porte la plaquette d'ivoire, insigne de sa dignité. Il a sollicité et obtenu du Roi des grades posthumes pour ses père et mère. Bientôt il va habiter, au milieu d'une large enceinte de murs ou de bambous, parfois dans une citadelle, un vaste bâtiment officiel meublé par l'Etat de tables et de bancs aux dossiers sculptés, portant, le long des murs, de grands panneaux laqués rouges ou noirs avec de belles sentences en caractères d'or. Autour de sa demeure, s'étendent de vastes jardins aux pelouses verdoyantes, et des étangs tranquilles où

les lotus s'épanouissent en été. Une sentinelle veille constamment à la porte monumentale dont les indigènes n'approchent qu'avec recueillement. Les visiteurs parlent à voix basse, par respect, et les domestiques eux-mêmes enlèvent leurs sandales dès qu'ils pénètrent dans la maison de leur maître. Attentifs et empressés, ils se tiennent auprès de ce dernier, agitant doucement d'immenses éventails de plumes, et prêts à deviner les désirs secrets du mandarin. Sur un signe, l'un des



serviteurs disparaît et revient avec un plateau contenant les tasses qui reçoivent le thé parfumé aux fleurs de lotus. Incliné respectueusement, il le dépose avec précaution sur la table, et se retire lentement à reculons, cependant qu'un autre serviteur, après avoir allumé la pipe à eau, s'approche de son maître en lui tendant le long et flexible tube de bambou. Sur un autre geste, un des plantons de service se présente, avec la petite plaquette laquée en blanc et encadrée de rouge. Un ordre est écrit en quelques caractères et remis à un cavalier. Le messager part aussitôt ; il va, rapide, à travers les villages, porter l'ordre du mandarin. Il lui suffit de présenter la tablette qu'il tient à la main pour que tous les obstacles disparaissent devant lui et pour que tous s'écartent avec empressement.

Viennent les jours de cérémonie, le mandarin se déplace dans un magnifique palanquin laqué et doré, entouré de *lính-lệ* qui déploient de grands et lourds parasols, suivi des gens de sa suite qui portent les uns la pipe d'écailles fines ornementée d'incrustations délicates, d'autres la boîte laquée qui contient le sceau, les pinceaux et l'encre de Chine, à côté des noix d'arec, du bétel et de la chaux. Il a revêtu le costume de cérémonie, la robe de soie, de couleur éclatante, lamée d'or, le bonnet rigide en forme de casque, la ceinture à grandes ailes, avec des bottes épaisses à semelles de feutre qui rendent sa marche lente, traînante, hésitante.

N'est-il-pas, en effet, revêtu de l'autorité suprême ? N'est-il pas,

en quelque sorte, un reflet du Roi, dont il a reçu l'investiture par un brevet scellé de son sceau ? Or, la loi accorde aux représentants de l'autorité royale une très grande protection, destinée à montrer au peuple leur puissance et le caractère presque inviolable de leur personne. L'autorité du mandarin est accrue de toute la rigueur des peines infligées à ceux qui oublient de le respecter ou qui oseraient attenter à ses jours.

Mais si ses fonctions lui confèrent certains avantages elles lui imposent en revanche des devoirs multiples. Il lui faut presser la rentrée de l'impôt, assurer sa répartition, vérifier les dégrèvements, remplir les

cérémonies rituelles, encourager l'instruction publique, aider au recrutement, entretenir les voies de communication, faire règner la sécurité et rendre la justice, etc. Il ne pourra ni épouser une femme originaire de la circonscription qu'il administre, ni acquérir des terres dans ce même territoire. Il ne quittera pas sa résidence sans autorisation. Il faut que le représentant du Roi soit toujours présent et que le peuple puisse, à quelque moment que ce soit, arriver jusqu'à lui. On lui parle avec respect, car il est « le père et la mère » de ses administrés ; mais ceux-ci, comme l'enfant envers son père, doivent pouvoir à tout instant l'approcher pour lui demander audience, conseil ou justice.

Le mandarin doit, bien entendu, plus encore que le lettré indépendant, donner, dans sa vie privée, l'exemple de la dignité, et la loi lui en fait une obligation stricte. Il sait que « veiller sur soi-même et se perfectionner, tel est le devoir de l'homme ». Il n'oublie pas les préceptes qu'où lui a enseignés : « Dans l'exercice de vos fonctions

l'humanité doit être votre principe... En matière de justice, il faut une honnêteté scrupuleuse », etc. . . . .

En observant strictement les devoirs de sa fonction, le mandarin verra venir à lui toute l'affection du peuple, et lorsqu'il quittera sa circonscription, ce sera un véritable déchirement pour la population. Comme lors du départ de Mai-Công, dans les « Pruniers refleuris », les habitants l'accompagneront hors de la ville, lui offriront un sacrifice, érigeront une tablette en son honneur et lui diront : « Vous avez été pour nous l'étoile tutélaire, notre dieu vivant. Nous vous regardions comme un père... Voici plus de dix ans que, telle une pluie bienfaisante, les bienfaits de votre administration se sont répandus sur nous... Nous, indignes, nous nous sommes habitués à votre ombre comme des fils à celle du père. »

* * *

Le mandarin a fait preuve d'habileté dans l'administration des affaires publiques. Il s'est montré politique avisé, fin diplomate, administrateur prévoyant, juge intègre, en un mot excellent fonctionnaire, expert dans l'art de gouverner ses semblables. Il a gravi tous les échelons de la hiérarchie administrative, il a été successivement Án-Sát, Bo-Chanh et enfin Tổng-Đốc. Il est arrivé au terme de sa carrière. L'expérience de la vie, la fréquentation des hommes, la connaissance du cœur humain, lui ont enseigné l'indulgence et la tolérance, lui ont donné un scepticisme de bon aloi, qui convient parfaitement à sa nature de lettré cultivé, un peu hautaine et désabusée. Il répète, avec le père de Túy-Kiều : « L'homme ressemble à l'ombre des éphémères. Le matin, il existe encore, le soir, il a disparu, et sa pensée, son labeur, aboutissent à la déception ». L'heure de la retraite a sonné pour lui. Chargé d'ans et d'honneurs, il va rentrer dans son village, habiter la maison de ses ancêtres. Il va passer là, dans le calme et la tranquillité, au milieu de ses enfants, de ses neveux, de ses petits-neveux, entouré de la

vénération universelle, les quelques années qui lui restent à vivre. Retiré dans un petit kiosque, il se plaît à la lecture des poètes, rêve, fait des vers, écoute les chanteuses qui bercent ses pensées. Longtemps à l'avance, et jusqu'au dernier moment, il se préoccupe de son tombeau. Il donne des indications sur le règlement de ses obsèques. Il a eu soin de s'assurer une nombreuse postérité, pour lui rendre le culte après sa mort. Lorsque le moment fatal est arrivé, il se dit, avec le poète, que « n'est pas vaine la vie consacrée au bonheur des autres hommes ». Et c'est en emportant la radieuse image d'un rêve enfin réalisé que ses yeux de sage et de philosophe se closent à jamais.

LES LOTUS

Ce sont des fragments de clarté,
Ce sont des coupes de beauté
Où le jour frétille des ailes,
Où l'onde, en perles, s'échevèle,
Ce sont des papillons dolents,
Les lotus blancs.

Ce sont de langoureuses bouches,
Des pudeurs que l'on effarouche ;
Ce sont des enfants joliets
Rougis de sang, palis de lait ;
Ce sont des rougeurs qui ne l'osent,
Les lotus roses.

Ce sont les joyaux des étangs
Où la brise reste et s'étend,
Se balance, calme et légère ;
Ce sont les creusets des prières
Qu'à ses dieux l'homme offre en tremblant,
Les beaux lotus roses et blancs.

Ce sont des rêves entr'ouverts
Au souffle des baisers de l'air,
Et c'est pourquoi dans la nuit brune,
Quand l'existence est importune,
Montent des parfums consolants,
Des lotus blancs.

Ce sont les coupes éphémères
Où viennent boire les chimères
Qui s'effeuillent avec ses fleurs ;
Ce sont des nids pour les bonheurs,
Pour qu'un instant ils se reposent,
Les lotus roses.

Leurs feuilles, au corps évasé,
Entendent leur limbe irisé,
Pour mieux recueillir les caresses,
Les baisers, les vœux, les tendresses,
Qu'on voit tomber en ruisselant
Des beaux lotus roses et blancs.

Sont-ce vraiment des fleurs, ou sont-ce des oiseaux ?
Ce sont des ailes
Qui, dans le jour serein, palpitent sur les eaux
Comme des tourterelles

JEAN JACNAL

LES FÊTES A HUÉ

Par R. ORBAND

Administrateur des Services civils.

Hué, plus que partout ailleurs en Indochine, souvent on « renferme les sceaux », on suspend l'expédition des affaires, on ferme les bureaux, pour célébrer une fête ou, plus exactement, pour accomplir des cérémonies rituelles.

L'Empereur qui, tous les trois ans, au Nam-Giao, rend solennellement un culte au Ciel et à la Terre, auxquels il associe ses grands ancêtres, a, par ailleurs, de nombreuses obligations cultuelles ou rituelles à remplir, étant donné qu'il est le chef de sa famille, que cette famille est innombrable, et que le culte ancestral est, partout en Annam, *a fortiori* dans la famille impériale, porté au plus haut degré. D'un bout de l'année à l'autre, il faut, aux anniversaires, au Ministère des Rites, songer aux jours fériés, au culte à rendre aux génies, aux honneurs que l'on doit à Confucius, aux sages et aux savants, aux rites à accomplir en l'honneur du génie du sol, du foyer, aux offrandes à faire aux âmes abandonnées, aux esprits affamés, etc...

Il n'est pas rare que le touriste qui séjourne seulement quelque temps dans la « Merveilleuse capitale » puisse assister à l'une de ces cérémonies qui se déroulent soit au Palais, soit dans la citadelle ou aux grandes sépultures impériales, voire dans la ville même, dans un déploiement fastueux de chaises ou trônes dorés, de dais laqués, de parasols de parade, d'armes et d'instruments archaïques, d'étendards symboliques, d'éléphants et de chevaux luxueusement caparaçonnés, de chars ou de litières de gala, de soldats aux tuniques éclatantes. A ces

cérémonies souvent prennent part l'Empereur, les Princes du sang et les hauts dignitaires, tous vêtus de robes de soie somptueuses, brodées d'or, lamées d'argent.

C'est d'abord la fête du Têt, du premier jour de l'an annamite. Elle revêt ici un caractère de solennité impressionnant. Les palais, les édifices publics, le Cavalier du Roi, tous les miradors de la citadelle sont pavoisés. De grand matin, des offices ont été célébrés dans les pagodes et temples impériaux, et l'on a offert aux ancêtres l'encens, les fleurs, les cierges, le thé, les fruits, les aliments, substances consacrées.

Les Princes, les membres de la famille impériale, les mandarins civils et militaires sont réunis dans la cour du palais Thái-Hoà, qui est la grande salle du trône. Ils ont tous revêtu leurs plus riches habits de cérémonie. L'Empereur monte sur son trône d'or. Il est coiffé de la tiare aux neuf dragons, tout étincelante des feux de ses pierres précieuses. Il est vêtu de sa lourde simarre de brocart jaune, parsemée de broderies d'or.

Le canon tonne. Les clairons jettent leurs notes claires, tandis que l'orchestre « des huit instruments » fait entendre, au milieu de phrases naïves et pourtant harmonieuses, ses « grupetti » si bizarres et si expressifs, sans lesquels la musique annamite ne serait plus annamite. A ces accords succède le plus religieux des silences. Un héraut alors profère un commandement et, cinq fois, Princes du sang, hauts dignitaires, mandarins de toutes classes, âgés ou jeunes, se prosternent profondément, le front contre terre. Ce sont les « grands *lạy* ». Comme l'a si bien dit notre ami M. Gras, « l'esplanade semble jonchée des pétales effeuillés de fleurs merveilleuses. »

Les souhaits de bonheur constant sont présentés au Trône. Les grandes prosternations cinq fois encore se renouvellent, puis. . . . l'Empereur, sacrifiant à une tradition nouvelle et prosaïque importée d'Occident, conduit ses invités au palais Cần-Chánh, où, malgré l'heure matinale, il leur fait offrir une coupe de champagne.

Au dehors, les *nhà quê* aussi font la fête. Suivant la suprême élégance, ils revêtent robe sur robe, et se rendent mutuellement visite, ne négligeant jamais de saluer l'autel des ancêtres. Pendant plusieurs jours, ils festoient et s'amusent, mêmes les plus pauvres ; de là vient le dicton : « Fut-on gueux à crever de faim, vienne le jour de l'an, on ne se prive de rien ». Il est vrai que pour le populaire cette période est la seule « fête chômée » de toute l'année, qui n'a ni nos dimanches ni nus jours légaux de repos.

Dans le courant du premier mois de l'année annamite, un jour faste, choisi sur les indications du Service de l'Observatoire, a lieu la Fête

de Du-Xuân, la Promenade du Printemps. Accompagné des Princes, des mandarins civils et militaires en costumes dits « de guerre », mais pourtant faits d'étamine légère, lamée d'or et de soie, l'Empereur, porté en chaise, lentement parcourt sa capitale, sur l'une et l'autre rive du Fleuve des Parfums, « pour plaire à ses sujets », disent les ordonnances. En tête des « corps d'armée » qui l'escortent, marchent les états-majors. Puis vient une longue théorie de soldats portant les insignes de commandement, les tambours, les gongs, les porte-voix, des drapeaux de parade, des étendards religieux, de grands parasols, des haches, des lances, des sabres, des « bâtons de bon augure ». Dans ce cortège pittoresque, des éléphants caparaçonnés comme aux grands jours de fête, font songer à ces escadrons fameux qui entraînaient aux combats les régiments de « Braves » et de « Tigres » qui, jadis, composaient la garde impériale.

Deux fois par an, au printemps et en automne, au 2e et au 8e mois, se célèbrent des cérémonies en l'honneur du dieu du Sol et des Moissons, le Xã-Tắc. Sur l'esplanade des sacrifices à la Terre, située dans la citadelle, sont disposés les autels des génies associés à l'Auguste Souverain, Seigneur du Monde terrestre. Un délégué impérial, en grand costume de cour, officie ; il demande, au nom de Sa Majesté, que les génies accordent au peuple d'Annam une abondante moisson. Des hérauts clament les commandements. Des musiques scandent les chants de groupes de danseurs, munis, comme au Nam-Giao, les militaires d'un bouclier et d'une hache, les civils d'une flûte en bois laquée rouge et d'un sceptre surmonté de plumes de coq. Ces mimes

évoluent entre deux rangées d'instruments archaïques : cloches, clochettes, caisses à son, tambours surmontés de l'oiseau *kim-ngu* qui écarte les mauvais présages, lithophones petits et grands, xylophones, flûtes de parade, cithares, etc...

Le sacrifice consiste en trois libations et dans la lecture d'une invocation. Les offrandes comprennent des buffles, des boucs, des porcs, le jade, la soie, les mets les plus variés.

Au deuxième mois également, on fête le Thanh-Minh, la Pure Clarté. C'est la Fête des morts, appelée aussi Fête du nettoyage des tombeaux. Vêtue de la robe noire à longues manches, Sa Majesté se rend aux temples et aux tombeaux des Empereurs, ses ancêtres. Les cérémonies comportent des offrandes solennelles, véritables festins où figurent des porcs entiers, de nombreux plateaux de mets recherchés, des desserts.

L'Empereur fait lire une de ces prières écrites dans un style si élevé et procède aux trois libations rituelles.

Le troisième jour du 3e mois, on célèbre la Fête des aliments froids. La légende est jolie : Giới-Tử-Thòi, personnage qui vivait au 7e siècle av. J-C. au pays de Tần, avait fidèlement servi le roi Văn-Công. Celui-ci délaissa son ministre qui, philosophiquement, se retira au fond de la forêt, pour y contempler la nature sous tous ses merveilleux aspects. Lorsqu'il daigna s'en souvenir, il lui fit offrir une importante charge, mais Giới-Tử-Thòi refusa. Pris de colère, le roi fit incendier la forêt, pour forcer le vieillard à abandonner sa retraite. Le philosophe, fidèle à la décision qu'il avait prise, mourut dans les flammes. Pour commémorer le jour anniversaire de sa mort, on s'interdit d'allumer du feu. L'on a préparé d'avance des gâteaux de riz bouilli, sucrés, que l'on mange froids.

Mais ce n'est là que la légende, et certains disent qu'il faut voir dans cette coutume le souvenir du rite antique suivant lequel, au milieu du printemps, « on changeait les feux de l'empire », c'est-à-dire qu'après avoir éteint les feux pendant trois jours, on les rallumait en souvenir de la renaissance de la vigueur du Soleil, mort temporairement.

Dans le courant du 4e mois, pour obtenir la « fraîcheur du corps », on offre, dans chaque commune, au dieu des épidémies et aux démons qui lui obéissent, au génie de l'année, au génie patronal et aux âmes abandonnées, un sacrifice propitiatoire.

Le 5e jour du 5e mois, c'est la fête du solstice d'été. Dans le palais impérial, aux grands temples ancestraux, on procède aux offrandes rituelles. Mais, pour le lettré comme pour le paysan, il importe de prendre, ce jour là, des mesures préventives à la fois contre le « mauvais air » et contre les esprits malfaisants. L'on peut, dit-on, manger

Planche XV. — Sortie de l'Empereur : les cavaliers de l'escorte.
(Aquarelle de M. E. Gras).

ou boire n'importe quoi, serait-ce du poison, sans nuire à sa santé, pourvu que ce soit à l'heure précise de midi. Aussi la fête porte-t-elle le nom de « Midi juste ». Les plantes cueillies à ce moment, quelles qu'elles soient, permettent la préparation d'un élixir de longue vie. Les talismans, les amulettes fabriqués le 5e jour du 5e mois, possèdent. parait-il, les plus grandes vertus. « L'eau des Esprits », que l'on recueillera, à midi juste, des bambous à nœuds. guérira infailliblement les maladies d'yeux les plus rebelles.

A l'occasion de celte fête, deux amis. Lưu et Nguyễn, s'en étaient allés, jadis, dans la montagne, cueillir des simples. Ils y rencontrèrent deux fées, jeunes et belles, qu'ils épousèrent et auprès desquelles ils demeurèrent. Au bout d'un certain temps, qui ne leur parut que de quelques mois, nos deux amis, pris cependant de nostalgie, regagnèrent la demeure de leurs parents. Hélas ! ceux-ci avaient tous disparu et ce n'est qu'à force de recherches que Lưu et Nguyễn découvrirent leurs descendants de la cinquième génération, qui racontèrent à chacun d'eux qu'un de leurs ancêtres, qui s'était enfoncé dans la forêt pour cueillir des simples, n'avait jamais reparu. Dépaysés et tristes, les époux des deux fées se mirent à la recherche de celles-ci au plus profond de la montagne et de ses grottes, mais ils ne les retrouvèrent pas. On ne les a jamais revus.

Peut-être les Annamites d'aujourd'hui ne croient-ils plus guère aux légendes... mais ils n'en portent pas moins leurs sapèques et leurs piastres aux magiciens et aux pythonisses qui leur vendent, au prix fort, des amulettes de toutes sortes qu'ils font porter aux enfants pour combattre les maléfices.

Vers le milieu du cinquième mois ont lieu les sacrifices en l'honneur du génie de l'Agriculture, la Fête du labour. Au Nord-Ouest de la citadelle, on remarque un tertre carré sur lequel on installe autels, brûloir, objets rituels, tout ce qui est indispensable enfin à la célébration de la fête. Près de ce tertre est un champ qu'on nomme Cung-Canh-Điền, parce que, en principe, l'Empereur doit y creuser lui-même, avec une charrue laquée rouge et or, les premiers sillons pour la préparation de la récolte du 10e mois. Mais, depuis quelques années déjà, le monarque délègue un haut mandarin pour accomplir les rites. En grand costume de cour, celui-ci officie, puis, après avoir troqué sa riche tenue contre le simple habit du cultivateur, il prend de la main gauche la charrue attelée d'un buffle noir, et de la main droite un fouet. Un vieillard se tient près du buffle et le conduit ; deux cultivateurs du Thua-Thien protègent la charrue et deux mandarins portent les paniers de graines et font les semis. Neuf sillons doivent ainsi être tracés avant que le champ royal soit confié aux

cultivateurs du village de Phú-Xuân qui termineront les travaux de labour et d'ensemencement. Le délégué impérial et tous les mandarins qui l'assistent se rendent alors au « Palais carré d'où l'on voit labourer » et y font des prosternations au Trône.

Le 24e jour du 5e mois a lieu, dans la citadelle, une cérémonie simple et touchante, à la mémoire des âmes abandonnées. Après les combats qui eurent lieu à Hué en 1885, le 5 juillet, les âmes des morts devinrent, dirent les habitants de la citadelle, des fantômes qui allumaient de nombreux incendies, parce qu'on ne leur rendait aucun culte. Aussi, en 1894, le Ministère des Rites construisit-il, à proximité de la porte Quảng-Đức, une petite esplanade sur laquelle, chaque année, au jour anniversaire, on dresse des autels destinés à recevoir les offrandes faites aux mânes des victimes de la guerre. Le grand chef militaire de la citadelle dirige cette cérémonie, au cours de laquelle est lue une courte invocation.

Au 7e mois annamite, le 15e jour, au début de l'automne, l'on fête le milieu de l'année, le Trung-Nguyên. Comme à toutes les fêtes religieuses, des offrandes solennelles sont faites aux autels des ancêtres de la dynastie dans les temples du palais impérial.

Cette fête est appelée « Pardon des trépassés ». Un religieux, disent les livres sacrés, nommé Mục-Liên, avait acquis le don de faire des miracles ; il était digne d'entrer dans le Nirvâna. Il délivra sa mère des prisons de l'enfer, puis obtint du Bouddha que, chaque année, au 15e jour du 7e mois, les portes des dix-huit geôles s'ouvriraient pour permettre aux condamnés de revenir sur terre.

Ce jour-là on prépare des offrandes destinées aux parents défunts et l'on fait, dans les pagodes, des sacrifices à l'intention des âmes des trépassés sans descendance. On asperge les airs de la bouillie dite « de charité ».

La fête de la mi-automne se célèbre dans la nuit du 15e jour du 8e mois. C'est la fête des lettrés, des poètes et des artistes Ils disent leurs plus beaux vers composés en l'honneur de la lune, symbole du principe femelle. Garçons et filles chantent, en se taquinant, des chansons d'amour C'est le moment de choisir une fiancée. On mange les « pains de lune », dont certains ont la forme de lapins et de crapauds, par allusion aux animaux que les Annamites aperçoivent dans le disque lunaire.

Le Têt-Trùng-Cửu, la fête du 9e jour du 9e mois, donne lieu également à de véritables jeux floraux. Les lettrés de Hué, qui tiennent à maintenir fidèlement les vieilles traditions, vont avec leur famille visiter les sites charmants, si nombreux aux environs de la ville.

Pour conjurer les mauvais sorts, les femmes portent à la main un

petit sachet contenant des plantes de *thù-du* (éphémères). Puis, en buvant du vin, les poètes composent et récitent des vers. Les Empereurs eux-mêmes ont chanté les beaux paysages d'automne.

Quelque temps avant le jour faste choisi pour célébrer « l'Arrivée du Printemps », le Tan-Xuan dans le courant du 12e mois, trois tables surmontées l'une d'un buffle en terre, une autre d'un homme représentant Mang-Thần, le Bouvier du Printemps, la troisième d'une montagne dite Xuàn-Sơn, sont transportées processionnellement à l'esplanade située au 6e quartier de Hué, à l'Est de la citadelle.

Le jour de la fête, M. le Phủ-Doản, chef de la province de Thừa-Thiên, et les chefs des circonscriptions voisines de Hué, tous vêtus du grand costume de cérémonie, se rendent à l'esplanade et accomplissent les rites fixés pour souhaiter la bienvenue au Printemps. Puis,

dans un grand cortège comprenant des musiques, des soldats porteurs de parasols, d'insignes, d'étendards, d'armes laquées rouge et or, les tables sont portées l'une à la résidence du Gouverneur de Thừa-Thiên, les autres au palais impérial. Les figures des tables ayant servi au sacrifice de l'année précédente sont alors enterrées dans un endroit solitaire.

Toutes ces fêtes, ces cérémonies, ces rites, et bien d'autres encore, par exemple les offrandes du début du printemps, du commencement de l'été, de l'automne, de l'hiver, de la fin de l'année, que préside généralement l'Empereur lui-même ; les anniversaires de la naissance ou de la mort des empereurs et des reines ; les sacrifices en l'honneur du restaurateur des belles lettres, des envoyés célestes, du génie de la maison et du foyer, des grands hommes et des loyaux serviteurs et

les fêtes dites du nettoyage des sceaux royaux, celle de la distribution des calendriers, etc… donnent à la vieille cité un caractère qui souvent nous force à marquer bien des dissemblances entre nos protégés et nous-mêmes, mais qui souvent aussi nous émerveille et nous passionne parce que nous en goûtons tout le charme et en percevons tout l'exotisme.

Je ne parlerai point des réceptions au Palais, où sont conviées les autorités et notabilités françaises, ni des réjouissances auxquelles elles donnaient lieu : l'heure est aux préoccupations d'un autre ordre. Mais j'évoquerai pourtant le souvenir de ces nuits féeriques où nous vîmes évoluer, dans un décor merveilleux, dans le feu, dans les flammes, le corps des ballerines-aux-lanternes. Les chants accompagnant une de leurs danses ont été analysés par mon regretté camarade de la Susse qui au moment où il tombait glorieusement sur l'Yser, comparait peut-être le vacarme infernal de la bataille à la douceur du conte naïf qu'il m'a laissé :

« Sous le ciel fourmillant d'étoiles, dans un jardin de fleurs épanouies, deus fées exaltent l'utilité des belles réformes.

« Puis, suivant les instructions de la Reine des Etoiles, elles se présentent devant le palais du Roi et ordonnent de splendides réjouissances en l'honneur du « Grand Conseil ». Les fées et les immortels, les dieux et les déesses se pressent dans la cour, et, dansant avec des lanternes, chantent :

« Nous dansons la danse des lanternes fleuries ; le palais s'emplit de parfums ; tout brille comme le soleil ; les monts et les ruisseaux forment des sites ravissants.

Première prosternation : « Au moment de partir vers l'Ouest, pour découvrir les livres sacrés du Bouddha, les voyageurs viennent se progterner devant vous.

« Trois d'entre eux franchiront trois mille *lý*, malgré les vents, malgré les pluies. Deux de leurs serviteurs deviendront la proie des démons.

Deuxième prosternation : « Leur chef Tam-Tạng, bonze célèbre. chevauche à travers la montagne, contemplant la nature radieuse.

« Plus de sentiers tracés, le bonze s'arrête. Un singe l'attaque ; Tam-Tạng prie ; le singe fuit.

« Il rencontre heureusement le génie Đại-Thánh qui le remet dans le bon chemin et l'incite à se méfier des démons.

Troisième prosternation : « Tam-Tạng va tomber aux mains des diables dont les paroles magiques font s'obscurcir le jour ; mais le Dragon blanc passe et rend au monde la clarté.

« Le bonze arrive à la grotte merveilleuse où se trouve une pagode gardée par un singe qui tout à coup se métamorphose en une jeune fille admirablement belle.

« Il ne peut résister aux instances de cette jeune fille qui le prie de venir dans sa maison. A peine entré, elle se précipite sur un compagnon du bonze, nommé Bát-Giới, aux oreilles de porc, qui ne parvient qu'après maintes supplications à se faire rendre la liberté.

Quatrième prosternation : « Les voyageurs poursuivent leur route vers l'Inde. Un grand vent se lève, et un diable jaune emporterait Tam-Tạng si le bon génie Đại-Thánh ne venait le délivrer.

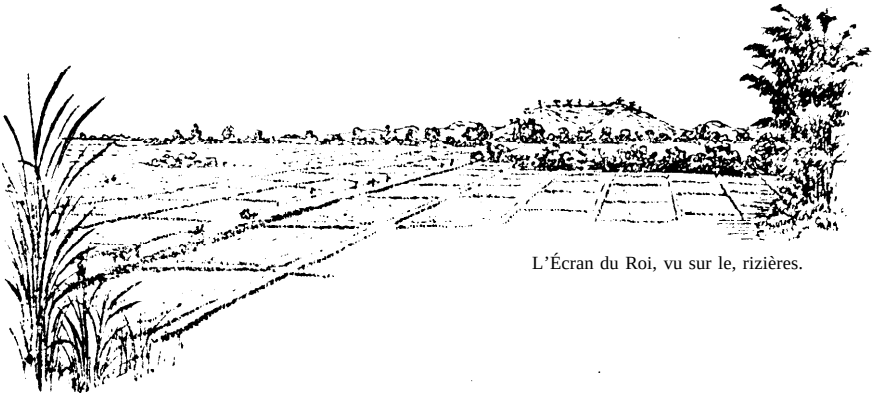
« Il continue son chemin, sur lequel les démons multiplient les obstacles dont il parvient toujours à triompher. Enfin il arrive au but de son voyage.

Cinquième prosternation : « Assis sur son trône, le Bouddha fait jaillir de son auréole des feux qui envahissent les neuf étages de l'empyrée.

« Ses vertus, son enseignement, ses mérites le font plus grand qu'un roi.

« Il a su éviter les chemins du péché, aussi son trône de lotus est orné des sis Observances, et ses faveurs dureront au delà des temps ».

Ce souhait sera, si vous le voulez bien, celui que je vous adresserai pour clore cette série des « Fêtes à Hué ».



L'Écran du Roi, vu sur le, rizières.

LA RIZIÈRE

PAYSAGE

La rizière inondée, au matin radieux,
Offre un calme miroir où frémissent les cieux
Sous la caresse de la brise.
Le blanc nuage y fond sa neige dans l'azur.
L'eau subtile y sourit à la jeune verdure
Qui point le miroir et le brise

Les images du ciel, de la terre et de l'eau
Forment dans la rizière un mobile tableau,
Variable au courant de l'heure.
Des buffles au pas lourd dispersent les reflets ;
Mais, bientôt, le dessin magique reparaît
Avant que le dernier pli meure.

La rizière inondée, à midi flamboyant,
N'est plus qu'un lac de feu, splendide, éblouissant,
Un dur glaive, une lame nue
Qui meurtrit de rayons les yeux transverbérés,
Cependant qu'alentour l'horizon embrasé
Rutile et vibre sous la rue.

Vient le soir auroral, magnifique et serein
De la terre et du ciel enchanteur souverain
On voit s'empourprer la rizière.
Sur des abîmes d'ombre et des flots de clarté
Des archipels d'argent naviguent, emportés
Parmi la mourante lumière.

Brève agonie du jour défaillant qui s'enfuit !
La rizière inondée accueille enfin la nuit
Après le glas du crépuscule.
Tout s'éteint ; tout se tait. La rizière s'endort
D'un sommeil insensible au prélude discord
Des crapauds saluant la lune.

La rizière inondée est pareille à mon âme,
Tout à tour accueillant le sourire et les pleurs,
L'ombre froide et l'ardente flamme ;
Miroir qui réfléchit la vie au gré de l'heure,
Triste ou joyeuse, avec des vols clairs, des élans,
Et des calmes profonds et lents.

Dr GUIBIER

UNE NUIT D'HIVER SUR LE « FLEUVE DES PARFUMS »

Poésie de S. M. TỰ-ĐỨC, traduite par NGUYỄN-VĂN-TRỊNH et ƯNG-TRÌNH,

Directeur et Sous-Directeur du Quôc-Tử-Giám.

ar un beau temps d'hiver, la nuit est sans froidure ;
Aucune ondulation sur le Fleuve des Parfums.
Les vent à peine se fait sentir, la barque est immobile
Les étoiles se dégagent du brouillard.
Qui donc adoucira ma douleur morale ?
Combien je souffre de ne pouvoir que difficilement bannir la tristesse !
Si je disposais d'une barque et de rames solides, (1)
Tranquillement je traverserais le vaste fleuve.

(1) Allusion aux Paroles de louange adressées par l'empereur Võ-Định (ou (Cao-Tôn), de la dynastie des Thương, au ministre Phó-Duyệt, pour lui faire comprendre combien son concours était indispensable à la bonne administration de l'empire. Les mandarins intègres sont comme les rames dont se sert le souverain pour conduire la barque de l'État.

Planche XVI. — Un coin du canal de Phu -Cam.
(Aquarelle de M. E. Ordioni).

A LA DÉRIVE, PENDANT LA NUIT,

SUR

LE CANAL DE PHU-CAM

Poésie de S. M. TỰ-ĐỨC, traduite par NGUYỄN-VĂN-TRỊNH et ƯNG-TRÌNH,

Directeur et Sous-directeur du Quốc-Tử-Giám.

La lune nouvelle, comme une faucille, s'incline et se recourbe.

Le long fleuve, semblable à une flèche, s'écoule en droie ligne.

Sur les rives, des torches rougeoient, formant une ligne ininterrompue.

A travers les bambous, comme des points brillants, les lanternes scintillent.

Les chiens assoupis ne sont pas troublés par les bruit des pas.

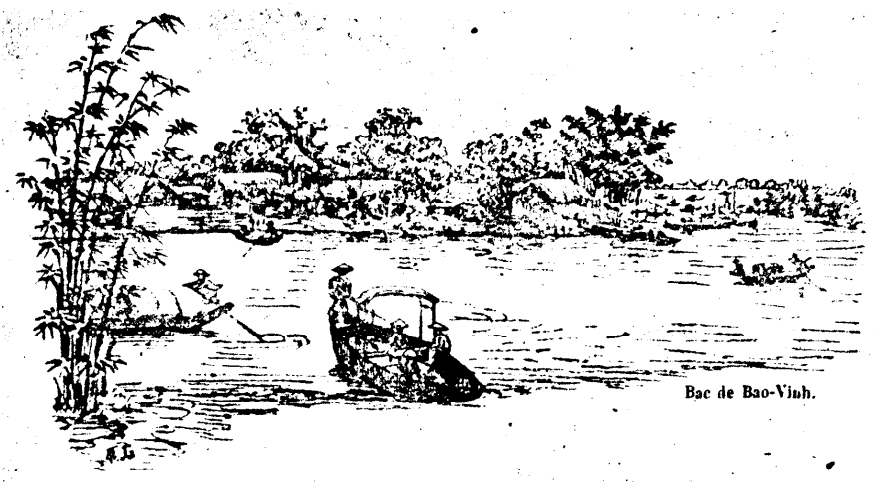
Notre cœur inquiet se préoccupe de l'haleine du buffle. (1)

(A cette époque, on attendait la pluie, c'est pourquoi j'ajoute :)

Et nous faisons des vœux pour que les ondées bienfaisantes tombent abondamment,

Et que les semailles du printemps soient verdoyantes, semblables à des nuées épaisses.

(1) Bính-Kiết, ministre d'Etat sous les Hán, mort en 55 avant notre ère, aperçut, un jour de printemps, une bagarre où il y avait des morts et des blessés. Il ne s'en préoccupa pas. Peu après, il vit un bœuf qui soufflait violemment. Il en parut très inquiet ; « C'est que, dit-il, les gens qui se disputent doivent être laissés à ceux que cela intéresse par devoir, tandis qu'un bœuf qui souffle bruyamment au printemps signifie que les chaleurs sont arrivées avant le temps et que l'ordre des saisons est troublé, ce qui est une affaire de l'intérêt le plus grand pour le royaume. »



Bac de Bao-Vinh.

BAO-VINH

Port commercial de Hué.

Par R. MORINEAU

des Missions Etrangères de Paris.

C'est le titre que Đức Chaigneau et Dutreuil de Rhins donnent à Bao-Vinh quand ils parlent de leurs impressions sur les faubourgs de Hué. Ce titre paraît exagéré, au moins à l'époque actuelle, une grande partie du trafic de la capitale se faisant par chemin de fer. Mais Bao-Vinh n'en reste pas moins l'entrepôt fluvial des magasins de Hué, un véritable marché flottant d'importation et d'exportation, surtout un centre curieux et digne de retenir l'attention du touriste.

Dans ses *Souvenirs de Hué* (1), Đức Chaigneau parle de ce qu'il vit vers 1820, bien que son ouvrage n'ait été publié qu'en 1867 : « Si l'on pousse plus loin les investigations, en traversant la « rivière circulaire, soit sur un pont, soit dans un bateau de passage, « et en prenant ensuite la rive gauche du fleuve, on se trouve dans un « petit chemin ombragé, bordé, d'un côté, par le fleuve qui est très

(1) P. 193 et suivantes.

« large dans cet endroit, et de l'autre par des maisons bourgeoises et « des demeures de paysans, derrière lesquelles sont des champs culti- « vés. En suivant ce chemin, dans la direction de la mer, on trouve, sur « son passage, un petit bras du fleuve, qu'on traverse sur un mauvais « pont en bois, et, à environ deux kilomètres de la ville, on arrive dans « une large rue bordée, des deux côtés, de spacieuses maisons, pres- « que toutes couvertes de tuiles, formant les unes des carrés de bâti- « ments reliés entre eux par des galeries latérales, avec une cour au « milieu, les autres un seul bâtiment avec jardin derrière. Tous ces bâti- « ments sont à peu près uniformes, tant pour l'architecture que pour les « distributions intérieures : les maisons principales sont partagées par « moitié dans la longueur, et ont une large allée transversale, ménagée « au milieu ; la partie donnant sur la rue forme deux boutiques, et les « compartiments de derrière ainsi que les dépendances servent de « logements et de magasins.

« Cette rue ou ce quartier s'appelle Ba-Vinh (1). Il s'y fait, entre « Annamites et Chinois, un grand commerce, surtout d'objets de luxe. « Aussi les habitants de ce quartier jouissent-ils généralement d'une plus « grande aisance que ceux des autres faubourgs avoisinant la ville. « En parcourant cette rue, on s'aperçoit sans peine qu'elle est habi- « tée par une population plus riche, bien que peu bruyante, mais plus « assidue au travail et moins distraite. Des Chinois occupent la majo- « rité des boutiques qui sont richement garnies de produits de la « Chine : et dans la rue, on en voit circuler sans cesse qui ne dédai- « gnent pas d'employer leur temps aux métiers les plus bas pour arri- « ver un jour, par l'économie, à être négociants comme leurs compa- « triotes : pour une faible rétribution, les uns balayent la rue, les « autres portent de l'eau pour les ménages, d'autres chargent sur leur « dos ou sur leurs épaules d'énormes colis de marchandises pour le « compte des marchands en gros. Il y en a même qui ramassent dans « la fange des os d'animaux qu'ils expédient en Chine et qui leur « reviennent l'année suivante transformés en jouets d'enfants, et qu'ils « vendent ensuite aux Annamites. Leurs jonques arrivent par le port « de Hué et remontent le fleuve jusqu'à Ba-Vinh — trajet de douze « kilomètres environ — où se trouvent leurs comptoirs et leurs maga- « sins, mais il ne leur est pas permis d'aller plus loin. Ces jonques

(1) Đức Chaigneau ajoute en note : « C'était à Ba-Vinh que résidaient M. Vannier et M. de Forsan dont les habitations étaient vis-à-vis l'une de l'autre ». Đức Chaigneau désigne Bao-Vinh par son appellation vulgaire Ba-Vinh. Il est à remarquer qu'il fait prolonger Bao-\'inh sur les territoires des villages de Địa-Linh et de Minh-Hương.

« apportent des étoffes de soie, de la porcelaine, du thé, des médica-
« ments, des fruits, des confitures, des jouets d'enfants, etc., et s'en
« retournent à peine chargées de quelques produits annamites, con-
« sistant en noix d'arec, en soie brute, en bois de teinture, en vernis
« du Tonquin, en peaux de rhinocéros et d'éléphants, en dents d'élé-
« phants, etc. . . . »

Dans son ouvrage intitulé : *Le royaume d'Annam et les Annamites* (1), Dutreuil de Rhins ne manque point de signaler l'importance de Bao-Vinh, qu'il visita lors de son voyage à Hué en 1877. Mais, pour la compréhension du texte que nous citons, il convient de remarquer que Dutreuil de Rhins, voulant désigner le port fluvial de Bao-Vinh, fait erreur en l'appelant Mang-ca, ce qui est le nom de la partie de la Citadelle occupée actuellement par les troupes françaises et des glacis environnant cette même partie.

BAO-VINH. — Pagodon près du marché. *(cliché* KHOÁ).

« Après (2) avoir « doublé la pointe « du Sud de l'îlot, « nous entrons dans « la partie la plus « étroite du fleuve, « qui dessine une « courbe peu accen-« tuée jusqu'à l'angle Nord de la citadelle dont les murs se distinguent

(1) Librairie Plon, 1889.

(2) Dutreuil de Rhins : *Le Royaume d'Annam et les Annamites*, pages 79 et 80.

« un peu mieux. A notre droite, s'étend le village de Mang-Ca (1), « qu'un petit ruisseau coupe à peu près en deux parties. Derrière le « pont, est le marché que désertent les curieux pour venir nous voir « passer. Les cases alignées au bord de l'eau ont presque un air de « maisons, car les murs sont en pierres, exception motivée par les « inondations si fréquentes d'octobre à janvier. C'est ici le port inté- « rieur de Hué. De nombreuses jonques annamites et chinoises en- « combrent le fleuve, resserré et profond (150 mètres de largeur, 4 « à 8 de fond). Il ne faut pas trop juger à la mine de ces bateaux la « valeur de leurs chargements. Sous les nattes et les feuilles à couvrit « les cases, marchandises de peu de valeur, on trouverait des ballots « de soie, du poivre, de l'ivoire, du sucre, de la cannelle, du carda- « mome, du curcuma, de l'indigo, du tabac, du thé, de l'opium qui « entre en contrebande, des étoffes, des porcelaines et quelques « objets d'art, en ivoire, en argent ou en bronze, des armes et des « meubles en bois sculpté ou incrusté de nacre, etc… »

De ces deux longues citations, il ressort que depuis fort longtemps ce point du fleuve de Hué et le marché voisin ont une grande importance commerciale et forment un double marché, l'un à terre, servant d'entrepôt, l'autre sur le fleuve, vrai marché flottant pour l'importation et l'exportation.

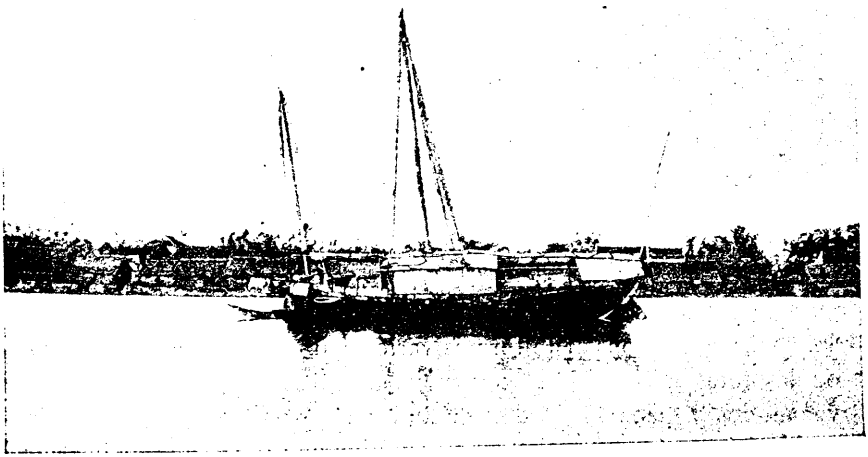
Le premier, le marché terrestre, situé sur le territoire du village de Bao-Vinh, est bien déchu de sa splendeur passée. Toutes ces belles maisons, ces vastes entrepôts, propriétés de Chinois et d'Annamites « cossus », ont disparu depuis 1885, époque où Bao-Vinh fut détruit en grande partie. Du beau parc appartenant à la famille de l'ancien régent de la Cour d'Annam, le grand mandarin Tường, il ne reste que des murs en ruines, un jardin négligé et des maisons très ordinaires. Il est même impossible de situer exactement les anciennes propriétés de nos compatriotes Vannier et de Forsan. On m'a indiqué un vaste terrain dénudé conservant des traces de terrassements en vue de constructions importantes ; mais je ne puis le donner comme l'emplacement de la propriété de nos compatriotes, car les vieillards annamites interrogés ne s'accordent que sur un point : garder un silence prudent lorsque mes questions deviennent précises.

Tous les vastes magasins, jadis gloire de Bao-Vinh, ont disparu ; c'est à peine si, depuis trois ou quatre ans, un riche Annamite et deux Chinois, ou mieux métis chinois, ont construit des maisons à étage

(1) Il s'agit des deux villages de Bao-Vinh et de Địa-Linh, séparés par un arroyo venant de la plaine des rizières ; mais le marché proprement dit a toujours été sur le village de Bao-Vinh.

d'un fort mauvais goût, avec magasins au rez-de-chaussée. Les grands négociants chinois ont maintenant leurs entrepôts et leurs magasins

BAO-VINH. — Le marché *(Cliché* KHOÁ).



BAO-VINH. — Jonque *(Cliché* KHOÁ).

à Hué même. De toutes les maisons en pierres remarquées par Dutreuil de Rhins, il ne reste qu'un mauvais quai en pierres sèches, supportant des centaines de paillottes, que, de temps à autre, un incendie ou un typhon fait disparaître, et qui sont reconstruites aussitôt.

Il ne faut cependant pas conclure de ce qui précède que Bao-Vinh n'est plus qu'un marché ordinaire, comme ceux qu'on rencontre si fréquemment en Annam, au croisement des routes et des arroyos. Sans doute, Bao-Vinh n'a plus la splendeur de jadis, mais il est resté le marché le plus important et le plus pittoresque de la région, après celui de Hué même. Les acheteurs qui ne sont point tentés de se faire exploiter dans les échoppes plus pimpantes de la capitale, trouvent facilement à Bao-Vinh tous les articles du commerce indigène, chinois, japonais, malabar, et même les articles européens. On y rencontre aussi, cela va sans dire, des objets d'usage courant que les échoppes plus décoratives de Hué ne mettent pas en évidence.

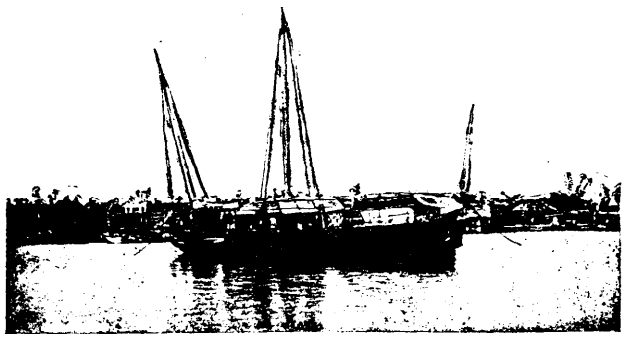
Pendant le jour, le marché de Bao-Vinh est très animé, mais c'est le soir, et souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit, spécialement pendant la belle saison et les belles nuits d'été, que le marché terrestre revêt son vrai caractère de foire interlope. De Hué, toute la basse plèbe des deux sexes, les aigrefins redoutant le voisinage de la police, les filles de joie et leurs peu recommandables protecteurs, les boys douteux, ou d'autres Annamites et Chinois désireux de s'amuser sans se compromettre, attirés les uns et les autres par les illuminations et le tintamarre peu harmonieux des jonques qui viennent de s'embosser et fêtent une heureuse traversée, ou des jonques en partance qui célèbrent leurs gains et invoquent les esprits pour obtenir leur protection en mer, tous viennent s'installer dans les fumeries d'opium ou les échoppes malpropres des marchands de thé et d'alcool. Là, ce monde peu intéressant attend le nhà-quê naïf et attardé, ou les plaideurs appelés auprès du sous-préfet de Hương-Trà, et surtout les matelots eu goguette, heureux d'une bonne traversée ou d'une vente fructueuse. Malheur aux imprudents qui descendent à terre le gousset bien garni : leur compte est sûr, et le soleil du lendemain éclairera leurs pertes d'argent et leur déconvenue d'une nuit qu'ils auraient mieux fait de passer à bord de leurs placides jonques.

Bao-Vinh, avec son beau fleuve, est surtout intéressant par son marché flottant, où se donnent rendez-vous les nombreuses jonques de toutes dimensions et de formes variéesqui viennent de la haute mer ou des côtes voisines, et les non moins nombreuses embarcations provenant des lagunes du Nord et du Sud, ou des rivières et des arroyos de l'intérieur. On peut dire qu'à Bao-Vinh on trouve, à la belle saison surtout, tous les genres d'embarcations de plaisir ou de commerce

en usage en Indochine et en Chine, sans oublier les chaloupes modernes.

Voici, en premier lieu, les grandes et belles jonques chinoises, à la structure élégante, à la quille profonde, à la haute et puissante mature garnie de voiles de forme spéciale qui leur assure une lointaine et rapide traversée. Elles font un voyage annuel de Chang-hai à Singapore, avec arrêt à Hué. Elles importent de riches chargements destinés aux grands négociants chinois, dont souvent elles transportent en même temps les parents vivants ou morts. Il ne faudrait pas remonter bien loin dans le passé pour se rappeler des jonques, d'apparence toute commerciale comme celles-là, qui, de la rivière de Hué, partaient en dissimulant à fond de cale de pauvres petites victimes de la misère annamite ou des voleurs d'enfants.

Je me souviens, il y a quelques années, avoir visité une jonque superbe armée de quatre canons et d'une trentaine de Mauser destinés, m'affirmait le commandant, à défendre la vie des matelots et le chargement de la jonque contre les pirates de Hainan. Cette jonque avait un chargement de vieux fers pris à Singapore et resta près d'un mois en rivière. Elle repartit sans avoir vendu ses fers, mais après avoir complété son chargement avec des os de buffles et de bœufs. Plus tard, on m'affirma que cette jonque était spécialement affrétée pour le transfert en Chine des corps des riches Chinois morts en Malaisie ou en Annam, et qu'elle n'avait pas franchi la passe de Thuận-An sans avoir réussi quelques embarquements clandestins.



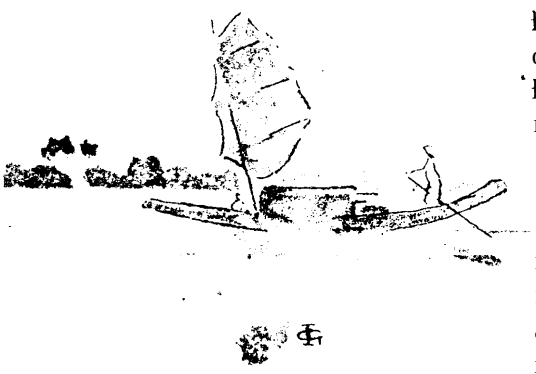
BAO-VINH. — Jonque de mer *(Cliché* KHOÁ).

Non loin, reposent sur leurs ancres de bois d'autres jonques chinoises, d'apparence plus rustique, et aux flancs rebondis, d'où s'exhalent des odeurs et des grognements significatifs : ce sont celles qui importent à Bao-Vinh des porcs d'élevage venant de Hai-nan. Elles repartent ensuite avec un chargement de peaux, de vieux os et des ballots de noix d'arec.

Par rang d'importance viennent ensuite les jonques de Mong-cay et de Hòi-hao, avec leurs équipages de métis chinois-tonkinois aux

large promenoir prolongeant et surplombant le gouvernail. Ce promenoir semble destiné au repos de l'équipage quand le vent est favorable et sert de réfectoire et de salle de jeux quand la jonque est en station. Les jonques grandes ou moyennes appartenant à des armateurs de Faïfoo ont le même signe spécial. Ce sont les caboteurs de l'Indochine, dont ils visitent tous les ports de quelque importance.

A Bao-Vinh, parmi les grandes jonques de haute mer, nous trouvons encore des bâtiments de pur style annamite, avec des équipages du Tonkin ou d'Annam, selon que leurs armateurs sont de Nam-Định, de Phan-Ri, de Qui-Nhơn ou de Tourane. Celles de Nam-Định importent des cargaisons riches : soieries de Nam-Định, meubles sculptés ou incrustés du Tonkin, nattes si recherchées de Phât-Diệm, cannelle du Thanh-Hóa, et autres articles produits par le Tonkin ou importés de Chine ou du Japon.



De Phan-Ri, de Qui-Nhơn, de Tourane, les jonques apportent surtout du sel et des poteries de toutes dimensions et de toutes formes, ou d'autres marchandises d'échange courant : riz, arachides, sésame, noix de cocos, cordages, poivre et tabac.

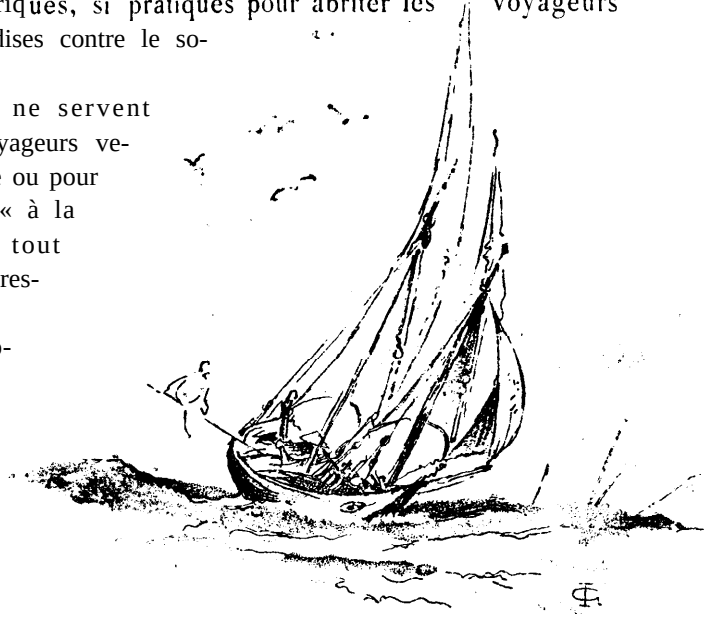
Toutes ces jonques sans exception repartent de Bao-Vinh avec un chargement complet destiné très souvent à la Chine ou à Hong-kong, en passant par Haiphong ou Tourane. C'est surtout du riz, du maïs, du manioc, des patates, des produits de la forêt : rotin, petits bambous durs, de longues planches pour jonques, quelques pièces de bois d'essence précieuse, des articles de la région *moï*, centralisés à Hué par des Annamites ou des Chinois, des fruits des riches jardins de la région de Hué : noix d'arec, pamplemousses, oranges, mandarines, ou encore, depuis quelques années, les produits de l'usine du Long-Thọ.

Au milieu de ces grosses unités, sont amarrées les jonques moyennes ou petites, qui font le petit cabotage du Quảng-Bình ou du Quảng-Nam à Hué, où elles apportent de la saumure, du sucre de différentes qualités où d'autres produits de ces provinces, qu'elles échangent à la capitale pour les produits du Thừa-Thiên ou du Quảng-Trị, ou d'autres marchandises importées à Hué par les jonques de haute mer.

Au milieu de cette flottille de mer, circulent de nombreux spécimens de la batellerie des lagunes, des fleuves ou des arroyos.

Comme importance, viennent au premier rang les gros et lourds sampans du Quáng-Trị, amenant lentement vers les grands entrepôts leurs chargements de bois de chauffage, leurs remorques de buis d'œuvre ou de bambous, du riz, du maïs ou des fruits de leurs régions respectives.

A côté de ces lourds sampans, et en plus grand nombre, viennent les barques spéciales à la région de Hué, avec leurs rouffles demi-cylindriques, si pratiques pour abriter les voyageurs et leurs marchandises contre le soleil ou la pluie.



Ces barques ne servent guère qu'aux voyageurs venus en promenade ou pour affaires à Hué, « à la Capitale », dit tout Annamite qui se respecte.

A cette catégorie d'embarcations appartiennent des sampans très effilés, mais sans rouffles, et manœuvrés par six, huit ou dix rameurs, nus et bronzés, qui travaillent avec une force et une adresse merveilleuses. Ces sampans approvisionnent Bao-Vinh et les marchés voisins de beaux et bons poissons, base de la nourriture de tous les indigènes, et qui ne sont pas déplacés sur la table plus luxueuse des Européens et des riches Annamites.

Je ne dois pas omettre dans cette énumération quelques dizaines de barques élégantes, sans rouffles, qui, chaque matin, circulent adroitement au milieu des jonques et autres embarcations stationnées à Bao-Vinh et se dirigent ensuite vers les marchés voisins. Ce ne sont pas les moins poétiques ni les moins animées. Elles sont gouvernées par un seul homme et ont un équipage parfois d'une vingtaine de jeunes revendeuses annamites qui se relaient pour ramer et tâchent de ne pas se laisser devancer par leurs voisines, car, souvent, ces barques naviguent de concert.

Ces revendeuses, comme jadis nos commis voyageurs sur les routes de France, « qu'il pleuve, qu'il vente, il faut qu'elles chantent » et malheur aux voyageurs tranquilles qui remontent la rivière de Hué et se trouvent par mégarde sur le passage de ces équipages féminins luttant de vitesse et de belle humeur : il faut qu'ils entendent une bordée de quolibets, qu'il est plus prudent d'accepter sans rien dire. En cas contraire, nos hardies revendeuses n'hésitent pas à employer le langage spécial à nos Cancalaises et à nos Sablaises, capables de désarmer les promeneurs les plus joyeux de nos côtes de France.

Toutes ces jonques, ces sampans, ces barques, en station ou circulant sans ordre sur le fleuve à la hauteur de Bao-Vinh, offrent un coup d'œil très agréable et dénotent une vie commerciale intense. Chaque grosse unité est, en effet, un magasin flottant autour duquel accostent parfois une dizaine d'embarcations d'acheteurs ou de vendeurs ; et sur le pont, abritées par les voiles roulées formant tente contre la pluie et le soleil, sont des grappes d'Annamites, hommes et femmes, aux costumes les plus variés.

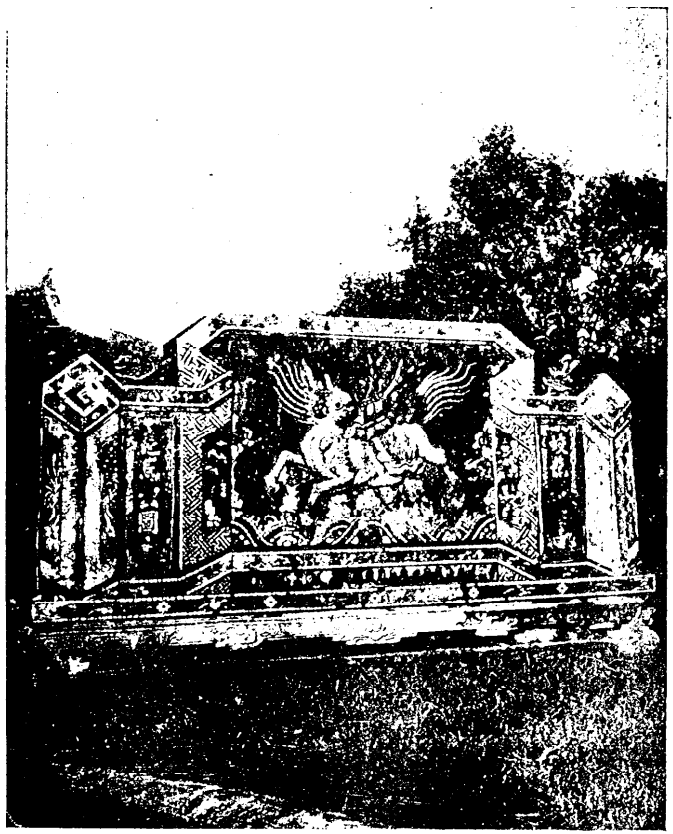
Examinons de plus près une de ces grandes jonques aux bordages élevés, et jetons un coup d'œil sur l'ensemble du pont. A l'arrière, sont quelques matelots ouvriers réparant les agrès de la jonque, quelques dormeurs ou joueurs de cartes, que l'ardeur du jeu n'empêche pas de faire la police du bord. A l'avant, sont les jeunes matelots, joyeux drilles qui font l'article, attirent les clients et ne manquent point de lancer des plaisanteries destinées à provoquer quelques distractions parmi les vendeurs ou les acheteurs, ce qui augmentera d'autant les profits du patron de la jonque. Parmi ces gaillards, il n'est pas rare de voir des musiciens et des chanteuses.

Au pied du grand mât, à l'entrée des cales, trône le patron, qui surveille la sortie ou l'entrée des marchandises. Il ne veut pas d'erreurs sur la quantité ou la qualité. à moins qu'elles ne soient à son avantage. N'alléguez point, pour vanter sa probité, qu'il a soin d'avoir sur ses genoux un tambourin sur lequel il frappe pour signaler les unités et les dizaines clamées à haute voix par le calier ; car il n'est pas rare, pour un œil observateur, de constater que patron et calier s'entendent à merveille pour profiter de la distraction causée par les pitreries du groupe de l'avant, et clore une dizaine qui n'a que huit ou neuf unité. Pour le négociant oriental, c'est simplement de l'habileté commerciale.

Il est à remarquer que, le soir de leur arrivée ou la veille de leur départ, les équipages des jonques de mer ne manquent jamais d'organiser eux-mêmes, ou, si leurs économies le leur permettent, avec le

concours de musiciens et de chanteuses de profession, une petite fête semi-religieuse, semi-musicale, pour attirer l'attention des acheteurs et des vendeurs, et aussi pour implorer ou remercier les esprits qui peuvent leur être ou leur ont été favorables. C'est l'origine de ces fêtes nocturnes, si brillantes et si tapageuses, que l'on constate souvent en passant sur le fleuve à hauteur de Bao-Vinh.

Bao-Vinh, avec son marché à terre et surtout son port fluvial, où les jonques de toutes grandeurs, les embarcations aux formes et aux dimensions variées, voisinent sans ordre, tout en conservant leur vie



BAO-VINH. — Ecran de pagode près du marché *(Cliché* KHOÁ).

commerciale particulière, où le vendeur et l'acheteur vont en toute liberté de l'une à l'autre, chacun selon ses goûts, ses besoins, ses moyens de fortune et aussi ses besoins de distraction, semble être une copie, avec le cachet oriental en plus, de nos grandes foires régionales de France. Pendant le jour, on traite des affaires, et, le soir, on se

distrait en assistant aux spectacles et en applaudissant les baladins de tous genres, au risque d'être la victime de quelque habile voleur.

Personnellement, ce qui m'a toujours intéressé, depuis que je connais ce point du fleuve, c'est l'arrivée à Bao-Vinh, dès le matin, au point du jour, ou dans la soirée, au déclin du soleil. Le matin, les grandes jonques de haute mer arrivent, majestueusement poussées par la marée, alors que leurs grandes voiles semblent dormir et ne prêter aucune attention à la brise matinale qui fait voltiger délicatement de longues flammes multicolores au sommet des mâts. Pendant ce temps, les équipages terminent joyeusement les préparatifs de l'amarrage au milieu du fleuvre. Le soir, quand le vent du large souffle avec force. Je fleuve, sur sa partie droite, avant Bao-Vinh, offre un spectacle beaucoup plus animé. Si l'on fait abstraction des rives verdoyantes, qui certes ne sont pas sans charmes, avec leurs touffes de bambous et leurs aréquiers élancés, on croit assister aux ravissantes régates des plages de France, en voyant ces jonques de toutes grandeurs lutter de vitesse, avec leurs blanches voiles bien éclairées par le soleil couchant, pour arriver en bonne place au même point. Malgré leurs multiples et larges voiles gonflées par le vent, on les voit qui se laissent dépasser par de hardis pêcheurs, dont les longues pirogues sont entraînées à une vitesse vertigineuse par leur unique voile trop grande pour la largeur de l'embarcation. Le frèle esquif pourrait sombrer sous la violence du vent, mais nos ingénieux marins indigènes ont trouvé un balancier original : c'est une longue traverse sur laquelle ils s'accroupissent à quatre ou cinq, quand le vent menace de coucher la voile.

En suivant des yeux cette légère et si rapide embarcation, on pense à la mouette glissant sur une aile pour doubler une goëlette de pêche, et se hâtant de dépasser une deuxième, une troisième et parfois une quatrième jonque de mer, jusqu'à ce que le feuve soit libre devant son vol rapide.

Tel est actuellement l'aspect du port commercial de Hué. Sa déchéance a commencé du jour où les patrons des jonques ont dû mouiller à Lai-An, à quelques kilomètres en aval, pour y faire viser leurs livrets aux bureaux de la Douane. Espérons pourtant que la vérification — nécessaire et souhaitable — ne tuera point complètement Bao-Vinh : avec lui disparaîtrait un coin intéressant de notre vieux Hué.

L'IMMUABLE HUÉ

ARABESQUES

Hué n 'a pas changé :
Hué sous un ciel bleu,
Hué sous un ciel gris
reste toujours Hué !

Ville impériale
d'humeur égale,
ton Cavalier du Roi
dresse son mât de bois
où va, au gré du vent
ton étendard flottant
d'un jaune palissant.

Plaine et montagne,
Vieux ponts en dos d'âne,
Pagodes et tombeaux,
Ors, jades et émaux,
Esplanades des Sacrifices,
Bonzes y faisant l'office,
Brûle-parfums, baguettes d'encens,
Lais, congaies, chanteurs dansant,

Dragons et caractères,
Gongs scandant la prière
aux vieux Bouddha et Civa,
Esclaves faisant nam-va,
Urnes, laques et stèles,
Noix d'arec et bétel,
Eventails, et parasols,
Palais d'été, jardins, tripots,
Porcelaines, vieux bleus, vieux pots,
Autel des Ancêtres,
Tablettes, images, statuettes,
les génies et les ma-kouis,
volant dans l'air ou enfouis
aux profondeurs de la terre,
Nous narguant de leur mystère,
Statue sans tête ni sexe
dont le gros kéboum convexe
fait se perdre en apologues
les amateurs archéologues.

La porte du Soleil d'or
et les panneaux brodés d'or
et les nacres miroitant
dans ce ciel très éclatant
font en étincellement
rutilant, de feux et d'or.

Sur le Fleuve des Senteurs,
en une sage lenteur,
vont jonques et sampans.
Et sur la rive fleurie
les autels et les banians,
immuables dans les temps,
font la nique à la vie.

De lentes mélopées
y sont développées,
et le fleuve riant
voit s'écouler les heures
de l'aurore au couchant
dont il noie, chatoyant,
les fugaces couleurs.
Et la lune se mire
dans ce calme miroir
frissonnant sous la brise
du soir.

L. N.

UNE SOIRÉE AU THÉATRE ANNAMITE (1)

Par E. GRAS

Trésorier particulier de l'Annam.

HUÉ 1910.

C'est, tout là-bas, le soir, au fond de Gia-Hội, au bout d'un chemin étroit, quelque peu défoncé, mal éclairé par les quinquets des pauvres petites paillottes annamites, une paillotte plus vaste, derrière de hautes haies d'hibiscus et de buis, parmi les touffes sombres des bambous. Un « pousse » vous y véhicule par le raccourci cahoteux d'une ruelle boueuse, dans la chaleur lourde d'une nuit opaque sans étoiles ou sous le resplendissement d'une lune d'argent clair. Si la splendeur, ici sans égale, de l'astre des nuits, a sollicité l *nhà-quê* suburbain et banlieusard, qui redoute l'insécurité et les embûches de l'ombre nocturne, la foule est accourue, empressée, et la salle grouille, déjà pleine de populaire, dégageant une tiédeur d'étuve. Le spectacle a commencé dès la tombée du jour, et ce sont nos règlements de police qui y mettront fin vers minuit. Une pièce durait, naguère encore, plusieurs jours et plusieurs nuits, sans interruption et sans lasser le plaisir de ce peuple, avide de jeux comme un enfant.

Ce qu'on voit dans ces pièces n'est pas nouveau : le traître y est confondu et la vertu récompensée, tout comme *l'Ambigu*. Mais les personnages sont toujours des rois, des princes, des guerriers ou gens de qualité ; les auteurs, mandarins ou lettrés, trouvent ainsi l'occasion de se montrer bons courtisans *utile dulci.*

Seulement, ici rien ne va sans l'intervention de *Ma-Coui*, bons ou mauvais génies, qui matérialisent aussi quelquefois au théâtre l'âme des personnages.

(1) Cette étude a paru dans l *aRevue indochinoise* de septembre-octobre 1915. Nous sommes grandement reconnaissants à la Direction de la revue qui a bien voulu nous permettre d'en enrichir notre description de Hué.

On a ainsi l'avantage de savoir tout de suite ce qu'ils pensent. Car, peut-être compliqué d'idées mais ingénu de moyens, ce théâtre n'a pas de secrets. Le souffleur est à découvert sur la scène et « souffle » à pleins poumons — ce qui fait qu'on entend deux fois la pièce pour le même prix.

Les « trucs » et « les trappes » n'existent pas ; l'acteur monte sur un escabeau pour simuler l'ascension d'une montagne ou prend une, cravache et s'attache un grelot au jarret pour indiquer un départ à cheval ; le guerrier blessé va chercher dans un coin et suspend à sa ceinture quelques chiffons rouges noués entre eux pour indiquer qu'il perd ses entrailles. Le mort lui-même se relève et s'en va tranquillement, son rôle terminé et lorsqu'il juge qu'on l'a assez vu.

Cependant, un *Ma-Coui* ne peut pas disparaître comme un simple mortel. On nous jette alors aux yeux un peu de cette poudre que les Chinois ont inventée : c'est un machiniste qui, tout bonnement, devant nous l'apporte, en même temps qu'un tison ou une étoupe enflammée sur quoi il la jette, et, à la faveur d'une gerbe d'étincelles, le *Ma-Coui* va se cacher sous une table. Parfois, plus simplement, le même machiniste, intrépide, prend dans sa bouche une gorgée de pétrole qu'il vaporise sur une pelle rougie au feu. Une loggia voilée de rideaux, au fond de la scène, représente le ciel. Il s'entr'ouvre quelquefois, quand les besoins de la cause l'exigent ; le personnage mort prématurément, qui avait encore quelque chose à dire, peut venir à ce guichet réparer son oubli ; un ancêtre peut y faire connaître notamment que ses arrière-petits-neveux le dégoûtent.

Et le spectacle se poursuit.

*
* *

Pas plus au théâtre qu'ailleurs, l'Annamite ne sait siffler ni applaudir. Ceux qui le font aujourd'hui ont appris de nous ces manifestations. Seules les détonations sourdes de deux énormes tam-tam placés de chaque côté de la scène, qui constituent « la claque », scandent les vociférations gutturales des acteurs qui tantôt sautent, hurlent, roulent des yeux féroces, se tirent la barbe, se démènent en des contorsions d'hystériques, tantôt, figés en des poses hiératiques, avec des gestes d'automates, s'égosillent lentement en d'interminables monologues.

Planche XVII. — « A la faveur d'une gerbe d'étincelles,
le Ma-Coui va se cacher sous une table ».
(Aquarelle de M. E. Gras).

Chant ou déclamation, l'un se distinguant à peine de l'autre, c'est toujours une mélopée lente de monosyllabes traînants, plus ou moins sourds ou suraigus, et l'Annamite n'a qu'une expression pour dire qu'il va au théâtre, il va « voir chanter » (1).

Et toujours l'acteur a à lutter avec un orchestre sauvage, barbare, tintamarresque, où, parmi les roulements du tambour et la gèle des cliquettes, dans une salade de coups de gong, d'éternûments de cymbales en fer blanc, de grincements métalliques de crincrin, un hautbois criard verse un filet de vinaigre. Quelquefois — est-ce l'effet de cette musique ? — un personnage accouche sur scène ; cela consiste, pour l'actrice, à suspendre à sa ceinture une petite poupée que le machiniste (!!!) lui apporte.

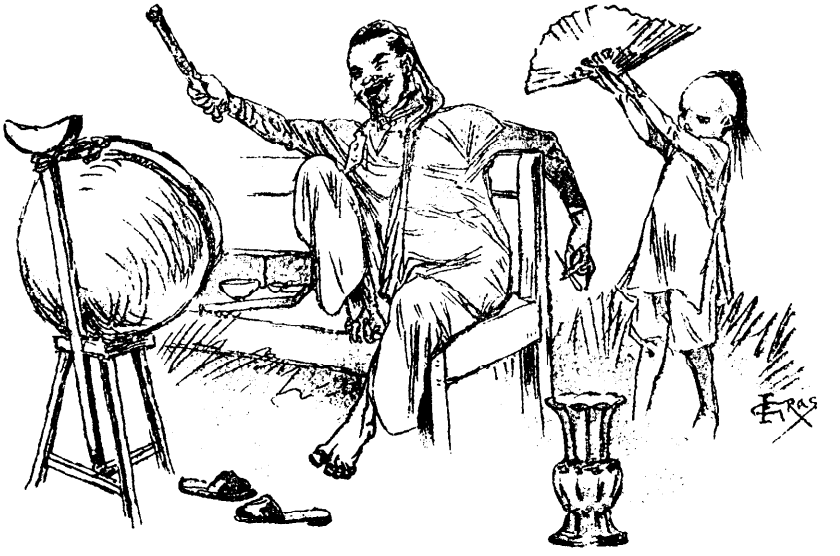
Pour ne rien omettre, il faut dire encore que le théâtre annamite est en réalité le théâtre chinois, que les pièces en sont écrites en « caractères » (2), et que, ni de la foule malodorante et dépenaillée des *nhà-quê* qui se pressent sur les tréteaux de bambous, comme singes sur une perchoir, ni même des acteurs qui récitent comme des perroquets, personne n'y comprend grand'chose, voire rien du tout. Seul, quelque rare « lettré » peut goûter un plaisir délicat à l'audition du texte. Accroupi sur une estrade d'honneur, humant son thé ou attirant à lui le long tuyau flexible de sa pipe-à-eau que lui tend un serviteur agenouillé et qu'il épuise d'une seule aspiration, pour en rejeter la fumée en tourbillons épais, bouche et narines ouvertes, dans une sorte de torpeur béate, éventé à deux mains par un boy attentif qui lui passe le crachoir de cuivre ou la boîte à bétel — il apprécie et savoure en connaisseur les passages intéressants.

Isolé et distant, il témoigne de son dilettantisme en frappant d'une baguette vigoureuse un élégant tam-tam placé à sa portée, ou en jetant aux acteurs, sur la scène, de menues fiches de bois que le caissier de la troupe échangera à la fin du spectacle contre de bonnes sapèques sonnantes. De rares et courts intermèdes en langue vulgaire permettent quelquefois à un Tabarin jaune, improvisateur facétieux, de développer sa *vis comica* pour la plus grande joie d'un populaire facilement hilare et aisément gouailleur, dont le tempérament a plus

(1) *Đi coi hát.*

(2) C'est-à-dire, en fait, dans une langue littéraire très ancienne ; quelque choses comme du Plaute ou du Térence qui serait joué à Paris, de nos jours.

d'un point de contact avec le nôtre. Cependant, des gamins se glissent entre les rangs pressés, avec une souplesse à la fois féline et simiesque,



pour offrir sur une mannette des mandarines à peau verte ou encore tout l'attirail de la chique nationale — feuilles de bétel, noix d'arec, pot-à-chaux — qui gonfle la joue et ensanglante les lèvres de tout bon Annamite, depuis l'aristocratique princesse jusqu'au dernier des coolies.

* * *

Aux grands anniversaires rituels, un autel est dressé sur l'estrade réservée ; on y expose des figurines de cire habillées de soie représentant les ancien acteurs décédés, ordinairement abritées au fond du vestiaire. Les offrandes de riz, fruits, viandes, fleurs, sont disposées devant elles dans la fumée blonde des baguettes d'encens et celle moins parfumée des chandelles qui charbonnent. Ces soirs-là, le drame fait place à la féerie débridée. Des animaux fantastiques, poissons monstrueux, taureaux, dragons et licornes fabuleux, tigres féroces en carton-pâte, se livrent des combats épiques ou s'accouplent ingénument sous les yeux de l'assemblée, parmi les fusées pétaradantes, les gerbes d'étincelles et les éclairs de poudre rouge ou verte. La fête se continue par un ballet : une vingtaine de jeunes filles et de jeunes garçons, coiffés d'une sorte de haut bonnet phrygien, revêtus de la même tunique rouge et bleue serrée à la taille, le mollet pris en des

bandelettes blanches ou bleues, pieds nus, portant en travers des épaules deux petites lanternes de papier colorié enguirlandées de fleurs, rythment, de leurs vois menues, leurs évolutions gracieuses et lentes, chassés-croises, pirouettes, poses de bras et de mains, tous ensemble et par rangs.

Ces spectacles ont le défaut, pour nous Français, de devenir monotones par leur longueur, qui ne comporte aucun entr'acte.

On peut les couper à son gré, il est vrai, par une visite à la loge des artistes. La pièce y est commune, avec un lit-de-camp pour les acteurs et un pour les actrices, le maquillage primitif, le luminaire insuffisant; et les oripeaux — tout comme chez nous — ne gagnent pas à être vus de près. On dirait l'installation improvisée d'une troupe ambulante dans une grange. Comme chez nous aussi, la rampe a son envers : dans un coin, immobile, le regard éteint, un vieil acteur, costumé et grimé, attend son « entrée » ; il est aveugle, mais sa longue habitude de la scène et les camaraderies complices lui permettent de tenir ses rôles, sans même qu'on s'en doute…

Quoi qu'il en soit de ces représentations extraordinaires et exceptionnelles, l'incompréhension à peu près totale du spectacle explique, autant que le tempérament naturel, tout de passivité, la patience indifférente d'un public qui vient là, avec une accoutumance de rite — car ici tout est rite, la religion se confond avec la vie — passer des heures à causer de ses petites affaires, fumer, rire, boire, et traverser la scène au besoin avec la plus parfaite désinvolture, sans que nul ne s'en soucie : celle-ci n'étant qu'une plate-forme peu élevée, sans décors, sans coulisses, au centre de la salle, ne communiquant que sur une de ses faces avec le vestiaire des acteurs, par deux ouvertures ménagées de chaque côté de la loggia « céleste ».

Comme l'ordre et la décence doivent régner partout, un côté des gradins est réservé aux

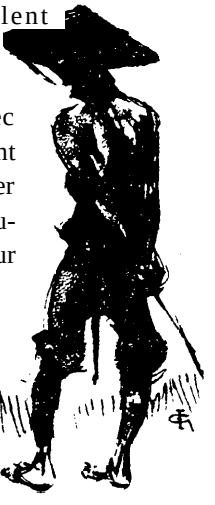
femmes, l'autre aux hommes ; entre les deux, est l'estrade d'honneur mandarinale, où le va-et-vient de lourds *pankas,* tirés à la ficelle par un *bécon* crasseux, demi-nu, brasse au-dessus de vos têtes l'atmosphère chaude, vous soufflétant alternativement d'une bouffée d'air un peu plus frais quoique aussi peu parfumé. Mais on peut se rejoindre tout autour du théâtre, dans la pénombre des piliers de bambous qui soutiennent les gradins en planches, à travers lesquelles il n'est pas rare que se satisfassent les besoins pressants de spectateurs encaqués.

Des cuisines en plein vent, des éventaires de victuailles variées offrent, à côté des jeux de l'esprit, une pâture plus substantielle, sur laquelle flottent des odeurs peu légères pour nos narines de « gens de l'Ouest », entre autres celle du *nuoc-mam* national.

De jeunes secrétaires, quelques élégantes, autour desquels va et vient, empressé, un gargotier chinois au torse nu soigneusement épile, la tresse enroulée autour du crâne rasé, lippu comme un satyre, sablent le thé chaud ou le *choum-choum* officiel et obligatoire, en de minuscules godets de faïence coloriée. Ces messieurs, en costume annamite européanisé par un panama ou un melon noir, le vaste pantalon blanc flottant sur des bottines vernies, prennent des attitudes faraudes ou déambulent, affirmant par un parapluie, un en-cas, ouverts toujours — même par le plus beau clair de lune — leurs prétentions mandarinales, ou abritant peut-être aussi leur peur du *Ma-Coui,* leur crainte du « mauvais air » qui passe la nuit.

Ces dames sont sous les armes, fardées et parées, lèvres rougies. sourcils amincis au rasoir dans la figure trop blanche, cheveux lustrés à l'huile de coco, chignon fleuri de jasmin, les doigts et les poignets cerclés d'or, le cou serré par les colliers de grains d'or. Les unes fument nonchalamment leur mince cigarette, accroupies sur un escabeau, le genou au menton, l'orteil du pied nu accrochant une babouche brodée de perles, la lame fine du

regardglissée dans la fente oblique de l'œil. D'autres, jouant de l'éventail ou du mouchoir, circulent, en équilibre sur de hautes socques de bois laqué, balançant avec grâce leur sveltesse onduleuse en de longues tuniques étroites de soie, multicolores, qui moulent les seins menus et gaînent les bras fuselés, et en de larges pantalons dont l'ampleur souple frissonne au long des hanches. Toutes ces gentilles oiselles pépient entre elles, avec de petites voies flûtées, devisant de choses légères qui font s'entr'ouvrir le sourire de jais de leurs dents laquées et brider davantage encore leurs yeux. Celles qui, pour plaire aux Européens, ne laquent pas leurs dents, les ont d'une blancheur éclatante.



Au dehors, un groupe de boutiquiers et commerçants chinois en goguette, osseux et dégingandés, leurs épaules étroites dans des vestons étriqués et trop longs, ou adipeux et le ventre ballonnant sous une blouse bleue trop courte, la chaussette blanche serrée par le caleçon de soie au-dessus des épaisses semelles de feutre, affublés de feutres cabossés ou de casquettes de drap qui les font ressembler à des apaches, tanguent parmi la foule sur leurs jambes arquées, faisant sonner de gros rires gutturaux. Quelques malabares, le pagne roulé autour des hanches, passent lentement, leur petite calotte brillant au sommet du crâne noir, pareils à des flacons d'encre capsulés d'or. Des enfants, la houppe de cheveux au vent sur la tête rasée, la chemisette jaune en visière sur l'œil ombilical ou en brise-bise sur leurs petits derrières joufflus, piaillent et se culbutent ; de vieilles *bà-già* sèches et ridées, la jouegonflée par la chique de bétel, les morigènent d'une vois enrouée, entre deux jets de salive sanguinolente. Des coolies-pousse, vêtus d'un caleçon, en sueur, essoufflés, haletants, se ruent, se croisent, se heurtent, s'apostrophent sous le rotin du policeman, encombrant la porte et la route, enchevêtrant dans la nuit leurs véhicules brimballants et leurs lumignons papillonnants, semblables à des lucioles affolées entre le tournoiement des roues. Des quinquets au pétrole, fumeux, jettent sur tout ce grouillement de vie et de crasse ancestrale des clartés jaunâtres, douteuses, des tons de cuivre et de bronze ternis.

Et tout cela, y compris une tasse de thé gracieusement offerte par la direction, vous pouvez en jouir pour cinquante cents, si vous êtes très généreux, c'est-à-dire pour vingt-cinq sous de notre monnaie. Les plus grands ducs de

la Cour d'Annam ne donnent pas davantage. Vous pouvez même mander le corps de ballet chez vous, avec l'orchestre, pour quinze piastres, prix royal. Et surtout, pas de marchands de billets, pas d'ouvreuses, pas de quémandeurs : ici, on ne connaît pas le pourboire.

L'Annam est un pays charmant !

UNE ASCENSION SUR L'ECRAN DU ROI

Poésie de S. M. TỰ-ĐỨC, traduite par NGÔ-ĐÌNH-KHẢ,

Ministre honoraire.

ous avions entendu parler de l'Ecran du Roi,
Mais nous n'en avions pas encore gravi le sommet,
Bien que la passion des voyages à travers les montagnes et les cours d'eau,
Dans notre cœur soit toujours vivace.
Au retour d'une promenade dans les rizières de Thuân-Truc,
Notre embarcation accosta à l'embarcadère de An-Cuu.
Profitant de la fraîcheur du soir, nous fîmes à pied quelques lieues,
Et nous voilà déjà au pied de la montagne, dans les sentiers de la brousse.
Les vêtements retroussés, un bâton à la main, nous nous engageâmes dans le sentier rocailleux,
Aux degrés tellement inégaux et en zigzag,
Que plus on monte et plus on trouve l'ascension pénible.
Essoufflé, trempé de sueur, les muscles des jambes brisés par la fatigue,
On s'arrête, debout, les mains accrochées aux branches des pins,

Pour mesurer des veux quelle hauteur il reste encore à gravir.

Au prix d'un nouvel effort, on escalade encore quatre ou cinq degrés,

Et l'on est tenté de rebrousser chemin, à cause de la fatigue extrême et du vertige.

On pense cependant à la peine que l'on a eue jusque là,

Et l'on ne peut se décider à abandonner l'entreprise à moitié chemin.

« Nous voilà déjà au pied de la montagne.... ».
L'Ecran du Roi (Cliché du FRÈRE XAVIER)

enfin, stimulant tous nos esprits vitaux,

Nous montons d'une seule traite jusqu'au sommet qui n'est plus si loin.

On trouve des endroits assez unis pour y étendre des nattes,

Pour y installer des sièges et des tentures.

De forme angulaire aux deux extrémités, la crête s'abaisse en ondulant au milieu,

Et ressemble à une selle de cheval ou à l'arête faîtière d'une maison.

Les broussailles, mêlées aux plantes grimpantes, poussent sous les pins,

Qui surgissent sur toute la surface de la montagne, secoués par le vent ;

Le regard, libre de tout obstacle, embrasse les quatre points cardinaux de l'horizon.

Au Sud, tout proche, est l'Esplanade des Sacrifices, qui nous rappelle notre rôle de principal sacrificateur.

Le Palais de l'Humilité (1) nous confond par notre peu de mérite ;

Mais il ne doit pas provoquer de vaines larmes, pareilles à celles qui furent versées sur le mont Nguu-Son (2)

Au Nord, s'étalent les grandes lignes de notre capitale,

Ses temples et ses palais, ses belvédères et ses terrasses, si puissants et si beaux,

Ses bâtiments civils s'harmonisant avec les casernements comme des groupes de constellations,

Ses façades peintes et ses murailles vernissées qui se succèdent sans discontinuité.

A l'Est, voilà le port de Thuân-An, relié à celui de Tu-Hên,

Et la série des dunes sablonneuses qui se prolongent le long du rivage de la mer ;

Voilà la lagune, unie comme un plateau, et la ceinture formée par le Fleuve des Parfums ;

Voilà encore le mont Tuy-Vân, semblable à une coupe, et le mont Linh-Thai, qui présente la forme d'une pierre à aiguiser.

A l'Ouest se dresse la pagode Linh-Mau (3), que les cours d'eau baignent de tous côtés ;

Puis viennent les chaines de montagnes, aux pics amoncelés, couronnées d'une chevelure verdoyante ;

Puis les mausolées impériaux, aux ombrages profonds, à l'air pur,

(1) Khiêm-Cung, temple principal du tombeau de Tự-Đức.

(2) Par le prince Tế-Hầu qui contemplait de cette hauteur des tombeaux d'anciens souverains.

(3) Ou Thiên-Mẫu, Thiên-Mộ, Tour de Confucius.

Que des arbres séculaires, des pins élancés recouvrent de leur sombre frondaison.

Si l'on abaisse ses regards, on voit la grande plaine unie :

Les rizières, les jardins sont séparés comme les carrés d'un échiquier ;

Les habitations se groupent çà et là, formant des hameaux ;

Puis la brousse envahit les environs de la montagne, recouvrant des tombes nouvelles et des tombes anciennes.

Les désir de contempler ce paysage n'est pas encore satisfait complètement, et l'on ne se décide pas à descendre.

Mais les rayons du soleil vont s'éteindre, et les montagnes commencent à s'envelopper de ténèbres.

On criant que le voyage de retour ne soit périlleux,

Et, faisant appel à toute son énergie, on descend par le chemin déjà suivi.

Quand on regarde derrière soi l'inégalité de ces milliers d'arbres,

On se demande pourquoi, de loin, ils présentent un ensemble si égal et si harmonieux :

C'est que le côté de la montagne qui fait face à la porte du Palais

Présente une forme carrée et régulière, s'allongeant comme les bords d'une toiture,

Tandis que les trois autres côtés sont arrondis et inclinés.

Le mont Ngu-Binh n'est pas différent des autres montagnes,

Mais son originalité est qu'il s'élève au milieu d'une plaine unie.

Il mérite ainsi le nom d'écran qui lui fut donné par le Souverain.

Ce nom fait aussi allusion à l'appellation populaire traditionnelle de Bang (1),

Et il rappelle à la fois la forme de la montagne, et la manière dont on la désigne.

De plus, l'Ecran du Roi n'atteint pas la hauteur imposante du mont Thuong-Son ;

(1) Hòn Bằng, « la colline [au sommet] plat ».

Mais il possède l'avantage de permettre d'embrasser d'un seul coup d'œil la merveilleuse capitale.

C'est pourquoi plusieurs fois les Saints Empereurs ont daigné l'honorer de leur visite,

Et ils composèrent eux-mêmes une inscription gravée sur pierre, aussi illustre que celles des Tân.

Quant à nous, nous ne disposons pas de grands moyens pour rehausser la beauté de ce site ;

Mais nous l'aimons, à la manière de Hua-Duyên,

Et nous voulons qu'on y construise, pour la commodité de nos promenades ultérieures, un pavillon,

Ouvert des quatre côtés, suivant le modèle des anciens Empereurs.

Planche XVIII. — « J'appellerai cet homme cureur d'oreilles ».
(Aquarelle de M. Hường -Cao).

LES CUREURS D'OREILLES

DU TEMPS DE ĐỨC CHAIGNEAU (1)

« Dans certains quartiers, mais principalement du côté de la porte Est-Sud-Est, on remarquait quelques baraques d'un aspect bien moins désagréable que les buvettes ; elles étaient établies à une certaine distance de ces dernières, à cause sans doute de leur bruyant et sale voisinage : c'étaient des espèces de kiosques construits avec quatre colonnes de bambou supportant un léger toit de paille de riz ou de feuilles sèches.

« Le côté de la rue était garni d'un châssis mobile, couvert de feuilles ou de paille, et les trois autres côtés étaient fermés par trois châssis à demeure. Sous le châssis de devant, que l'on tenait levé pendant le jour au moyen de deus bâtons de bambou, se trouvait une table de bois, fort propre, sur laquelle étaient déposés plusieurs vases de porcelaine de Chine. Les uns contenaient de longs cure-dents de bambou, dont le plus gros bout était aplati en forme de pompon écrasé, semblable à une fleur de camomille ; les autres portaient un assortiment de petits instruments de fer, de bois ou de bambou : c'étaient des lames non acérées, de différentes formes, des pinces, des crochets et des baguettes de bambou surmontées d'un tout petit pompon de coton. Tous ces instruments étaient de très-petite dimension. Derrière cette table, se tenait un homme assez proprement mis, ayant constamment les yeux attachés sur les passants comme pour les inviter à s'arrêter. J'appellerai cet homme *cureur d'oreilles*, car sa profession consistait à nettoyer cette partie de la tête aux passants et à ceux qui, ne voulant pas se montrer en public, le faisaient appeler à leur domicile pour cette opération. Quelqu'un éprouve-t-il un léger bourdonnement, un embarras quelconque dans l'organe de l'ouïe, ou veut-il simplement se procurer le plaisir d'un chatouillement qui lui semble agréable : il va trouver cet homme ou le fait appeler. L'artiste, à l'aide de ses

(1) *Souvenirs de Hué*, par Michel Đức-Chaigneau, Paris à l'Imprimerie impériale, MDCCCLXVII p. 172-174.

instruments, qu'il introduit dans l'oreille du client avec une dextérité et une légèreté incroyables, détache et retire toutes les parties malpropres ; il prend ensuite le petit pompon, qu'il introduit également dans l'oreille, le fait tourner en le roulant entre ses deux mains, le retire, souffle dessus, l'y introduit une seconde fois, le retire de nouveau, et l'opération est terminée. Si l'opérateur est content des honoraires qu'il reçoit de son client, en signe de satisfaction, il lui fait présent de quelques cure-dents, qu'il fabrique dans ses moments de loisir ; dans le cas contraire. et avec un client ordinaire, il discute le prix ; mais s'il a affaire à un mandarin, il se garde bien de paraître mécontent, et donne quand même quelques cure-dents.

« J'ai vu quelquefois ces mêmes cureurs d'oreilles faire subir à certains individus une autre opération plus radicale, lorsque leurs instruments ne pouvaient atteindre sans danger toute la profondeur de cet organe délicat. Ils étendaient sur une planche une feuille de papier fort mince, sur toute la surface de laquelle ils faisaient tomber des gouttes de cire vierge en assez grand nombre ; ils roulaient ensuite ce papier sur une petite baguette pour en former un tuyau, dont un bout était introduit dans l'oreille avec assez de précaution pour qu'il ne fût pas aplati, et ils mettaient le feu à l'autre bout, comme si c'eût été une bougie. Ce tuyau me semblait faire les fonctions d'une pompe qui aspirait et qui rejetait au dehors les moindres parties malpropres. Lorsque la flamme avait consumé les trois quarts du tuyau, ils retiraient le dernier quart, qu'ils déroulaient, d'un air triomphant, sous les yeux du client, comme pour lui montrer la preuve de la nécessité de l'opération. »

VIEUX HUÉ

Par EDMOND GRAS

Trésorier particulier de l'Annam.

CHARMANTES vieilles choses d'Annam, de quelle plume légère je voudrais pouvoir vous conter. Vieux vases, vieux ivoires, vieux meubles incrustés, toutes choses fèlées, craquelées, ternies, disjointes, sur quoi se posa la blanche poussière des ans, comment oser vous toucher ? N'ayant pas l'aile du poète pour les effleurer, comment oser pénétrer vos âmes secrètes, vieux manuscrits où, sur le papier de riz, jauni comme un couchant d'or pâle, le pinceau habile de vos lettrés traça jadis les caractères savants, capricieux comme des vols de brunes hirondelles. Comment, mystérieux et attirant pays d'Annam, évoquer en prose banale tes vieilles coutumes, tes vieilles traditions, vécues au rappel millénaire des tam-tams de tes villages, qui résonnent encore assourdis et essoufflés comme des voix d'ancêtres. Sur quels feuillets assez délicats coucher les fleurs gracieuses qui éclosent encore entre les pierres de tes ruines. Sous quel souffle précautionneux réveiller les souvenirs anciens qui dorment dans les mémoires de tes vieillards ; comment attiser ceux qui y veillent encore, tels des lumignons sacrés au fond des pagodes, et ceux, plus lointains, qui achèvent de s'y consumer, comme de minces baguettes d'encens dans l'obscurité d'un sanctuaire, et qui ne sont plus qu'un peu de parfum avant d'être des cendres froides sur une pierre à peine noircie. Avec quels accents vous chanter, exploits qui vibrez encore, dans les mémoires des hommes de ce pays, comme des coups de gongs retentissants. De quelle main de femme douce et pieuse vous déployer, soies fanées, trames élimées, ténues et fragiles, des légendes d'autrefois ?...

— Mais alors, pensera la sagesse indifférente des hommes jaunes (si tant est que l'un d'eux me lise), pourquoi venir troubler le sommeil des choses que Bouddha voulut sans doute endormies à jamais, ô toi qui te reconnais la moins autorisée de vos indiscrètes curiosités occidentales ?

Hélas, quel est l'homme, fils de la femme, qui ne voulut pas atteindre un jour ce qui lui était défendu !. . Mais non, un mobile plus noble nous fait agir, nous tous qui appartenons aux « Amis du Vieux Hué ». Nous sommes des chercheurs, il est vrai, mais nous ne sommes que des chercheurs, et nous savons au besoin nous arrêter quand nos recherches pourraient devenir importunes. Nous savons qu'à tels objets anciens — où nos yeux émerveillés mais profanes ne voient que la beauté de la forme, n'admirent que l'habileté de l'artiste — peut quelquefois se rattacher à notre insu un usage rituel, un sentiment religieux, une croyance sacrée, un souvenir impérial, une tradition dynastique ; qu'il peut même s'y cacher la pudeur d'une superstition. Aussi, lorsque nous trouvons, nous nous faisons un point d'honneur de rapporter à ses légitimes propriétaires notre trouvaille. Notre amical cénacle est le refuge respecté et respectueux des choses anciennes, perdues ou égarées, qui conserve à chacun son bien.

J'y dépose aujourd'hui cette toute petite chose. Qu'est-ce ? D'où vient-elle ? Je n'en sais rien. L'ai-je même bien vue ? D'autres l'affirmeront ou me couvriront de confusion. Moi, peu m'importe, elle était jolie, je l'ai aimée et cueillie. Elle me plaira parmi nos collections de faïences brillantes, de vieilles pierres, de bronzes et d'émaux ; et si elle ne vaut pas, aux yeux des gens exacts, un éclat de silex éraflé d'un caractère indéchiffrable, on la laissera se sècher entre les pages de notre Bulletin, vite oubliée, comme une fleurette sans importance.

Mais maintenant, après tout un préambule aussi disproportionné (dieu, qu'il est long) me voilà bien attrapé. Ne dirait-on pas un méchant gazetier que l'on paie à la ligne. Chacun sait pourtant que le « Vieux Hué » dédaigne ces procédés vénaux. Alors, vraiment, vous offrirai-je cette petite chose, ce « moins que rien » (dieu, que c'est petit).

Tant pis, le voici.

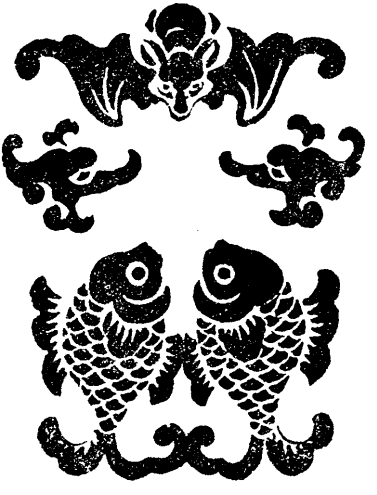
Un matin — le 4 mars, trois ans passés déjà — dans la rue, deux enfants, à peine plus grands l'un que l'autre, brûlés de soleil et deminus, la poussière d'une longue route saupoudrant sur leurs maigres jarrets la glèbe séchée de la rizière ou du sous-bois, vendaient des hirondelles, tapies, épeurées, en de légers paniers. Comme ils venaient vers moi, je m'apprétais — avec ma prétention d'homme blanc pratique, qui croit avoir pensé au principal parce qu'il a pensé au matériel — à leur donner quelques sous. La leçon ne se fit pas attendre. Heureusement, une jeune femme élégante les arrêtait au passage, une bonne vieille les appelait du seuil de sa paillotte, un rude commerçant chinois les attirait d'un signe de tête. La jeune élégante achetait trois hirondelles et, d'un joli geste de son bras souple, gaîné de soie et cerclé d'or, avec un sourire énigmatique, leur donnait aussitôt

la volée. La *bà-già,* plus pauvre ou plus économe, n'achetait qu'un oiseau, mais elle le laissait aussitôt s'échapper, en entr'ouvrant ses mains ridées et tremblantes dans un geste d'offrande, et le suivait un instant de son regard usé. Le commerçant chinois, lui, ouvrait un panier et vidait dans l'air, d'un coup, tout son contenu ailé et bruissant, avec un gros rire satisfait. Et les deux enfants, brûlés de soleil, aux jambes boueuses, riaient aussi de toutes leurs dents blanches, en nouant un bon tas de sapèques dans leurs mauvaises ceintures.

Quelle est cette coutume exquise — car le hasard m'avait mis là certainement en présence d'une vieille coutume — qui permet une aumône discrète à de petits malheureux, rend la liberté à des oiseaux qui en sont le plus épris, à des hirondelles, et met un sourire heureux sur tous les visages ? Evidemment, cela signifie quelque chose, mais je ne l'ai jamais su. Ceux mêmes dont le geste perpétuait sous mes yeux charmés une tradition ancestrale, le savaient-ils ! Pourquoi chercher à en savoir davantage ? N'est-ce pas délicieux ainsi ? Et puis, cela permet à mon esprit de courir après toutes les suppositions : c'est le seul moyen de vagabonder qui reste aux grands enfants, et j'en use

Et c'est tout.

Je vous ai prévenu : c'est « moins que rien ». Vous voyez bien, il aurait fallu un poète pour vous conter cette fleurette.



LE CHARME DE HUÉ

Par H. GUIBIER

Chef du Service des Eaux et Forêts en Annam.

N'ayant ni la vision du peintre, ni la science de l'archéologue, ni le sens critique de l'historien, comment, après l'historien, l'archéologue, l'artiste, parler aussi de Hué, dire le plaisir d'y vivre et de s'y sentir, à la longue, fixé par des liens dont l'attache se resserre de plus en plus à mesure que le séjour s'y prolonge ?

Le premier souvenir serait celui, presque, d'un étonnement déçu : on se l'était figuré tout autre, d'après les récits des voyageurs et surtout par un travail de l'imagination ; grandi dans des proportions fantastiques, orné de toutes les fausses somptuosités que nous prêtons, sans le connaître, à l'Orient — et ce n'est pas cela du tout.

Déception, d'ailleurs, de courte durée — le temps juste nécessaire pour que l'étonnement perde son caractère premier, se change en admiration - Car, certes, le plaisir des yeux est complet à traverser la ville pour la première fois, par une belle matinée. Le pittoresque s'y pare d'une grâce particulière due, sans doute, à cette situation loin du mouvement qui a fait d'autres capitales des villes cosmopolites, où si peu demeure encore de l'ancien pays, exotisme, couleur locale ; devenues étrangères, sur leur sol même, au milieu de tous nos apports d'Occident.

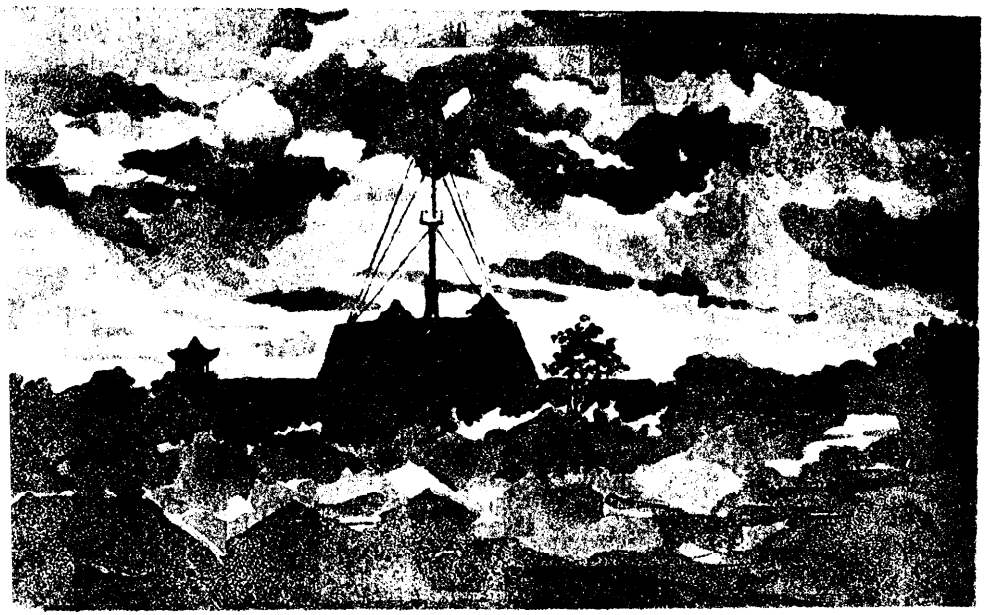
Ici, aucun disparate véritable ; l'Occident s'y révèle, parfois, à la vérité, assez fâcheux et obsédant, mais tout de même, en général, assez discret pour se faire presque oublier et pardonner.

La ville est encore bien chez elle, pas dépaysée, dépossédée ; elle vit simplement sa vie quotidienne, paisible, au bord de sa rivière, lente comme elle ; tout ce que l'on voit est né du sol même d'Annam. sans qu'aucune influence extérieure l'ait modifié essentiellement. Et, de le sentir, on en éprouve comme la vague une d'être un intrus, une crainte de ne savoir pas comprendre ce qui fait la véritable beauté de la ville. Se limiter au seul examen de l'aspect extérieur, de la parure, si belle qu'elle soit, ne suffit pas ; des pagodes, des tours, des portiques, des cortèges funèbres ou joyeux, des mendiants, des *coolies-xe* indolents et insolents, les élégants secrétaires-interprètes, les banians abritant les petits autels où brillent les baguettes d'encens, tout cela se retrouve partout, dans ce pays, et, vraiment, ce serait trop peu de n'y pas voir davantage.

Mais déjà, première impression assez forte, ce pittoresque, ce joli, ce curieux, aux yeux du voyageur d'un jour et qui passe sans avoir eu le temps de réfléchir et de comprendre, gardent quelque chose d'un peu sérieux dans ce qu'ils ont de plus riant, de mesuré dans ce qui semble le plus fantaisiste, de réservé dans ce qu'ils peuvent offrir de plus exhubérant. Cette impression devient dominante à mesure que l'on commence de connaître mieux la ville ; quelque chose reste en elle de caché, une beauté discrète, qui ne se révèlera pas facilement. Peut-être aussi, pour l'apprécier, serait-il indispensable de modifier notre manière de voir et de sentir. Tout est si loin de nous ! Après un long travail, assidu, parfois décourageant, arriverait-on à se créer une façon de sentir et de voir, à l'annamite, par la connaissance de la langue, de l'histoire, de la religion, des rites et des coutumes du peuple ; ensuite, seulement, munis de garanties et de références, ayant ses lettres d'introduction, serait-on digne d'être admis dans l'intimité de la belle grande dame à la pensée lointaine.

Pourtant, sans se soumettre à aucun effort, gardant jalousement, plutôt, intacte sa sensibilité d'occidental n'ayant que l'intelligence des choses de son pays, pourtant, peu à peu, au cours des promenades, au gré de la fantaisie du jour et de l'heure, on goûte une joie de plus en plus grande: un sentiment nouveau nait et s'amplifie qui, s'il n'est pas celui de la compréhension exacte, donne, quand même, une satisfaction peut-être supérieure à celle de la curiosité satisfaite. C'est un contentement intérieur : contentement de se savoir moins étranger à la ville ; d'entrer un peu dans sa vie ; de distinguer de beaux accords dans l'harmonie générale du paysage, de la lumière, des couleurs, des lignes, des reflets, des nuances : silence des tours, bruits de la rue, grâce apprêtée des filles, son des cloches le soir au loin dans les pagodes, chant des flûtes sur l'eau la nuit, frissons du

vent dans les filaos, chaude odeur des pins l'été, ondulation lente des bambous bordant les canaux, grande tourmente des nuages sanglants du couchant dans les ciels de typhon, délicate teinte gris rose dont la lune naissante nuance l'horizon avant d'apparaître.



Déjà, il n'est plus besoin, presque, de songer à regarder pour voir, à écouter pour entendre. Dans son travail lent et patient, la pensée fixe les impressions perçues, leur ajoute ce que chaque jour apporte de sensations nouvelles ; et la joie limitée de voir et d'entendre se transforme, s'augmente, s'embellit parce qu'un jour, sans trop que l'on sache pourquoi — disposition d'esprit particulière, sensibilité accrue par quelque influence passagère ; parce qu'il y avait peut-être une douceur inaccoutumée dans la caresse du vent du soir sur le fleuve ; l'eau s'était chargée de reflets aux tons plus variés ; les montagnes, au loin, étaient plus bleues dans le ciel ; leurs lignes semblaient se développer en une courbe plus harmonieuse ; dans la petite pagode penchée vers la terre, l'appel à la divinité tintait d'un son plus mélancolique ; parce que, peut-être, la nuit tombante donnait davantage, ce soir là, l'impression de la fin mystérieuse — le plaisir se fait d'une qualité plus rare, se change en émotion, et le cœur est pris.

Alors il devenait bien superflu de chercher à comprendre : il n'y avait plus qu'à s'abandonner ; ce qu'il pouvait rester d'obscur pour l'intelligence s'éclairait d'une autre lumière ; même l'étude, la raison, la science n'avaient plus que faire ici, où le sentiment permet de tout

comprendre, mieux qu'à travers les précisions de l'histoire, explique tout, mieux que le guide le plus averti.

Ce que l'on avait déjà vu, ou plutôt cru voir, se montre sous un jour tout nouveau, dans son entière beauté. Un matin, c'est la surprise, quelques instants avant que le soleil se lève, du paysage quotidien, encadré dans la fenêtre, et jusqu'alors si mal regardé : ciel bleu et jaune, rivière bleue, et tout le reste, plates rives gazonnées, feuillages dérobant aux regards les maisons voisines, d'un vert fait d'un peu de bleu et de trop de jaune ; impression fugitive, vision de durée éphémère, mais qui laisse un souvenir agréable, comme celui du sourire d'un beau visage et qu'on aurait eu pour soi tout seul.

« *Les montagnes dénudées montrent leurs flancs pelés par l'incendie...* ».
Tombeau de Gia-Long (*Cliché* PIERRON).

Tout d'un coup, le soleil monte, incendie le flamboyant dressé au bord de l'eau, avive les couleurs passées du vieux mur de la citadelle où s'accrochent les plantes grimpantes, les herbes folles et les fleurettes, fait briller dans la maison quelque ornement d'argent ou de cuivre sur un vieux meuble, irise la nacre incrustée dans la laque d'un plateau, réveille la splendeur éblouissante d'un panneau rouge où de larges caractères bordés d'or disent les louanges et la gloire d'un mandarin, la légèreté vaporeuse d'une brume matinale sur la jeune rizière, des souhaits de longue vie heureuse et prospère.

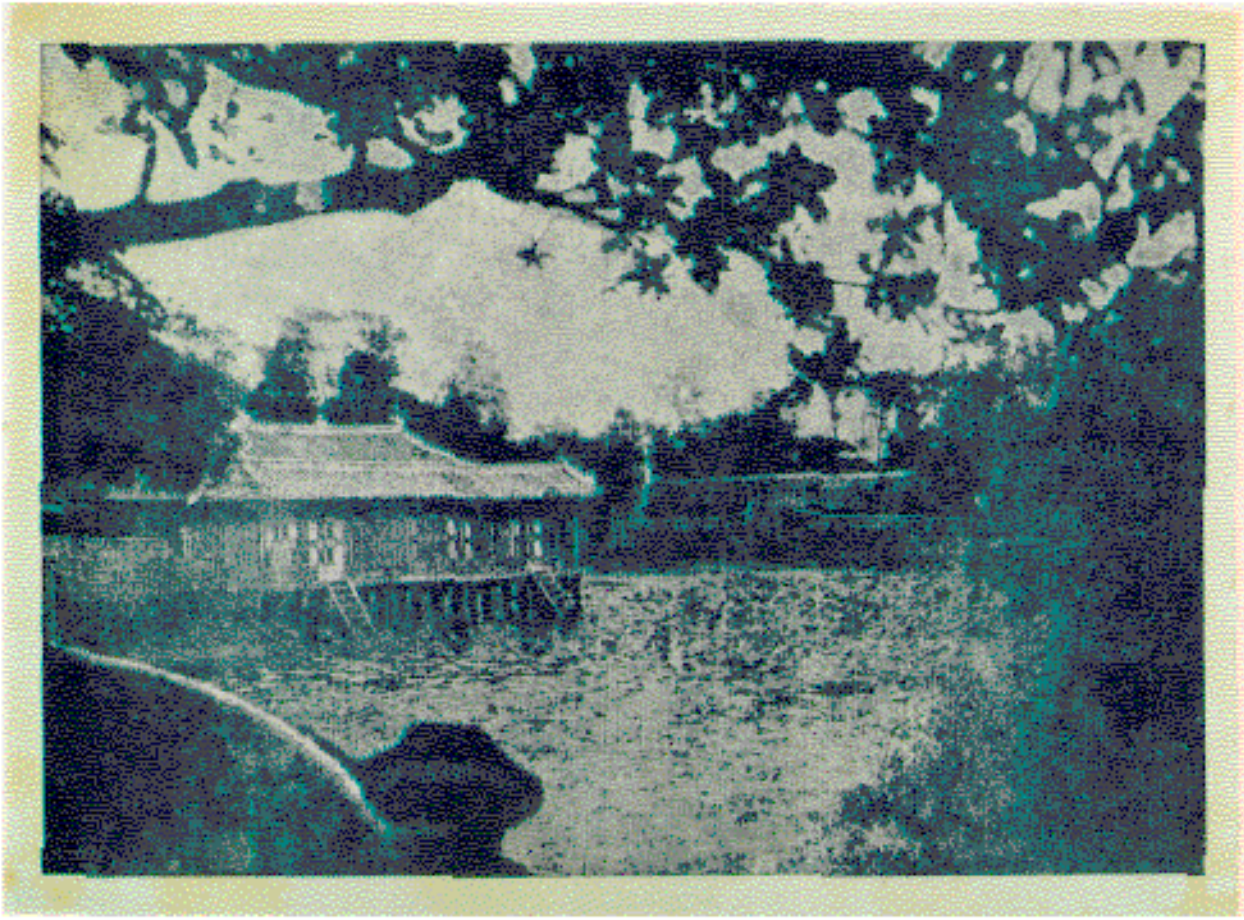


Planche XIX. — Etang et pavillon au tombeau de Tu-Duc.
(Cliché C. Bernard).

Un rayon frappe d'un coup violent le gong qui vibre, s'attarde à la courbe d'un vase où s'enroule, s'accroche et se crispe un dragon bleu, joue à travers le fin réseau de sculptures ajourées d'un autel autrefois dressé pour des rites familiaux.

Au loin, les différents plans du paysage se situent, et leurs lignes, d'abord indécises, se précisent, dans une clarté de plus en plus pure : lumière recomposée de toutes les nuances de couleurs éparpillées par l'aurore ; les montagnes dénudées montrent leurs flancs pelés par l'incendie ; l'Écran du Roi et les collines voisines, couronnés de pins, s'inscrivent nets dans le ciel ; plus près, la ville elle-même s'éveille dans ses rumeurs quotidiennes ; les barques de pèche, aux longs filets dressés à l'avant, glissent, alignées, sur l'eau qui reflète des maisons et des terrasses blanches, des toits rouges, la sveltesse des filaos dont les aiguilles bruissent au moindre souffle du vent.

« La cour du temple Thê-Miêu où s'alignent les urnes dynastiques... ».
(*Cliché* PIERRON).

Une heure sonne au collège des mandarins, non pas l'heure rapide, brève, brutale, exacte, de nos horloges. mais une heure lentement, longtemps annoncée par le gong dont les sons vont s'assourdissant ; les ponts massifs, barrant le fossé où baigne le mur dentelé de la citadelle, s'animent d'une foule qui, par les hautes portes, pénètre dans

l'enceinte, suit les longues routes droites ensoleillées ou la voie bordé de beaux vieux arbres qui mène au palais du roi : grandes salles tout en bois sculpté ou laqué de rouge avivé d'or, jardins secrets, enclos de murs d'où s'élancent haut dans le ciel les bambous royaux à tiges jaunes, où les fleurs de lotus s'ouvrent au jour sur l'eau sous un feuillis de végétation qui leur fait une ombre inviolée.

Vraiment, dans cette enceinte, nos costumes, nos pensées d'Européens nous gènent, comme il nous gène de voir dans les grandes salles officielles telle pièce d'ameublement, tel objet d'art par trop mal à sa place. Mais, une fois près du temple Thê-Miêu, dans cette cour où s'alignent les urnes dynastiques placées là par la volonté de l'empereur Minh-Mạng, on se sent transporté loin, oublié soi-même dans ce *campo-santo* où l'âme des empereurs défunts revit dans les vibrations du bronze, où le passé sommeille, engourdi par le soleil trop chaud qui brûle les dalles.

Un léger coup, frappé sur le flanc d'une urne : un murmure d'ondes sonores se propage en pulsations harmoniques, et les urnes voisines retiennent chacune un peu de ce chuchotement dans leur cœur de silence enfermé dans le bronze.

D'autres cours ensoleillées, d'autres grandes salles pleines d'ombre fraîche ; pièces d"éau, ponts courbés, portiques de bronze ornés d'émail ; puis le haut mur d'enceinte avec ses miradors qui le signalent de loin, le grand mât dressé sur le Cavalier, où flotte le pavillon jaune, et, hors des murs, en bordure de la route longeant le fleuve, le bâtiment des Édits crie, en rouge clair, au milieu de la verdure ; directement en face, s'allonge, entre les haies d'hibiscus, de cactus et de bambous, la route des tombeaux, de l'autre côté du fleuve qui, maintenant, sous le soleil de midi, roule lentement, d'un bleu d'acier, étincelant.

Il semble n'être là que pour l'ornement du paysage, ce fleuve : nulle usine ne vient en souiller l'eau ; d'innombrables sentiers, bien

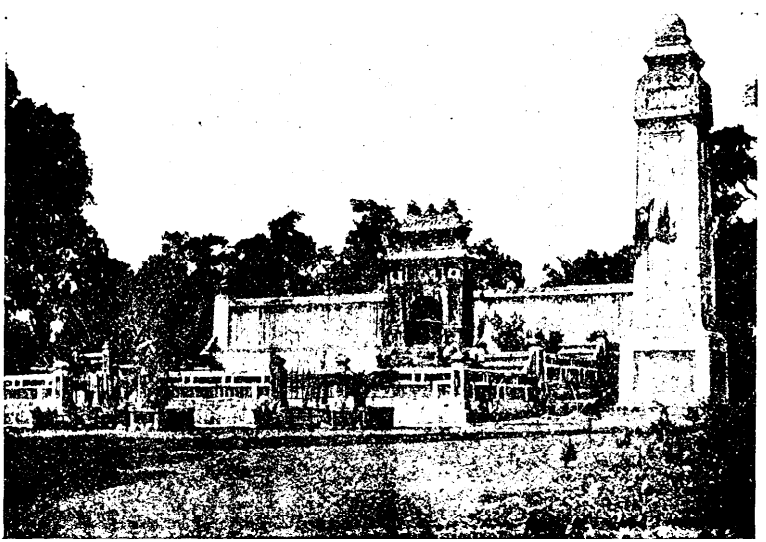
droits, longeant et séparant les jardins, partent de la route, et, sous un dôme bas et serré de bambous, s'ouvrent au bord de l'eau ; nul quai ne l'endigue ; à ses rives n'accostent que des sampans ; tout le jour, il coule calme ; il participe aux jeux de modulations de couleurs du ciel, de l'air, de la terre et de l'eau, depuis le discret prélude en jaune, bleu, vert du petit matin, les rapides variations brodées sur le thème en or du soleil levant, la longue et monotone mélodie bleue d'argent de la grande chaleur du jour, jusqu'au fracas éclatant des tons pourpres et des cuivres rouge sombre du couchant.

Et, parfois, dans la nuit qui tombe, d'un sampan remontant lentement son cours, s'élève le chant que l'on redoutait presque d'entendre,

« Les magnifiques jardins que sont les tombeaux royaux .. ».
Terrasses dans le tombeau de Đồng-Khánh (*Cliché* PIERRON).

de peur d'une désillusion ; mais l'entendre par hasard, sans en être averti, lancé clair par de jeunes vois au timbre net, rythmant l'effort des rameurs au buste incliné et le mouvement des rames dans les moires violettes de l'eau qui s'assombrit, on croirait entendre comme le chant du fleuve lui-même, tout chaud de la chaleur parfumée des frangipaniers et des pins aux grands jours d'été, calme comme les tombeaux que ses deux bras baignent avant de se réunir, religieux d'avoir reflété tant de pagodes, transporté tant de cortèges rituels ou funèbres, mystérieux comme le grand silence de ces magnifiques jardins, que sont les tombeaux royaux.

Entourés de murs ou librement ouverts dans l'immensité des alentours, signalés au loin par les hautes colonnes qui surgissent au milieu des pins ou qui dominent les mamelons herbeux et sont comme des piliers de portes immenses large ouvertes sur l'infini ; par leur bel ordonnancement, par l'art avec lequel la volonté des empereurs a soumis la nature aux caprices d'une fantaisie qui sait se limiter, ces tombeaux nous disent toute la délicatesse et distinction d'âme de ces empereurs poètes : ayant la dernière élégance de dérober aux regards leur propre tombe, ils ont voulu que leurs sépultures fussent les plus beaux jardins où les vivants puissent promener leur pensée, sans qu'en aucun moment l'idée de la mort ne vienne les attrister. Au milieu des arbres



« Les tombeaux royaux entourés de murs... »
(Cliché PIERRON).

et des fleurs, des eaux calmes où se réflètent le nuage blanc qui passe dans le ciel bleu, le vol rapide d'un oiseau, parmi les chants du matin, les chauds parfums de midi, la paix du soir, le silence bleu des nuits claires, tout près du calme de la mort, leurs jardins-tombeaux sont les plus beaux endroits où goûter la douceur de vivre.

Jardins immenses, ou seulement petits enclos de murs sous les bouquets de pins, ou même simples buttes de terre ocreuse multipliées à l'infini dans le gazon de la plaine, sur les pentes boisées des collines ; tous ces tombeaux et toutes les pagodes, pagodes immenses au sanctuaire toujours caché dans l'ombre, ou tous petits pagodons nichés à la

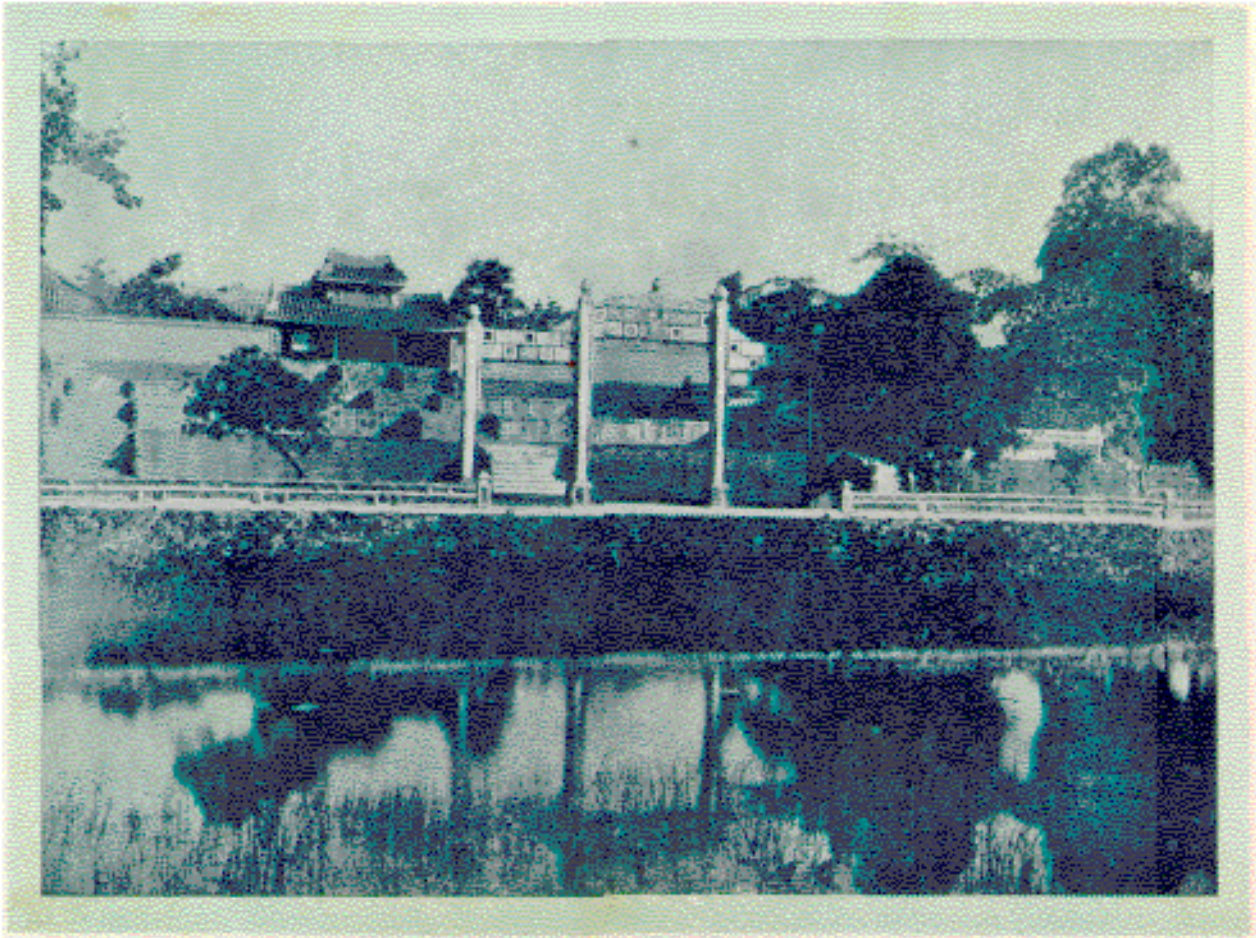
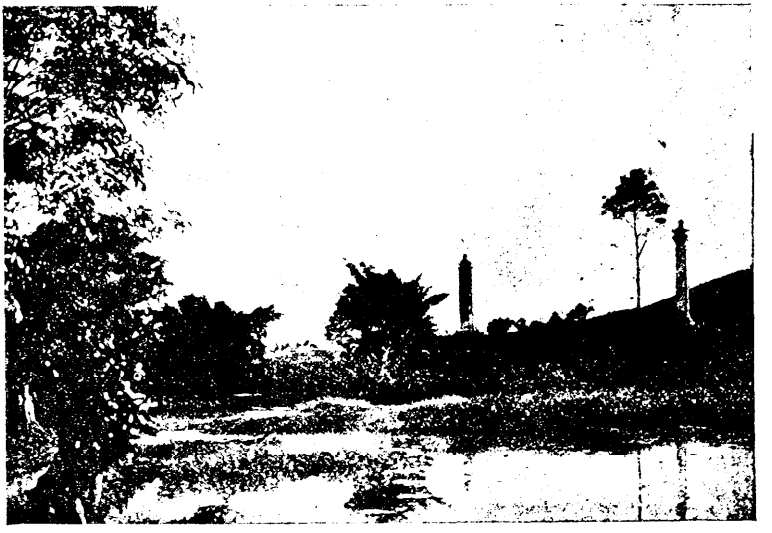


Planche XX. — Portique devant le temple de la tablette,
au tombeau de Thiêu -Tri. (Cliché C. Bernard).

fourche des branches sur un vieux banian, tous ces témoins de la vie passée et présente, qui entourent la ville, gardent sans doute l'histoire et le secret des influences mystérieuses que l'on y subit et qui en font le charme.

Serait-il possible et profitable de les connaître, de se familiariser avec toutes les puissances, divinités, génies, empereurs, dont l'action bienfaisante ne cessa jamais de s'exercer sur la ville, à qui l'on doit d'y vivre dans l'enchantement, d'y pouvoir goûter en un seul jour la fraîcheur printanière d'un matin tout en rosée, parmi les brumes attardées aux creux des vallons, et la mélancolie des soirs dorés d'automne dans les jardins en fleurs, sous les arbres perdant leurs



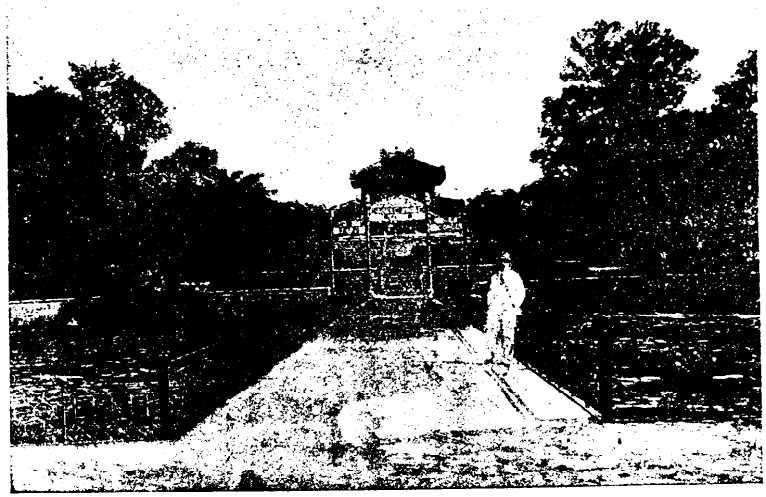
« Les tombeaux royaux, signalés au loin par de hautes colonnes... »
Etang au tombeau de Gia-Long *(Cliché* PIERRON).

feuilles rougies, tandis que la lune se lève glacée dans une poussière d'un lilas rose qui filtre au travers des bambous jaunes et verts ? Quelle joie nouvelle ressentirait-on à savoir quels génies, quelles princesses des eaux vivent dans le fleuve, en font le sourire perpétuel et humide du paysage et en augmentent la beauté ?

Peut-être le résultat serait d'orienter la méditation dans une direction exacte, mais, en même temps peut-être aussi, de lui limiter l'espace au lieu de lui permettre toutes les divagations. Les pages les plus brillantes de l'histoire, les plus belles légendes que la mémoire, souvent importune et fâcheuse, viendrait rappeler infailliblement, automatiquement, en présence de cette haute tour conique qui, vue de

loin, s'élance blanche dans le ciel et plonge dans l'eau son image immensément agrandie, en présence de ces pagodes, de ces stèles, de ces pierres, sont-elles plus belles que les pensées suggérées par la seule vue des pagodes elles-mêmes, la majesté sombre des vieux arbres, l'élégance de ces portiques aux poutres arrondies et sculptées qui ornent l'entrée de tant de vieilles demeures ?

Il est un peu hors de la ville, au milieu des rizières, enserrée entre la voie ferrée et la grand'route, une bonne vieille pagode, mon dieu ! sans rien de remarquable ; comme toutes les pagodes, elle est silencieuse et son toit, comme celui de toutes les pagodes, semble, à ses extrémités, essayer de montrer le ciel ; mais, comme toutes ses pareilles, elle s'affaisse de tout son poids vers la terre, en se courbant, vers la



« Les jardins-tombeaux sont les plus beaux endroits où goûter la douceur de vivre... ».

Portique et pavillon au tombeau de Minh-Mạng *(Cliché* PIERRON).

terre où vivent courbés toute leur vie ceux qui viennent de temps à autre chercher dans son triste sanctuaire un peu d'oubli et beaucoup d'espoir fugitif et qui s'évapore avec les fumées de l'encens — Quel génie peut bien l'habiter et quelle légende racontent ses pierres ? Elle semble bien abandonnée : à peine entré dans son enceinte, l'on a froid du silence et de l'ombre qui y règnent en maîtres, avec la tristesse et l'oubli.

Mais, à la porte toujours ouverte de son enclos, deux arbres presque rabougris par leur ramure abandonnée aux végétaux parasites, deux

Planche XXI. — « L'élégance de ces portiques, aux poutres arrondies et sculptées, qui ornent l'entrée de certaines demeures …»
(Aquarelle de M. Tôn -Thất Sa.)

arbres auxquels jamais l'on ne voit de feuilles ni de fleurs, ont développé un si puissant faisceau de racines que le mur entier a disparu sous elles presque entièrement ; leur douce mais tenace obstination à vivre a eu raison de la grande force de résistance inerte de la pierre. Que pourraient bien ajouter à l'impression ressentie là, sans l'amoindrir, l'histoire et la fable du génie de la pagode et de ses arbres ?

Enfin, comment mieux goûter, qu'en s'y abandonnant complètement sans réflexion, la douceur particulière des jours de printemps, la fraîcheur des matins dans la verdure mouillée, la bonne chaleur du soleil pas encore trop ardent dans le ciel d'un bleu léger où baigne le paysage, dans une lumière si caressante aux yeux ? Quelle influence révélée, si lointaine et divinement mystérieuse soit-elle, fera mieux sentir, et davantage, la joie éprouvée pendant ces quelques jours de février où tout est si beau, où tout est bonheur de vivre, au mois des lilas en fleurs, où les pins dans les bruyères, sur les collines, nous ont des aspects connus et amis, comme des arbres de chez nous, où toute la beauté sereine, classique. on dirait française, du paysage bien ordonné, dégage une douceur incomparable, au point que l'on éprouve un peu, à certains moments, la sensation d'être dans une patrie, et que le vent frais passant dans les feuilles et les fleurs naissantes nous apporte des senteurs et des chansons qui sont presque des souvenirs ?

Histoire, légendes, tout cela n'est qu'étranger à la sensation du moment ; et que pourraient-elles y ajouter ?

Et s'il est vrai que c'est toujours, finalement, soi-même, et soi seul, que l'on transporte et retrouve partout, que, par suite, l'on ne voit partout et n'y éprouve que ce que l'on est capable d'y voir et d'y éprouver, parce que l'on ne fait que retrouver ce qu'on a sorti de soi-même ; si l'état d'âme qu'est ce paysage s'embellit par-dessus tout des dons de l'âme qui l'a créé, ne serait-ce pas suffisant et au-delà pour l'avoir compris, que, par sa beauté propre, tout cet ensemble qui constitue la ville et ses environs soit capable de fournir à l'âme une matière plus délicate, plus raffinée à réfléchir, et que, sous le coup de ses actions et réactions, sensations perçues puis modifiées par la pensée, il en résulte une émotion de qualité plus rare, plus élevée ?

Mais, de toutes les sensations éprouvées, aucun souvenir précis en peut subsister : ce n'est pas la représentation exacte de la ligne nette des montagnes barrant l'horizon, ni les couleurs véritables, ni les justes proportions, respectées dans des reproductions réduites et figées, qui pourront raviver les émotions alanguies.

Plus tard, alors que tout le présent d'aujourd'hui sera du passé lointain qui, chaque jour, s'efface davantage, seules, les belles légendes contées avec grâce, l'histoire des génies tutélaires et des belles déesses dite avec toute l'élégance qui sait rendre la science exacte aimable comme un conte de fées, viendront illustrer de belles images le livre des souvenirs : elles feront revivre la beauté des sites, en recréeront l'atmosphère lumineuse et parfumée ; et le charme de ce pays lointain, absent, se dégagera, discret et fort, par quelque enchantement de ses mystérieux génies, comme mystérieusement peut se dégager, alors que l'objet lui-même ne se revèle pas, l'influence d'une présence chère et douce qui fait le charme de toute une vie.

LA MERVEILLEUSE CAPITALE

Par L. CADIÈRE

des Missions Etrangères de Paris.

La merveilleuse capitale : c'est le nom que Thiệu-Trị donne à Hué lorsqu'il en décrit les vingt sites remarquables. Il n'entendait pas désigner par là seulement le site enchanteur où s'étend la capitale de l'Annam, son « fleuve parfumé » serti de rives d'émeraudes, ses collines cuivrées, que couronnent des pins sombres, ses plaines fertiles, ses monuments aux couleurs criardes ou à la patine de mousse, ses murailles fauves, ses miradors sévères, ses ponts massifs, ses villages cachés dans des fourrés de bambous, son ciel éclatant, la chaîne de montagnes qui, au loin, enserre le tout d'une double ceinture, ici d'un rouge ardent nuancé de vert, plus loin d'un bleu opaque et laiteux semé d'or ou teinté de violet.

Le jeune monarque chante tout cela dans ses poésies. Mais ce qu'il a en vue principalement, c'est le caractère surnaturel qui fait la grandeur de la capitale des Nguyễn ; c'est la force mystérieuse que lui procure le choix d'un emplacement qui capte toutes les énergies naturelles et celles du monde invisible ; c'est la puissance subtile qui vient des défenses magiques, naturelles ou élevées de main d'homme, qui l'entourent et la protègent de tous les côtés, écartant loin d'elle toute cause de malheur, c'est la majesté incomparable, la sécurité sereine, la durée éternelle que lui confèrent, ainsi qu'à la dynastie qui y a son siège, les influences invisibles, terrestres ou célestes, qui se concentrent sur elle.

Ces prérogatives surnaturelles que possède le site de Hué ont toujours frappé les souverains annamites. Que dis-je ? Bien longtemps avant que la famille des Nguyễn n'ait apparu au jour de l'histoire, les environs de la capitale avaient été remarqués à cause de leur heureuse disposition au point de vue géomantique.

Nous ne savons pas quels sentiments guidèrent les généraux de la dynastie chinoise des Hán, lorsque, en 111 av. J. C., ils établirent le chef-lieu de la province du Nhựt-Nam à Tày-Quyền, ville qui, plus tard, sous les Chams, vers le III[e] et le IV[e] siècle de notre ère, prit le nom de Khu-Túc, et dont il faudrait chercher les ruines, d'après une hypothèse récente, dans l'enceinte chame qui entoure les Arènes (1).

Mais une tradition pieusement recueillie par les annalistes des Nguyễn nous apprend que, vers le IX[e] siècle, un général chinois, Cao-Biền, gouverneur de l'Annam, célèbre par ses victoires autant que par ses connaissances en géomancie, avait deviné l'importance future du site de Hué et s'en était inquiété. Une faille que l'on remarque en arrière de la colline où s'élève la pagode Thiên-Mộ, aurait été creusée par le célèbre général pour neutraliser le pouvoir surnaturel qu'il avait reconnu dans cette éminence.

Vaine précaution ! Le fondateur des Nguyễn remarqua lui-aussi cette colline, « qui offrait l'apparence d'un dragon levant la tête pour regarder en arrière », et où une apparition, « la Vieille céleste », qui a donné son nom à la pagode, « aux cheveux et aux sourcils tout blancs, mais encore jeune d'allure, vêtue d'une robe rouge et d'un pantalon vert », avait prédit que celui qui devait être le véritable Seigneur de la contrée viendrait et comblerait la veine du dragon coupée depuis tant de siècles. Pour concentrer de nouveau sur ce lieu prédestiné les influences surnaturelles, Nguyễn-Hoàng y éleva, en 1601, à la 6[e] lune, un temple bouddhique : ce fut comme la première prise de possession des Nguyễn sur le lieu où devait s'élever leur capitale (2), et cette prise de possession eut un caractère religieux, tout comme la raison qui avait attiré l'attention de Nguyễn-Hoàng était une raison d'ordre magique.

Quand on suit les rives du fleuve et que l'on se dirige vers la Tour de Confucius, on voit, au bas d'un horizon de collines et de hautes montagnes pittoresquement étagées et aux couleurs heurtées, le fleuve

(1) Voir « Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient », XIV. 1914, pp. 23-32, dans le compte-rendu, par L. Aurousseau, de l'ouvrage *Le Royaume* de *Champa,* par G. Maspero.

(2) Voir B. A. V. H. 1915, A. Bonhomme *: La pagode Thiên-Mụ : historique,* pp. 175-177.

qui s'étale entre deux collines, celle de Thiên-Mộ, couronnée de la tour bouddhique de la « Source du Bonheur », dont les sept étages percent le ciel et en font descendre les influences heureuses, et, sur la rive droite, l'éminence Long-Thọ, de « l'Immortalité sans fin ». Cette dernière jouit aussi de propriétés particulières que les récents géographes de la Cour annamite font ressortir. Elle obstrue le cours du « Fleuve parfumé », semblant s'appuyer sur ses eaux comme un oreiller, et, en s'opposant obliquement à la colline de Thiên-Mô, elle produit la disposition géomantique appelée « la porte du Ciel et l'essieu de la Terre ». Les termes mêmes de l'expression permettent à l'esprit le plus rebelle aux choses invisibles d'entrevoir l'importance du site.

En 1824, Minh-Mạng fit élever sur cette colline un petit belvédère. Peut-être le monarque, ami des lettres et des beaux paysages, venait-il y rêver, sous l'ombre cendrée des pins, et y admirer le coucher du soleil.

Quelle fête pour les yeux, certains soirs ! Le soleil s'approche peu à peu du grand « Pic de Lui », la demeure de l'Esprit, qui domine, de son double sommet, l'amoncellement des montagnes, à l'Ouest de Hué ; la lumière de l'atmosphère s'atténue comme pour mieux faire ressortir les couleurs chatoyantes qui, à l'horizon, illuminent les nuages ou glissent sur les flancs des montagnes. Les couleurs s'effacent ou deviennent plus douces : le fleuve est moins bleu, moins vertes sont les rizières, plus sombres sont les fourrés de bambous qui entourent les villages. A mesure que le soleil descend, les eaux du fleuve deviennent un gigantesque miroir de métal, tantôt d'argent pur, tantôt de cuivre brillant ou d'or. Les barques minuscules s'y détachent en traits noirs sur la surface étincelante et ajoutent l'image de l'activité humaine sur ces eaux qui semblent elles-mêmes jouir d'une vie intense et profonde, par la mobilité des couleurs, qui s'y réflètent ou par la marche lente des moires qui glissent d'un bord à l'autre, par l'apparition soudaine des feux qui éclatent dans leurs profondeurs ou jaillissent à leur surface, par la succession des nuances qui y naissent, s'y transforment ou disparaissent.

Mais la crête des montagnes s'est dessinée vigoureusement, pendant quelques instants, sur le ciel incandescent. Le soleil a disparu. Brusquement, les eaux du fleuve perdent leur parure éclatante ; elles passent peu à peu par toutes les teintes dégradées des couleurs vieillies, et s'éteignent dans le noir sombre.

Au bruit cadencé des rames, une mélopée, tantôt aiguë et traînante, tantôt adoucie ou brusquement interrompue par un coup violent des rames dans l'eau, s'élève dans le calme de la nuit : une barque attardée ramène des jeunes filles d'un marché lointain.

Arrêtons-nous à peu près à moitié chemin entre le mât de pavillon de la Citadelle et la Tour de Confucius. Un grand marché, que traverse la route, nous indique l'endroit où Công-Thượng-Vương, le troisième des Seigneurs de Hué, établit sa capitale, en 1636. Son père, Tê-Vương, avait quitté la région de Quảng-Trị, et s'était fixé à Phúc-An, à une dizaine de kilomètres au Nord de Hué. Les Annales nous donnent les raisons qui décidèrent Công-Thượng-Vương à abandonner ce lieu.

« L'emplacement (de Phúc-An) était très étroit. Le Souverain, considérant qu'à Kim-Long la configuration des montagnes et des cours d'eau était remarquable, donna l'ordre d'y préparer les palais et les maisons d'habitation et de disposer les remparts et les ouvrages de défense ».

Toute la phrase est imprégnée de signification géomantique. Un terrain large est, lorsqu'il s'agit de sépulture, un terrain où le mort sera à l'aise, un terrain par conséquent qui fera le bonheur de la descendance du mort. Par contre, un terrain étroit, où le mort est comme oppressé par les forces néfastes du sol, porte malheur à la famille du défunt. De même, lorsqu'on choisit l'emplacement où l'on fixera sa demeure, il ne faut pas choisir un terrain étroit : la famille ne s'y développerait pas dans sa plénitude. C'est ce que Tê-Vương avait négligé de considérer lorsqu'il s'était établi à Phúc-An. Sans doute, la plaine où il avait fixé son palais n'offrait pas les charmes des environs de Hué : aucune hauteur dans les alentours immédiats ; partout la rizière, et le fleuve avec ses méandres, avec ses multiples arroyos. Néanmoins, elle était assez large pour que la Cour des Seigneurs du Sud, encore fort peu importante, pût s'y établir à l'aise. On n'aurait pas pu y jeter les fondements d'une citadelle aussi importante que celle de Hué. Mais Công-Thượng-Vương, dans la première moitié du XVII[e] siècle, prévoyait-il qui sa capitale prendrait, deux siècles plus tard, une telle extension ? Sans doute, le peu d'ampleur, au point de vue géographique, de la boucle du fleuve qui enserre le territoire de Phúc-An fut une des causes qui déterminèrent le prince à changer de résidence ; mais, pour qui connait la mentalité des Annamites, la raison principale fut, sans contredit, l'étroitesse du lieu au point de vue géomantique, étroitesse qui s'opposait au développement futur, au plein épanouissement de la dynastie, ou plutôt, ces deux raisons n'en étaient qu'une, car, dans l'esprit des Annamites, les conditions physiques d'un lieu et ses qualités surnaturelles, son influence sur le bonheur ou le malheur de l'homme, dépendent étroitement les unes des autres, sont inséparablement unies, ou, pour mieux dire, ne sont que deux aspects d'une seule et même chose.

Par contre, à Kim-Long, la disposition des montagnes et des cours d'eau était à nulle autre pareille. Il est vrai que le panorama que l'on peut contempler du bord du fleuve, à Kim-Long, l'emporte de beaucoup sur la vue que l'on a sur les montagnes à Phúc-An. Mais, ici non plus, il ne s'agit pas précisément du plaisir des yeux. Les fleuves et les montagnes, leur disposition harmonieuse, leur direction régulière ou tout au moins conforme aux lignes directrices de la destinée de chaque individu, sont des facteurs d'une importance extrême, aux yeux des Annamites, pour le bonheur ou le malheur des individus ou des familles. C'est la considération qui détermina certainement Công-Thượng-Vương, pour le choix de sa nouvelle résidence. A un moment où les Tonkinois faisaient tous leurs efforts pour étouffer le jeune royaume de Cochinchine, et où les Seigneurs de Hué avaient à lutter même contre des membres de leur famille qui faisaient cause commune avec l'ennemi, Công-Thượng-Vương voulut placer sa sécurité personnelle et l'avenir de sa dynastie sous les influences d'un endroit favorable.

Quelque cinquante ans plus tard, en 1683, Ngãi-Vương, cinquième Seigneur de Hué, déplaça de nouveau la résidence des Nguyễn et la fixa à un ou deux kilomètres plus bas, sur le territoire de Phú-Xuân. Depuis lors, elle n'a varié que de quelques centaines de mètres tout au plus.

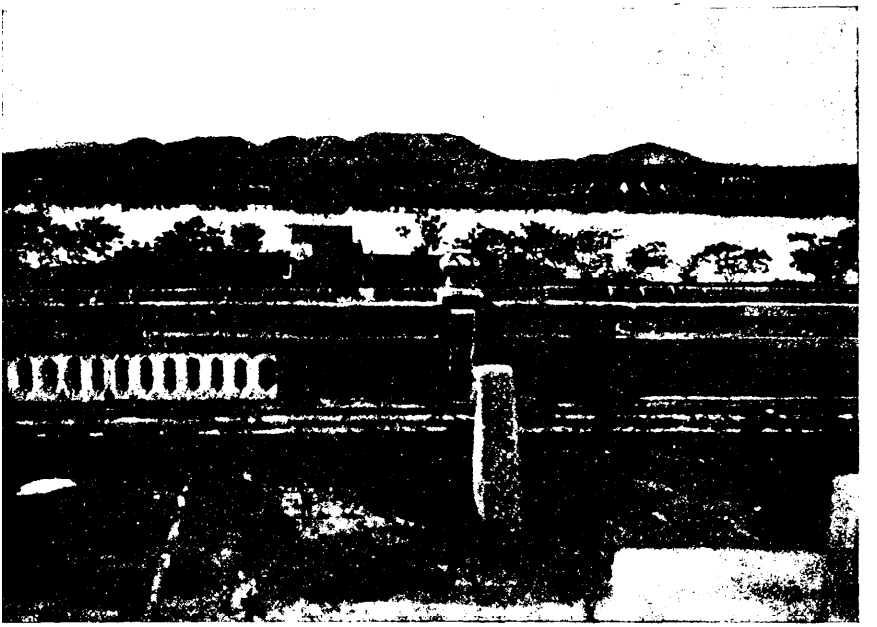
Considérons attentivement les avantages mystérieux que possède l'endroit choisi par Ngãi-Vương et conservé par ses descendants jusqu'à aujourd'hui.

Toute capitale doit avoir, suivant les traditions les plus reculées, sa face principale tournée sensiblement vers le Sud. C'est ce qui fut répondu à Minh-Mạng, lorsque, en 1833, il faisait effectuer des remaniements importants dans l'intérieur du Palais, déplacer le palais Thái-Hòa, construire la Porte Dorée et édifier la porte Ngọ-Môn. L'axe de l'habitation du Souverain doit être situé dans la direction de *tí* à *ngọ*, ou de *quí* à *đinh*, ou de *nhâm* à *bính* ou enfin de càn à *tôn* toutes lignes qui, dans là boussole géomantique, correspondent aux directions comprises entre le Nord-Ouest Sud-Est et le Nord-Nord-Est Sud-Sud-Ouest, avec, parfois, une légère inclinaison vers l'Ouest ou l'Est (1).

Cette orientation traditionnelle, peut-être même rituelle, est déjà un gage de prospérité et de puissance pour la capitale, pour la dynastie qui y est établie, pour le royaume tout entier dont elle est le centre. Mais

(1) Voir B. A. V. H 1914 : *La porte dorée du palais de Hué et les palais adjacents*, p. 324.

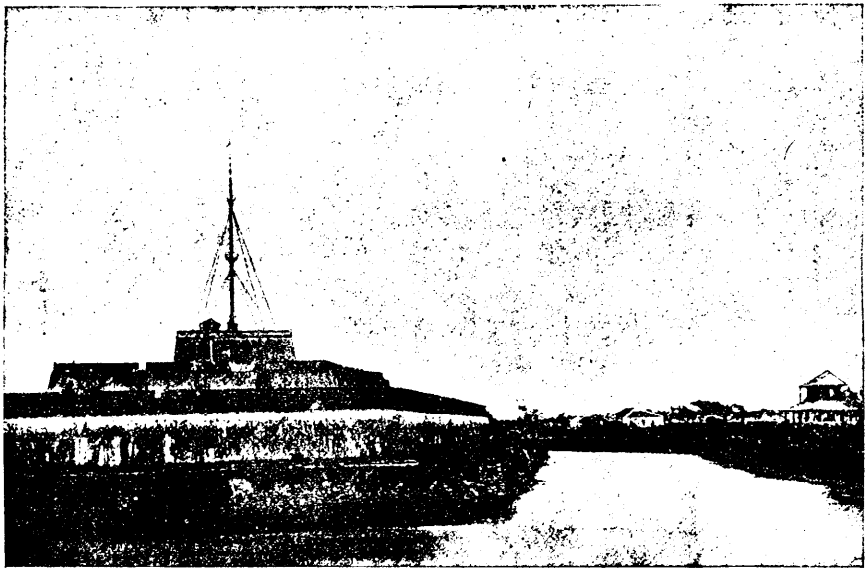
la configuration naturelle du terrain, les montagnes, les cours d'eau, viennent encore accroître ce premier apport d'influences fastes, et c'est en cela que réside un des caractères particuliers de la merveilleuse capitale, que l'on ait pu, à la fois, lui donner la direction voulue par la tradition, et lui assurer le concours favorable des accidents de terrain qui sont les indices de l'action mystérieuse des éléments cachés, des puissances invisibles, le Tigre blanc, le Dragon azuré.



L'Ecran du Roi, vu du sommet du Cavalier (*Cliché du* FRÈRE XAVIER.)

A trois kilomètres en avant du mât de pavillon, c'est-à-dire du côté Sud, s'élève une colline, « l'Ecran du Roi ». Ce nom, par lequel les Européens la désignent, n'est pas une invention sans fondement. C'est la traduction exacte de l'appellation sino-annamite, laquelle indique le rôle que joue la colline. Devant chaque pagode, parfois devant les tombeaux, autant qu'il le peut devant sa maison, l'Annamite place un écran, ici en maçonnerie, richement orné ou tout simple, ailleurs en terre, ou bien formé par quelques arbustes : c'est « ce qui protège contre le vent ». Il faut entendre par là, non pas les vents nocifs, les miasmes délétères : le système de protection serait ridicule, car les souffles empestés, les émanations meurtrières naturelles arrivent aussi bien par derrière et par les côtés de la maison que par devant. Mais les

Annamites se protègent contre les influences néfastes, de nature mystérieuse, qui arrivent par les airs, et qui, personnifiées plus ou moins, prennent, pour pénétrer dans la maison, la voie ordinaire que suivent les humains, le chemin qui conduit à la demeure, la porte d'entrée. C'est pour les forcer à se détourner, et par là les écarter, que l'on élève l'écran protecteur. C'est ce rôle que joue, par rapport au palais royal, et à la capitale tout entière, l'Ecran du Roi. Il défend les Nguyễn et les habitants de Hué contre les influences néfastes venues du Sud. Les Annales le disent expressément : lorsque Ngãi-Vương se transporta sur le territoire de Phú-Xuân, en 1687, « on fit du mont antérieur, qui est aujourd'hui l'Ecran du Roi, un écran protecteur ». La forme de la montagne, quand on la regarde du Nord, ses côtés réguliers, son sommet aplani, suggéraient l'idée d'un écran. Nous ne serions pas en dehors de la vérité, je crois, si nous disions que c'est précisément pour jouir des influences de cet écran naturel que Ngãi-Vương fit transporter sa résidence sur le territoire de Phú-Xuân.



Le mât de pavillon (*Cliché* Khoá).

Est-ce uniquement pour supporter le mât de pavillon, et pour faire flotter plus haut dans les airs le drapeau des Nguyễn, que, au milieu de la face Sud de la citadelle, dans l'axe même des palais principaux, le Cavalier, élève ses trois énormes terrasses ? Ne serait-ce pas, plutôt,

pour compléter la défense spirituelle de la cité, pour renforcer les influences protectrices de l'Ecran du Roi ?

Et les terrasses qui dominent, au Nord, à l'Est, à l'Ouest, les murs de la seconde enceinte, « la Cité jaune », ont-elles été construites uniquement pour qu'on puisse y prendre le frais, ou pour servir de poste d'observation contre un ennemi visible, ou bien, plutôt, ne sont-elles pas des défenses contre les ennemis invisibles qui pourraient nuire aux habitants de la ville réservée ?

Et « la terrasse du Sud », qui s'élève comme un bloc d'acier, aux parois lisses, dans l'angle Sud-Ouest de la citadelle, n'a-t-elle pas aussi son utilité magique ?

La terrasse du Sud *(Cliché* KHOÁ).

On peut supposer que Gia-Long, lorsqu'il commença, le 9 mai 1804, le jour *kỉ-vị*, la construction de la Cité jaune et de la Cité pourpre interdite, lorsque, le 1er mai 1803, jour *ất-vị*, il avait délimité l'enceinte de la citadelle, et que, le jour *quí-vị*, 28 mai de l'année 1805, il en fit élever les remparts, d'abord en terre, puis, peu à peu, en briques, on peut supposer, dis-je, qu'il donna tous ses soins à accroître les défenses magiques naturelles qu'avait utilisées son prédécesseur Ngãi-Vương.

Si Ngãi-Vương, en transportant son palais à Phú-Xuân, le mettait sous la protection de l'Ecran du Roi, il l'exposait d'un autre côté à un

danger, à la fois naturel et surnaturel : les eaux du fleuve menaçaient sa sécurité.

A cette époque, le système hydrographique des environs de Hué n'était pas le même qu'aujourd'hui. La construction de la citadelle, le creusement des canaux extérieurs et de certains canaux d'irrigation, le comblement de certains cours d'eau, l'ont profondément modifié. Le fleuve de Hué émettait, à hauteur du marché actuel de Kim-Long, un bras qui traversait en écharpe, de l'Ouest à l'Est, la citadelle actuelle, et dont on voit encore les traces en amont et en aval des remparts. Les eaux de cet arroyo, aux crues d'automne, venaient frapper avec violence le côté Ouest du nouveau palais. Ordre fut donc donné d'élever un ouvrage en terre pour le protéger contre les ravages du fleuve.

Le pavillon de la terrasse du Sud.
(Cliché KHOÁ).

Avez-vous remarqué que lorsque un fleuve ou un cours d'eau quelconque se dirige directement, dans une partie de son cours, contre un village, contre un hameau, ou contre une simple maison, une pagode, les Annamites élèvent, entre les eaux menaçantes et eux, une minuscule digue en terre, longue de quelques mètres, haute de quelques décimètres, ou y placent une pierre brute. C'est une défense magique qui doit les protéger contre les influences néfastes du cours d'eau. Il serait trop long de développer ici la théorie qui explique cette pratique. Allez dans les environs immédiats de Hué, vous en verrez des exemples le long de tous les arroyos, au bord de toutes les routes.

D'aucuns peuvent soutenir que l'ouvrage en terre que fit élever

Ngãi-Vương à la droite de son palais était une longue et puissante digue destinée à détourner l'impétuosité des eaux, au moment des crues. Mais pour moi, il n'y a pas le moindre doute que c'était un ouvrage analogue à ces digues dont je viens de parler, c'est-à-dire un système de défense magique pour protéger le palais.

Les hommes naissent ; ils s'agitent un instant, bercés entre deux pôles, la douleur et le plaisir, attirés par le dernier de toute l'énergie de leur désir, mais rejetés incessamment vers le premier par le destin hostile ; ils disparaissent. Leur apparition ici-bas, leur vie, leurs actes, leur mort, sont liés indissolublement à un ensemble de forces mystérieuses qui gravitent au-dessus d'eux, associées aux astres du firmament, ou s'agitent sous leurs pieds, cachées dans les entrailles du sol. Les forces d'en haut et les forces d'en bas ne forment pas deux mondes séparés : elles sont étroitement unies les unes avec les autres et constituent un ensemble harmonieux, bien qu'extrêmement complexe.

L'homme, pour atteindre le bonheur, pour éviter ce qui fait souffrir, doit conformer le plan de sa vie, dans les moindres détails, aux grandes lignes directrices que lui trace l'ensemble des forces surnaturelles qui le dominent ; car la destinée de l'homme est en partie immuable et fixée par un décret souverain, mais elle dépend en partie de la manière dont on aura ordonné sa vie.

La vie d'une capitale, la construction de ses palais et de ses remparts, l'orientation de son axe, n'échappent pas à ces règles générales.

C'est pour s'adapter aux influences célestes, découlant des conjonctions des planètes, du déplacement des constellations, de la marche régulière du soleil et de la lune, de l'attraction des points cardinaux, que l'on choisit exactement, au moyen de calculs compliqués que seuls peuvent faire les mandarins « observateurs du Ciel », le jour, l'heure, où sera élevée la première ferme de chaque palais, de chaque temple, de chaque édifice de la Cité impériale et de la Cité pourpre interdite ; et, pour que nul n'en ignore, ces dates sont enregistrées dans les archives et mentionnées dans les annales officielles.

Les influences du sol sont doubles, comme le principe qui a formé et qui anime l'univers entier. Le Dragon bleu et le Tigre blanc, qui les personnifient en quelque sorte d'après la tradition géomantique, sont tantôt associés et tantôt en lutte. Ils se manifestent au dehors par les collines ou les montagnes, parfois même par une simple éminence, et parles fleuves et les rivières, par une pièce d'eau. L'Ecran du Roi, la colline de la pagode dite de Confucius, celle du Long-Thọ, sont autant de manifestations naturelles de ces forces souterraines. Les terrasses que j'ai mentionnées autour des enceintes, en sont, sans

doute, d'autres manifestations faites de main d'hommes pour corriger ou compléter la nature.

Prenez une carte moderne des environs de Hué : vous voyez, en face du Palais, du côté Sud, l'Ecran du Roi, paravent surnaturel. En aval et en amont de la citadelle, deux petites îles s'allongent au milieu du fleuve, semblant diriger leur tête vers la Capitale. Elles représentent, l'île d'aval, qui est à gauche par rapport à l'Empereur assis sur son trône face au Sud, le Dragon bleu, et l'île d'amont, à droite de l'axe du Palais, le ligre blanc. C'est que, d'après les règles géomantiques, pour qu'un endroit soit favorable, il faut que le Dragon soit à gauche et le Tigre à droite. Les deux influences convergent vers le palais du Souverain et s'y concentrent. Pour fixer toponymiquement cette disposition de bon augure, le pont monumental qui fut jeté par Minh-Mạng, en 1830, à l'extrémité Est du canal transversal de la Citadelle, est appelé pont du Dragon bleu, Thanh-Long ; et celui qui franchit le canal Ouest de la Citadelle, sur la route de Confucius, est le pont du Tigre blanc, Bạch-Hổ. Ces noms consacrent un fait : la manifestation réelle de l'influence du Dragon bleu et du Tigre blanc à l'Est et à l'Ouest de la citadelle, côtés qui sont régulièrement consacrés à ces animaux surnaturels. Mais, même si cette réalité n'existait pas, le fait d'avoir donné le nom du Dragon et celui du Tigre à des parties du côté gauche et du côté droit de la Capitale suffirait à attirer leur influence et à l'y fixer pour la prospérité de la dynastie et de tout le royaume.

* * *

Les forces surnaturelles que nous venons de voir président à la fondation de la Capitale et n'en assurent la conservation et la durée qu'autant qu'elles en ont affermi les assises fondamentales au moment voulu et sur un terrain propice. La protection de la cité, la garde constante et journalière de ses remparts, de ses portes, de ses trésors, est confiée à d'autres forces, non plus imprécises et vagues, mais douées d'une personnalité parfois très accusée, assez souvent floue, toujours réelle : ce sont les Génies protecteurs.

A leur tête se place le Génie Thành-Hoàng. Son nom est représentatif. Les deux mots signifient proprement « le mur d'enceinte » et « le fossé » extérieur de la citadelle. Mais, de même que, lorsque les Annamites, dans certains cas, emploient l'expression « fleuves et montagnes », ils veulent désigner les Génies protecteurs des fleuves et des montagnes de la région, de même ici, ce n'est pas aux excavations creusées dans le sol, aux murs en briques, défenses

purement matérielles de la cité, que l'on fait allusion ; c'est aux êtres invisibles qui personnifient le pouvoir défensif de ces ouvrages, c'est aux Génies surnaturels qui, réellement, protègent la cité, en donnant aux remparts et aux fossés toute leur efficacité et leur pouvoir défensif.

Pagode du Génie Thành-Hoàng *(Cliché* KHOÁ).

Le Génie des « murs et des fossés de la Capitale » est puissant, et l'on tient grand compte de lui. Il a un temple spécial, élevé en la 8e année de Gia-Long (1809), quelques années après la reconstruction de la Capitale, et situé dans l'intérieur de la citadelle, du côté Ouest. Deux fois par an, au printemps et en automne, des mandarins militaires lui offrent un sacrifice au nom de l'Empereur. Dans les circonstances solennelles, on s'adresse à lui. C'est ainsi que, la veille du jour où le corps de l'Empereur Thiệu-Trị quitta la chapelle ardente où on l'avait déposé après sa mort, pour être conduit à son tombeau, on fit au temple de Thành-Hoàng, à midi, une « cérémonie d'annonce ». On prévenait le Génie du départ de celui sur la sécurité duquel il avait veillé.

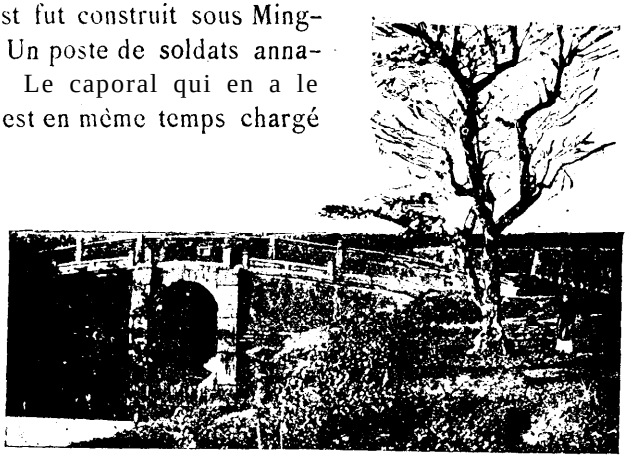
On prévint aussi, en même temps, les Génies des portes, des ponts, des routes, des montagnes et des cours d'eau de la citadelle (1). C'est

(1) Voir B. A. V. H. 1916. R.Orband ! *Les funérailles de Thiệu-Trị d'après les documents officiels.*

que, de même que le Génie des remparts et des fossés veille sur l'ensemble des défenses de la cité, il y a d'autres êtres surnaturels à qui est confié en détail le soin de chacune des parties de la Capitale, de chacun des services qui y sont concentrés.

Le Canal impérial sort de la citadelle, du côté Est et du côté Ouest, et passe sous deux ponts en pierres et briques d'un bel effet.

Le pont Ouest fut construit sous Ming-Mạng, en 1826. Un poste de soldats annamites le garde. Le caporal qui en a le commandement est en même temps chargé officiellement, ou plutôt bénévolement, car il n'y a rien d'officiel dans cette fonction, d'un culte qui ne manque pas d'originalité.



Porte des eaux de l'Ouest, au Canal impérial. *(Cliché* KHOÁ).

Un jour que j'avais porté mes pas dans cette partie de la citadelle, j'aperçus, suspendues à la grande plaque de marbre qui porte, en deux caractères, le nom du pont, « Porte des eaux », j'aperçus, dis-je, deux guirlandes de fleurs fanées. Au milieu du cadre en pierre, quelques bâtonnets d'encens, à demi-consumés, étaient piqués sur un brûle-parfums primitif : un morceau de la nervure d'une feuille de bananier.

J'interrogeai le caporal de garde, que mes allées et venues avaient intrigué, et qui s'était avancé.

Il me renseigna.

Ils avaient la garde de l'entrée du canal. La nuit, des gens suspects pourraient s'introduire dans la ville par cette ouverture et faire un mauvais coup : c'est eux qui seraient responsables. Alors, ils s'adressent aux esprits invisibles, « ceux dont le visage est caché », qui ont, dans le plan surnaturel, la même consigne que le poste de garde, qui surveillent la porte, et de la coopération desquels dépend la réussite de l'œuvre commune. Jadis, lorsque de lourdes vannes en bois étaient, le soir, descendues par des treuils dans les rainures massives des culées et obstruaient le passage, les gardiens avaient quand même recours à leurs aides spirituels. A combien plus forte raison doivent-ils le

faire aujourd'hui que, jour et nuit, l'arche du pont s'ouvre béante !

A certains jours fixés par les rites, ils adressent donc aux esprits leurs vœux et leurs prières ; ils leur présentent leurs offrandes.

Oh ! pas grand'chose : les soldats du Gouvernement annamite ne sont pas riches ; mais leur cœur est sincère.

On dépose devant la plaque qui porte les deux caractères indiquant le nom du pont, et où est censé se concentrer l'influence des esprits,

La plaque de la porte des eaux de l'Ouest.
(Cliché KHOÁ).

un régime de bananes. On allume quelques bâtonnets d'encens. L'officiant fait quatre prosternations, puis, debout, le corps incliné légèrement, les mains jointes, les yeux baissés, dans l'attitude du respect le plus profond, il adresse à l'esprit, à « Monsieur le Comte des fleuves de la Porte des eaux », son humble demande :

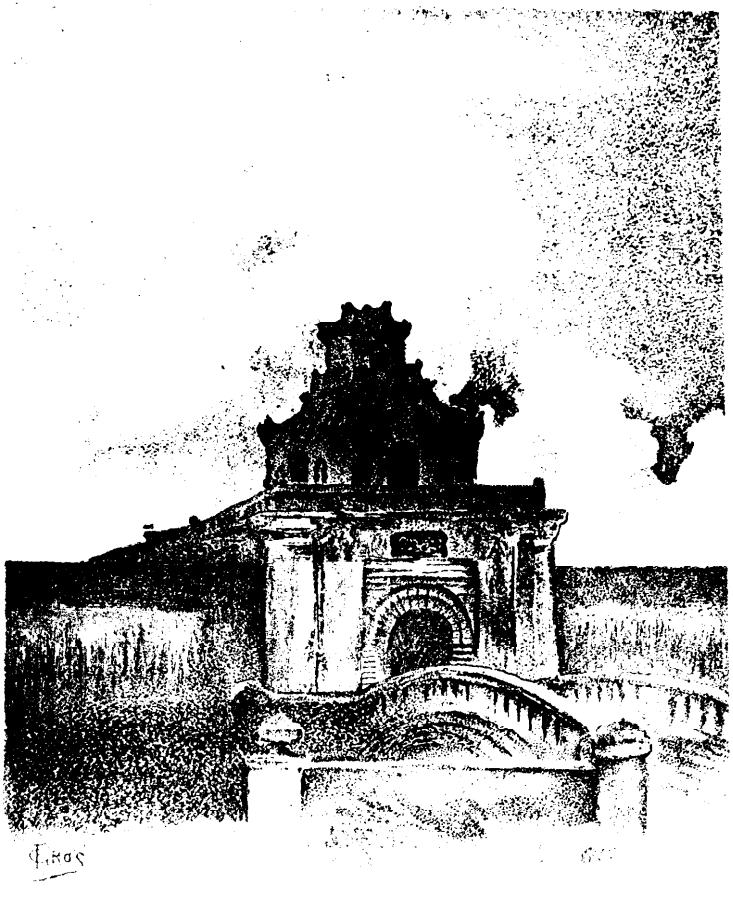
« Nous somme ici dépaysés ; tout nous est inconnu. Nous nous prosternons devant Toi. Nos offrandes sont de peu de valeur, mais notre cœur est droit. Nous avons préparé quelques bananes, de l'arec, du bétel, du vin et du thé, du papier d'or et d'argent. Nous Te l'offrons. Nous Te demandons que ce qui est bon, Tu nous l'amènes ; que ce qui est mal, Tu l'écartes de nous ! ».

L'officiant se prosterne.

On verse, à plusieurs reprises, du vin de riz dans une petite tasse que l'on dépose au milieu du cadre de la plaque de marbre ; puis on offre du thé. On brûle le papier d'or et d'argent que l'on destine à l'esprit. La cérémonie est finie. L'officiant, debout, fait quelques inclinations de la tête et du corps, en secouant ses mains jointes sur la poitrine. pour remercier l'Esprit, et lui demande la permission de se retirer.

« Monsieur le Comte des fleuves de la Porte des eaux » veillera, avec le poste de garde, à l'entrée du Canal impérial et écartera tout ce qui pourrait être pour les soldats une cause de punition.

Les gardiens de l'entrée du canal ne sont pas les seuls d'ailleurs, à agir de la sorte. Ceux qui ont la garde des portes de la citadelle, aux jours rituels, sacrifient, dans le pavillon qui surmonte chaque porte, aux Génies qui président à leur garde. Dans chacun des magasins où sont conservés les voitures, les litières, les insignes ou objets du culte, en un mot, tout ce qui sert à l'Empereur, on voit, dans la travée centrale, un autel, orné plus ou moins richement, où l'on vénère l'esprit chargé de veiller sur les objets renfermés dans le magasin.



Les soldats préposés à la garde des prisons avaient jadis, eux aussi, leurs patrons. C'étaient des prisonniers insignes, les trois frères rebelles Tày-Sơn, qui faillirent anéantir la dynastie des Nguyễn, et dont Gia-Long. après son triomphe, fit déterrer les cadavres et enfermer les crânes dans trois urnes que l'on plaça dans la prison d'Etat, verrouillées et cadenassées. Ces infortunés attiraient les vœux et les offrandes à la

fois des geôliers et des détenus. Les uns leur demandaient d'alléger leurs atroces souffrances et d'adoucir leurs gardiens communs ; les autres leur confiaient la garde des prisonniers, et avaient recours à eux lorsque quelqu'un s'évadait (1). Vit-on jamais des êtres surnaturels ayant eu une destinée plus tragique, soit pendant leur vie mortelle, soit dans leur vie posthume ? Des Génies, dont le cadavre avait subi les derniers outrages, personnifiés dans des crânes, enchaînés et condamnés à la prison perpétuelle, protecteurs des grands criminels du royaume et de leurs gardiens !

Il peut arriver que, l'un des services du Gouvernement venant à disparaître, le Génie patron de ce service reste encore dans son

Pagodon des anciens magasins des bois *(Cliché* KHOÁ).

pagodon, comme un témoin de l'organisme disparu. Il y avait, jadis, sur la face Sud de la citadelle, une vingtaine de hangars où l'on déposait les madriers et pièces de bois de toutes sortes destinés au service de l'Etat. C'était le « Magasin des bois », qui avait, comme tous les autres magasins, son Génie particulier. Les hangars ont disparu ; les mandarins et les soldats qui étaient chargés de ce service

(1) Voir B. A. V. H. 1914, p. 145 Nguyễn-Đình-Hoè : *Note sur les cendres des Tây-Sơn dans la prison du Khâm-Đường.*

ont été supprimés ou affectés à d'autres travaux. Mais on peut voir encore, près de la porte du « plein Sud », le pagodon original et élégant d'allure, où des mains pieuses rendent encore un culte à l'esprit qui veillait sur les bois du Gouvernement.

Ces pratiques religieuses se rattachent toutes au même principe : ceux qui s'acquittent d'une fonction ne le font pas seuls. Au-dessus d'eux, il y a des êtres qui travaillent avec eux. C'est à eux-mêmes qu'incombe la responsabilité de la mission qui leur a été confiée ; mais la réussite de cette mission ne dépend pas seulement d'eux. Elle dépend surtout des êtres surnaturels qui leur sont associés. Il faut donc, de toute nécessité, disposer favorablement ces êtres puissants par des offrandes et des prières, afin que leur coopération efficace écarte toute cause de malheur. Il y a, au fond de cette conception naïve de la vie et de ses actes les plus ordinaires, un sentiment de crainte et d'humilité, et en même temps de foi et de confiance, vraiment touchant.

Signalons encore en passant quelques manifestations de la piété des soldats ou des mandarins qui veillent à la garde de la citadelle. Elles revêtent les longs murs en briques, les sombres couloirs des portes, les pans de murailles croulantes, les coins délaissés, d'une nuance de mysticisme primitif qui n'est pas sans charme.

Le grand mât au haut duquel flotte, aux jours prescrits, le drapeau jaune de l'Empereur, ne pouvait manquer d'être placé sous la protection d'une puissance surnaturelle : c'est la « Dame céleste », Tiên-*Nu·ong*, que l'on vénérait jadis sur un autel placé au pied même du mât de pavillon, mais que l'on a reléguée, depuis la construction du mât en fer, dans un des deux petits édicules qui surmontent la dernière terrasse du Cavalier. Cette déesse est très puissante. Jadis, son culte était, dit-on, entretenu par le Gouvernement. Aujourd'hui, il est laissé à la dévotion du poste de garde du Cavalier. C'est elle qui est vénérée par les marins au pied du grand mât de chaque jonque. Elle a appris aux hommes à construire des barques, en se couchant sur le dos, les bras et les jambes légèrement courbés et levés vers le ciel, formant ainsi la figure d'une carène de vaisseau. Que n'a-t-elle pas appris aux mortels, soit elle-même, soit ses deux apprentis, Lộ-Ban et Lộ-Bộc ? En se tenant debout, les bras repliés, les mains posées sur les hanches, elle dessina la forme de l'équerre. Elle fit voir en même temps comment il fallait assembler les pièces de la charpente d'une maison : la colonne centrale, son corps ; les arbalétriers, ses bras ; et l'entrait, ses avant-bras. Une feuille de pandanus qui déchira par hasard la jambe de l'un de ses disciples fournit à celui-ci l'occasion d'inventer la scie. C'est pourquoi la déesse est vénérée par tous les ouvriers qui travaillent le bois. Je l'avais rencontrée au Quãng-

Bình, sous un nom différent, chez les constructeurs de jonques, chez les charpentiers et les scieurs de long. Je l'ai retrouvée avec bonheur, comme on revoit une vieille connaissance, au pied du grand mât de pavillon de la Citadelle.

Quand on entre au Palais par la Porte du Midi, on passe devant un hangar où sont rangés neuf énormes canons de bronze qui étonnent par leur masse, que l'on admire pour la délicatesse de leurs ciselures. Gardez-vous de croire que ce soient de simples armes à feu, terribles seulement par la mitraille qui pourrait jaillir de leur gueule. Ce sont de redoutables guerriers, des « Suprêmes Commandants d'armée, dont la majesté est égale à celle des Génies, à qui rien ne résiste ». Leur culte était autrefois entretenu par l'État. Leur pouvoir a diminué ; mais une guirlande de fleurs fanées, suspendue parfois à leur long col d'airain ou placée dans leur bouche, prouve qu'ils sont encore puissants et savent compatir aux souffrances de ceux qui s'adressent à eux. D'aucuns espèrent qu'ils se réveilleront un jour de leur long sommeil, et qu'alors, « rien ne leur résistera (1) ».

D'ailleurs, toutes les bouches à feu sont placées sous la protection d'un Génie spécial, dont la pagode s'élève sur les mamelons qui dominent la gare. Elle fut construite la 7e année de Minh-Mạng, en 1826. Jusqu'à ces dernières années, un cuite y était rendu par le Gouvernement ; mais, sous Đồng-Khánh, on décida que « le Génie des bouches à feu » serait vénéré dans le même temple que le Génie ordinaire du feu et dans un même sacrifice.

Les éléphants de combat eux-mêmes, qui formaient jadis une cohorte nombreuse, dont on voit aujourd'hui les quelques rares survivants, ont leurs Génies protecteurs, anciens éléphants surnaturalisés après leur mort, « Grands Commandants d'armée », eux-aussi, vénérés, à côté des Arènes, dans la « Pagode de l'Eléphant qui barrit (2) ».

Écoutez la légende touchante qui consacre le mérite de ces bonnes grosses bêtes.

Ré est le nom du premier des éléphant divinisé. « Celui qui barrit » : le nom n'est-il pas bien choisi pour représenter tous les pachydermes qui sont morts au service de l'Empereur ? Donc, « le Barrisseur » avait lutté avec toute son énergie dans mille et mille combats. Peut-être même avait-il eu l'honneur de porter, dans la nacelle qui surmontait son dos, le généralissime des armées, peut-être l'Empereur lui-même, sous un baldaquin richement décoré de soie et d'or. Un jour, un trait

(1) Voir B. A. V. H. 1914, Le Bris : *Les Canons-Génies du Palais de Hué.*
(2) Voir dans B. A. V. H. 1914, quelques renseignements sur cette pagode.

ennemi le blessa. Il rassembla ses dernières forces pour revenir à la Capitale, aux écuries familières. Mais, en passant devant la pagode, son courage le trahit. Il poussa un dernier barrissement, piqua ses défenses en terre et s'abattit. On voit son tombeau à gauche de la pagode, et, par devant, un édicule abrite sa statue. C'est lui qui a donné son nom au temple.

On rencontre, dans les provinces, de ci de là, la légende d'un officier qui, blessé grièvement, ou même décapité, saute sur son cheval et vient mourir dans son village, où on s'empresse de lui dédier une pagode.

En feuilletant les Annales, on voit que certains mandarins, sur le point de mourir, se faisaient revêtir de leur costume des grandes audiences, se tournaient dans la direction du palais du Souverain, et, avant de rendre l'âme, adressaient un dernier salut au maître qu'ils avaient servi.

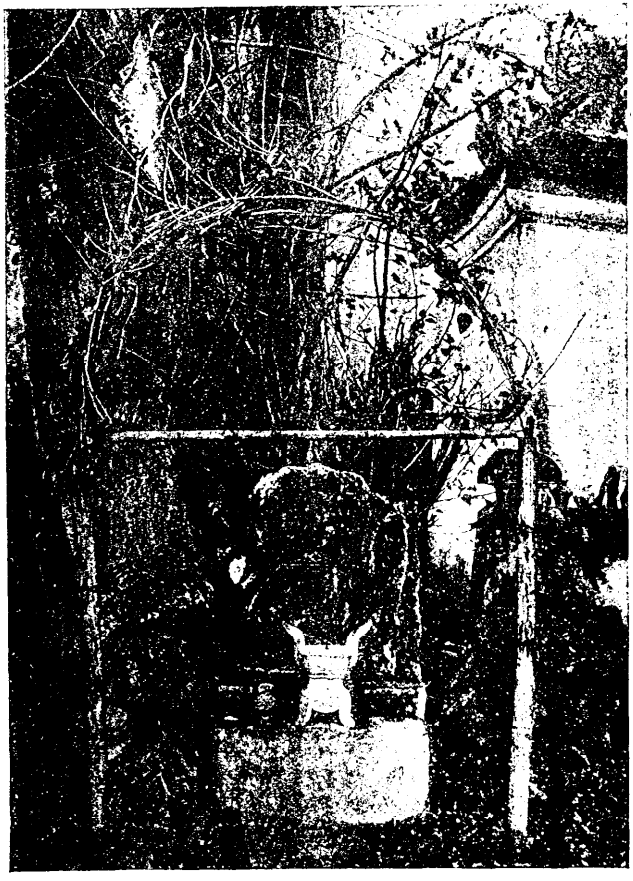
Ne trouvez-vous pas que la légende de l'« Eléphant qui barrit » ressemble étrangement à ce qu'on nous raconte au sujet de ces loyaux et fidèles serviteurs ? L'humble bête, le vaillant capitaine, le grand mandarin, glorifient, l'une aussi bien que les autres, le dévouement absolu à l'Empereur, jusqu'au dernier soupir.

* * *

Les légendes ! Légendes touchantes et naïves, gracieuses et tendres, ou légendes héroïques, sombres et terrifiantes ! Elles peuplent la Capitale tout entière. Elles habitent dans les vieilles pagodes au toit recourbé ; elles nichent dans la frondaison touffue des banyans ou des letchis, sur les branches étagées des badamiers, dans la verdure lustrée des *calophyllum* ; elles se blotissent au pied des vieux troncs d'arbres ; elles s'attachent aux grosses pierres et se collent aux ruines ; elles flottent dans l'air tiède des nuits, descendent avec les dernières lueurs du soir, dansent et voltigent avec les phosphorescences des lucioles et des feux folets ; elles coulent dans les torrents, séjournent au fond des puits, sortent des mares ou des gouffres qu'a creusés le fleuve ; elles sont partout, imprécises et fuyantes, mais tenaces et prolifères. Elles enveloppent la merveilleuse capitale d'une atmosphère de surnaturel.

Nous avons vu tout d'abord les forces mystérieuses et terribles du sol et de l'air qui ont présidé à la naissance de la cité et assurent son développement futur. Puis, ont défilé devant nous quelques uns des êtres surnaturels et compatissants, mais rigides et solennels, comme

tout ce qui est officiel, à qui est confiée, on peut dire légalement, la garde de la cité : ils vivent de la vie des mandarins ou des soldats qui leur rendent un culte, dont ils partagent les responsabilités, et qu'ils aident dans l'accomplissement de leur consigne.



Pierre sacrée (Cliché KHOÁ).

Avec les légendes, nous avons un surnaturel populaire : les Génies, fées, lutins, diablotins de tous genres qui en sont les héros, vivent à même le peuple, fréquentant les grands personnages, mais ne dédaignant pas la société des gardiens de buffles, frayant avec les ouvriers, taquinant les enfants ou les marchandes apeurées, donnant des insomnies ou des cauchemars aux malades, dispensant à tous la richesse et le bonheur, des enfants, des succès aux examens, ou bien les pires malheurs et la mort. Ils sont aussi, à leur manière, des protecteurs de la Capitale, protecteurs plus humbles, mais peut-être plus efficaces, non reconnus officiellement, mais d'autant plus courus, accomplissant une obscure besogne, jour et nuit, écartant incessamment ce qui pourrait nuire à la population, punissant les fautes et assurant par là l'accomplissement des rites, faisant régner la joie, l'abondance, le bonheur.

Un livre entier ne suffirait pas à contenir toutes les légendes qui

ont cours parmi la population de la Capitale. Citons en quelques unes.

Un pagodon lépreux s'adosse au mur d'arrière de l'enceinte du Palais, près de la porte dite Hậu-Bổ, à quelques dizaines de mètres de l'entrée de l'Ecole professionnelle. Ecartez le clayonnage de bambous vermoulus, lavé par les pluies, souillé par la crasse des mains, qui en obstrue l'entrée, et vous apercevrez, dans l'obscurité d'une petite salle enfumée et moisie, deux statues en pierre, deux mandarins engoncés dans des robes sans plis, raides, massifs, aux membres figés, aux prunelles éteintes, à la barbiche maigre et rigide. Leurs collègues, mandarins civils ou mandarins militaires, sont de faction, depuis de longues années, aux tombeaux des grands empereurs, et s'alignent, solennels et informes, des deux côtés des esplanades dallées. Eux n'ont pas été jugés dignes de faire partie de ces cours funèbres ; mais, étrange a été leur sort ! le peuple a divinisé ceux qu'un caprice politique avait privés des honneurs qui leur étaient dûs.

Voici en effet ce que racontent les vieux du quartier, gens dignes de confiance.

L'une de ces statues représente « Celui de gauche », le « Suprême Seigneur» Lê-Văn-Duyệt, Maréchal du corps d'armée de gauche, sous Gia-Long. L'autre est le Maréchal du Corps d'armée du centre, Nguyễn-Văn-Thành, désigné vulgairement par le titre de « Celui d'arrière ». Tous les deux furent pour Gia-Long des compagnons fidèles, aux jours d'infortune.

Pendant que ce prince errait dans la Basse-Cochinchine, accompagné de « Celui d'arrière », fuyant les troupes des rebelles Tây-Sơn, il apprit qu'il y avait, dans la région, un homme nommé Lê-Văn-Duyệt, dont la réputation de force et de vaillance était partout répandue, mais que les temps troublés que l'on traversait avaient rendu soupçonneux et méfiant. Ne sachant à qui donner sa confiance, il s'était retiré dans un endroit sauvage, et là, il vivait seul avec sa vieille mère. Tout étranger qui osait s'aventurer dans les environs de sa demeure était impitoyablement massacré. Gia-Long résolut d'entrer en relation avec cet homme pour se l'attacher, si c'était possible. Suivi de Nguyễn-Văn-Thành, il se dirigea vers la retraite de Lê-Văn-Duyệt, et y arriva à un moment où celui-ci était absent. Sa mère leur demanda quelle affaire les amenait. « Celui d'arrière » répondit qu'ils s'étaient égarés, et que, ayant entendu parier de son fils, ils étaient venus pour le voir. La bonne vieille les crut ; elle eut pitié d'eux et leur prépara à manger. Lorsque le repas fut fini, elle leur dit : « Le riz est mangé, l'eau est bue, maintenant, je vous en prie, portez vos pieds en avant, changez vos talons de place, de peur que mon fils ne survienne, et, vous voyant, ne conçoive des soupçons. Peut-être

pourrait-il vous tuer. » Le Maréchal du corps d'armée du centre lui répondit : « Notre aïeule penche vers nous son cœur compatissant, c'est pourquoi elle s'exprime ainsi ; nous reconnaissons la faveur qu'elle nous fait. Mais nous avons entendu parler de la réputation du fils de notre aïeule, nous désirons le rencontrer ; nous prions notre aïeule de vouloir bien nous permettre d'attendre son fils. Pour ce qui est de la vie et de la mort, un décret du Ciel l'a déjà fixé. Que notre aïeule n'ait aucune crainte ! » La mère de Lê-Văn-Duyệt ne put que se rendre à ces raisons : « Qu'il en soit suivant votre cœur ! Vous pouvez vous reposer sur cette estrade carrée. »

Lorsque Lê-Văn-Duyệt fut de retour et qu'il vit ces deux étrangers dans sa maison, il fut d'abord transporté de colère. Mais il aperçut un serpent qui enroulait ses anneaux autour du corps du plus jeune des deux et cachait sa tête dans sa poitrine. Tout hors de lui, il questionna sa mère à voix basse. Quels étaient ces hommes, surtout le plus jeune, qu'un serpent protégeait ? Sa mère ne put que lui raconter ce qui s'était passé. Quant au serpent, elle ne l'avait pas aperçu. Elle pénétra dans la salle où reposaient les étrangers. Elle ne vit pas le serpent. Son fils était seul à l'apercevoir. Lê-Văn-Duyệt jugea que c'était un présage donné par le Ciel. Il s'approcha des deux étrangers, les réveilla et les salua. C'est depuis ce moment que Gia-Long se servit de Lê-Văn-Duyệt. Et, parait-il, le dragon qui se déroule sur les marches du trône royal, celui qui orne la tunique de l'Empereur, au jour des audiences solennelles, rappellerait le serpent qui fut aperçu protégeant Gia-Long de ses anneaux.

Tant que Gia-Long vécut, l'harmonie la plus parfaite règna entre le souverain et ses fidèles serviteurs. Leurs statues devaient continuer, auprès du tombeau de l'Empereur, les services qu'ils avaient rendus de leur vivant. Mais, sous Minh-Mạng, ces liens furent rompus. Les statues furent reléguées à la porte des anciens ateliers des sculpteurs royaux.

Un jour que Tự-Đức passait près de là, il entendit un long gémissement. L'Empereur, au fond de son cœur, adressa une prière aux Génies qui se manifestaient : « Si vraiment vous êtes devenus des Génies, que ce cri se fasse de nouveau entendre et je vous délivrerai un brevet. » Et, de nouveau, on entendit le même long gémissement.

C'étaient les vieux serviteurs qui se plaignaient de l'oubli où on les laissait.

Pendant leur vie, ils avaient été des officiers supérieurs. Il convenait qu'après leur mort ils fussent revêtus de la puissance des Génies.

Les employés des magasins royaux demandèrent l'autorisation de leur élever un temple. Les mandarins, tant civils que militaires, les

hommes de troupe, s'adressèrent à eux ; les candidats aux examens surtout les invoquèrent ; les marchandes leur demandèrent à acheter à bon compte, à revendre avec bénéfice. Les Génies accordaient leurs faveurs à tous ceux qui les imploraient.

Un mandarin militaire affectait de ne pas croire au pouvoir surnaturel des deux Génies. Alors que ses collègues, arrivés devant la pagode, ôtaient leur chapeau, descendaient de cheval ou de palanquin et faisaient fermer leurs parasols, lui passait fièrement, des sentiments de dédain au fond du cœur. Un jour, il fut tout à coup jeté à bas de son cheval en face de la pagode des deux Génies. Saisi de terreur, il s'empressa d'apporter, comme offrandes expiatoires, un cochon, du riz gluant et les présents accoutumés. Depuis lors, nul ne crut plus fermement à l'influence des Génies de pierre.

Le soir, lorsque les ténèbres commencent à noyer les avenues de la citadelle, le cheval d'honneur des deux Génies, un grand serpent, le *Moegerophis flaviceps*, se montre et vient s'étendre devant la pagode, la tête tournée vers ses maîtres, en posture de vénération et d'attente. Tous s'écartent respectueusement, n'osant pas toucher au cheval des Génies. Mais un jour, un des soldats affectés au service du gouverneur de la province, lequel avait encore sa résidence dans la citadelle, passant devant la pagode, aperçut le serpent. Il courut saisir un bâton dans une maison voisine : — « Que va faire mon oncle paternel ? lui cria-t-on. Que mon oncle paternel ne frappe pas le serpent : c'est le cheval des Génies ! » — « Le cheval des Génies ! Quel drôle de cheval ! » Et il asséna un grand coup au serpent qui fut tué.

Quelques jours après, le soldat repassait par là. Arrivé devant la pagode, une force mystérieuse se saisit de lui, comme si on l'avait ligotté, les mains derrière le dos, et il fut entraîné au pied de l'arbre où il avait tué le serpent. Les yeux lui sortaient de la tête et il fixait constamment la pagode. Ses collègues apprenant le fait reconnurent clairement qu'il était puni ainsi devant tout le monde pour avoir tué le cheval des deux Génies de pierre. Ils firent en son nom une offrande expiatoire, et le soldat fut délivré.

Lorsque, tout récemment, les règlements de police ont fait évacuer les glacis Sud de la citadelle, une partie de la corporation des tailleurs de pierre, débris lointain du personnel du magasin des pierres du Gouvernement, qui était installée près de la porte du « plein Sud », fut obligée de déguerpir. Ces artisans confièrent au pagodon du Génie des anciens magasins des bois, autre témoin du passé, une statue, encore un « Génie de pierre », analogue aux deux dont nous venons de voir l'histoire, auquel ils rendaient un culte et qu'ils considéraient comme leur patron. On peut donc suivre, aux statues de leurs Génies

protecteurs qu'ils ont semées sur leur route, les déplacements successifs des tailleurs de pierres : c'est que leurs patrons sont encombrants et lourds. On emporte facilement, pour les mettre dans un nouveau temple, une tablette ou un brevet de Génie : mais les adorateurs, quelque fervents qu'ils soient, se récusent, lorsque le dieu est un bloc de plusieurs centaines de kilogrammes. Peut-être aussi faut-il chercher une autre cause à cette négligence : les tailleurs de pierres, obligés de quitter une première fois les magasins du Gouvernement, puis l'emplacement qu'ils avaient choisi près de la porte du « plein Sud », manifestent leur mécontentement en abandonnant des Génies qui n'ont pas su protéger assez efficacement leur corporation.

Le Génie de pierre, dans le papodon des anciens magasins aux bois *(Cliché* KHOÁ).

A la porte même de l'Ecole professionnelle, un Génie puissant dort dans un bloc de quartz, au milieu d'une petite aire soigneusement emmurée, religieusement entretenue. La pierre fut apportée là, aux magasins royaux, lorsque Gia-Long réunissait des matériaux pour construire sa capitale. On voulut la tailler : le premier ouvrier qui appuya sur elle son ciseau tomba malade et mourut. Depuis lors on la vénère.

Ailleurs, on vous montrera une pierre qui sert de siège aux Génies d'une pagode voisine, lorsqu'ils sortent de leur demeure pour pêcher à la ligne sur le bord du fleuve.

Ou bien, on vous racontera qu'un pont était jeté jadis sur un torrent. Les Immortels y passaient. L'un d'eux tomba de son coursier céleste. Une inscription ancienne, gravée sur le roc, au fond du torrent, atteste l'accident : « Berge de la chute de cheval ».

Non loin de là, le nom d'un hameau est emprunté à un puits, propriété ou don des Immortels.

Ou bien, c'est un îlot sur lequel, un jour que Gia-Long passait, une loutre salua le grand Empereur. Ou bien encore, c'est un trésor caché dans une tour chame, que des Génies gardent jalousement ; ce sont des pierres d'un ancien tombeau dont on ne peut se servir, sous peine de châtiment ; ce sont des statues en chaux représentant, sur le mur d'enceinte d'un tombeau, des écureuils, dit le peuple, qui, la nuit, s'animent et vont gambader dans la campagne, tracassant les gens : pour les rendre inoffensifs, on leur a crevé les yeux.

Partout, des légendes consacrent la mainmise des esprits sur la Capitale, en même temps que leur bienfaisante influence, leur intervention constante.

Ces dispositions bienveillantes des êtres surnaturels sont l'effet, et la cause en même temps, des sentiments dont sont animés les habitants de Hué envers leurs célestes protecteurs. Du haut en bas de l'échelle sociale, depuis l'Empereur qui sacrifie au Ciel sur le tertre du Sud, jusqu'au dernier des tireurs de pousse qui, aux jours rituels, fleurit de deux fleurs d'œillet son véhicule crasseux, en l'honneur de l'esprit qui lui attire des clients, partout, dans les silencieuses profondeurs du Palais, comme dans la dernière des cases et dans la plus misérable des barques, aux jours consacrés par la coutume ou voulus par les Génies, l'encens fume, des guirlandes de fleurs sont suspendues, des mets sont offerts, le vin de riz et le thé sont versés, les corps se prosternent, les cœurs se figent dans la crainte et le respect, se tendent vers l'objet du désir, ou s'épanouissent dans la reconnaissance. La piété et la religion des hommes sont égales à la bonté des dieux.

Ô merveilleuse Capitale ! Capitale « aux murailles d'or, aux fossés remplis d'une eau bouillonnante » ! Capitale « protégée par le Mont Transversal, où les Nguyễn, pendant dix mille générations, se mettront à l'abri » ! Cité aimée des Génies, hantée par les êtres « dont le visage est caché », défendue par le « Dragon d'azur » et par le « Tigre à la blanche fourrure » ! Ton auréole mystique fait descendre sur toi une lueur vacillante, mais sûre, qui éclaire ton passé, explique ton histoire et fait comprendre bien des faits de l'époque actuelle. Elle attache à toi, par des liens délicats et ténus, mais résistants, ceux qu'animent d'autres croyances et qui savent combien sont vaines tes défenses surnaturelles, mais qui ne se contentent pas du pittoresque

de la rue et veulent pénétrer jusqu'au plus profond de toi-même. Elle retient longuement ceux qui ne feraient que passer, après avoir jeté sur toi un regard amusé. Elle est le meilleur de ta beauté, elle constitue le plus captivant de tes charmes.

Le Rédacteur-Gérant du Bulletin :

L. CADIÈRE.

BULLETIN DES AMIS DU VIEUX HUÉ

III. — Nº 2. — AVRIL-JUIN 1916

SOMMAIRE

Hué pittoresque (H. DÉLÉTIE — Préface du RÉDACTEUR DU BULLETIN). . . 117
Thuận-An. Poésies de S. M. MINH-MANG (traduites par HỒ-ĐẮC-KHẢI) 141
La journée d'une « élégante » à Hué (J. DE SOUDACK). 143
Sur le Fleuve des Parfums : Nocturne (F. G. H.). 157
Le Port de Thuận-An. Poésie de S. M. THIỆU-TRỊ (traduite par HỒ-ĐẮC-HÀM). 159
Promenade nocturne (E. GRAS) 161
Les Servantes (JEAN JACNAL). 165
Le Fleuve des Parfums. Poésie de S. M. THIỆU-TRỊ (traduite par HỒ-ĐẮC-HÀM). 167
La ville des Mandarins (A. BONHOMME). 169
Les lotus (JEAN JACNAL). 181
Les fêtes à Hué (R. ORBAND). 183
La rizière : Paysage (Dr GUIBIER) 193
Une nuit d'hiver sur le Fleuve des Parfums. Poésie de S. M. TỰ-ĐỨC (traduite par NGUYỄN-VĂN-TRỊNH et ƯNG-TRÌNH). 195
A la dérive, pendant la nuit, sur le canal de Phủ-Cam. Poésie de S. M. TỰ-ĐỨC (traduite par NGUYỄN-VĂN-TRỊNH et ƯNG-TRÌNH). . 197
Bao-Vinh, port commercial de Hué (R. MORINEAU). 199
L' Immuable Hué : Arabesques (L. N) 211
Une soirée au théâtre annamite (E. GRAS). 215
Une ascension sur l'Ecran du Roi, poésie de S. M. TỰ-ĐỨC (traduite par NGÔ-ĐÌNH-KHẢ). 223
Les Cureurs d'oreilles du temps de Đức Chaigneau. 229
Vieux Hué (E. GRAS), ... 231
Le charme de Hué (H. GUIBIER) 235
La merveilleuse capitale (L. CADIÈRE). 247

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE
D' ACCUEIL

Aide